

Traduction - Ukrainien vers Français

Document : Traduction\TaniaBorecMemoir(Ukr).pdf

0

Une personne âgée se souvient souvent de son enfance, de sa jeunesse, de ses années mûres, des expériences vécues et en tire des conclusions sur sa vie.

C'est aussi mon cas maintenant, alors que j'ai dépassé les 90 ans, suis veuve et vis loin d'Ukraine. Je me souviens du dynamique et communautaire temps passé avec mon défunt mari Yuri, ainsi que de ma propre... Bien que j'aie vécu seulement seize années sur la terre natale, je réfléchis et me remémore mon village où je suis née, où ont passé mes années d'enfance, et d'autres villages ukrainiens dont Taras Shevchenko a écrit avec tant de dévotion et de sincérité : "Village ! Et le cœur se repose : Village en notre Ukraine - N'est-ce pas une œuf décoré ?"

Les villages ukrainiens étaient autrefois des bastions de traditions, d'usages, de croyances, de contes populaires, de culture, de vie familiale, de patriotisme et de fierté pour leur terre natale.

Le mien, un village très grand, s'étendait sur une large surface et s'appelait Kamyanka-Lysa. Il était divisé en trois prysilky : Bobroyidi, Bishkiv, Pyryatin. Ces prysilky étaient elles-mêmes subdivisées en khutors, où plusieurs maisons se trouvaient.

Je suis née le 17 novembre 1925 dans la prysilka de Bobroyidi, sur le khutor de Kudriki.

5

Peut-être que cette appellation vient du clan des Kudryk, comme ma grand-mère maternelle qui s'est mariée trois fois et avait quatre enfants adultes lorsqu'elle est partie vivre avec Semen Kudryk dans ce hameau.

En grandissant, j'ai découvert que ma grand-mère maternelle se nommait Anna Peretyatko. Elle a épousé trois fois : la première fois, son mari est mort jeune et l'a laissée avec deux enfants, un garçon et une fille. Elle s'est retrouvée seule avec ces deux enfants sur une petite ferme. Après quelque temps, elle s'est remariée avec un autre Peretyatko. Ils ont eu deux autres enfants ensemble : un garçon nommé Grigori et une fille appelée Maria. Anna était contente d'avoir quatre enfants, mais la vie de fermière était très difficile. Je ne sais pas combien de temps ils ont vécu ensemble, mais le deuxième mari est mort aussi et elle s'est retrouvée seule avec ses quatre enfants qui étaient déjà adolescents. Les deux plus âgés travaillaient déjà pour gagner leur vie et les autres l'aidaient à la ferme. Ils parvenaient à se débrouiller ensemble. Chaque dimanche et lors des grandes fêtes, comme tous les paysans du village, ils allaient à l'église pour le service divin. Là-bas, on rencontrait des gens de tous les hameaux environnants. Après la messe, tout le monde se rassemblait pour discuter, se saluer ou simplement passer du temps ensemble. C'est probablement là que ma grand-mère Anna Peretyatko a fait la connaissance du veuf Semen Kudryk, qui était un peu plus âgé

qu'elle et avait trois filles adultes de son premier mariage. Il est possible que le hameau des Kudryk ait été fondé par cette même famille.

Semen était également veuf avec trois filles adultes lorsqu'il s'est remarié pour la troisième fois. Il était assez riche, possédait une ferme moyenne, une grande maison et une ruche d'abeilles. Il me donnait souvent du miel quand j'avais mal à la gorge ou que je faisais une petite grippe.

Lorsqu'il s'est remarié pour la troisième fois, le prêtre qui a célébré leur mariage lui a dit : «Semène, c'est la dernière fois que je te marie...» et ils ont vécu ensemble en paix pendant dix ans.

Au milieu des hameaux et des fermes se trouvait l'église Sainte-Barbe de l'Immaculée Conception. Près de l'église, il y avait un cimetière, une grande ferme pour le prêtre, deux bâtiments scolaires, une bibliothèque «Prolit», une laiterie du Maslosoyuz, une petite épicerie coopérative avec l'inscription «Notre propre à nous-mêmes» et les logements du diacre qui dirigeait aussi le chœur de l'église. Le village était presque entièrement ukrainien, à part une famille juive nommée Katz que je connaissais bien car leur fille Malka venait à ma école et sa mère vendait des tissus pour les femmes en échange de beurre, d'œufs et d'argent. Il y avait aussi un forgeron polono-allemand qui vivait dans le hameau Gorayci ; on disait qu'il était «Volksdeutsch».

Pendant l'occupation polonaise, le village faisait partie du powiat de Rava-Ruska et sous la domination soviétique il appartenait au district de Zhovkva qui a été renommé Nestoriv en souvenir d'un pilote russe nommé Nesterov qui est mort lorsqu'une escadrille autrichienne a abattu son avion près de la ville de Zhovkva pendant la Première Guerre mondiale. On dit que Mikita Khrouchtchev, en passant par Zhovkva et voyant le monument érigé à un magnat polonais nommé Zholkevsky qui avait combattu Moscou, a immédiatement ordonné sa destruction car ce dernier était ennemi de la Russie. C'est alors que la ville a été renommée Nestoriv.

Comme je l'ai appris plus tard, Zhovkva a été fondée en 1594 par le magnat Zholkevsky et entièrement construite avec divers bâtiments historiques en 1603. À cette époque, la ville a reçu les privilèges de Magdebourg. Il y avait un château et une résidence royale pour le roi polonais du temps. L'architecte supposé de Zhovkva était probablement l'Ukrainien Pavel Szczesny.

10

À Zhovkva, il y avait cinq églises, quatre temples et une synagogue. La ville de Zhovkva était célèbre pour ses peintres d'icônes et ses sculpteurs. Zhovkva était aussi connue pour l'église et le monastère du Réveillon de l'Annonciation des frères Basilian, qui y avaient leur imprimerie.

Depuis 1994, la ville de Zhovkva a le statut de site historique et architectural national – c'est ce que j'ai lu dans un quelconque article récemment.

La lignée des Zholkevskis s'est éteinte en 1620, lorsque le hetman Stanisław Zholkevski et tous les hommes de son clan ont péri lors d'une bataille contre les Turcs à Cecora, ainsi que le père de Bohdan Khmelnytsky.

Aujourd'hui, mon village fait toujours partie du district de Zhovkva dans l'oblast de Lviv. Je parle de la ville de Zhovkva car c'est la plus proche des hameaux de Bobrodi. Mes parents allaient souvent au marché à Zhovkva et j'y allais avec eux.

J'examinais avec curiosité les ventes aux enchères dans divers magasins sur le marché, il y avait tellement de choses ! Et je regardais aussi les boutiques ! Car dans notre petite boutique coopérative "Cooperatif", il n'y avait pas beaucoup de marchandises, mais en ville on trouvait un plus grand choix d'articles variés et colorés.

J'apprends par diverses sources que sur le territoire de l'oblast de Lviv, qui inclut aussi le village de Kamianka-Lysa, des gens y vivaient déjà depuis plus de 20 000 ans. Cela est prouvé par les découvertes archéologiques d'objets datant de cette époque.

[Note : Zhovkva (Жовква) était alors sous domination autrichienne.]

15

On mentionne encore les faubourgs du village de Kaminky Lisnyi dans des documents polonais datant de 1580. Probablement, le début de ces faubourgs et leurs habitants était déjà là il y a plusieurs dizaines de milliers d'années.

De nombreux siècles se sont succédé depuis cette époque, mais nous n'avons jamais quitté ce lieu ; nous avons toujours vécu dans ce pays. Sur cette terre sacrée de nos ancêtres s'est formé le caractère local et la tradition populaire. Les gens ne sortaient presque pas de leur faubourg ou village pour travailler ailleurs, ils créaient de nouveaux faubourgs et engendraient de nouvelles générations.

Mes parents, mon père Michel Libérer [troisième génération d'Ukrainiens – nous n'en savons pas plus] et ma mère Marie Peretyatko, étaient des paysans pauvres et notre village ne pouvait être considéré comme très riche car la terre était sablonneuse. Cependant, il y avait assez de paysans prospères.

Parmi ces riches propriétaires du village se trouvait un homme surnommé «l'Américain». Il devait avoir l'âge de mes parents ou peut-être être plus âgé. Jeune garçon, sans ressources et fils d'une pauvre paysanne, il décida de partir aux États-Unis pour gagner sa vie. Travaillant dur dans les mines en faisant le double des heures de travail pendant plusieurs années, grâce à son esprit d'épargne, il revint au village avec une certaine fortune. Avec cet argent, il acheta un grand morceau de terre, construisit une belle maison paysanne et trouva une jeune fille dans le village pour l'épouser. Il devint alors un bon propriétaire. Ayant vu comment on s'y prenait bien en Amérique et ayant acquis de l'expérience, son exploitation agricole avait toujours de bons rendements et il est rapidement devenu l'un des plus riches propriétaires du village. Il travaillait dur sans employé, mais parfois embauchait des ouvriers à la journée. Il avait deux enfants un peu plus âgés que moi : le fils étudiait en gymnase et tous deux travaillaient sur l'exploitation agricole. Quand nous avons été «libérés» par la domination soviétique-communiste, lui et sa famille ont été les premiers à être exilés au Sibérie comme «kurkul». Sans arriver jusqu'à destination, il est mort de chagrin en route.

Je ne sais pas combien d'années j'avais quand je commençai à entendre parler de la famille de mes parents. Je ne me souviens pas de mon grand-père paternel mais je pense qu'il m'a probablement vu enfant et a parlé avec moi.

20

Mon père est né en 1901 dans le hameau de Líbri, où il y avait quelques maisons et où on l'a baptisé Michel (Líber). Il était le premier enfant de son grand-père Yuri Líber, et je ne sais rien sur sa grand-mère maternelle, car mon père n'a jamais su le nom ou le prénom de sa mère, qui est morte peu après sa naissance. Yuri Líber s'est retrouvé seul avec un petit enfant. C'est pourquoi son tante Demchycha l'a pris pour l'élever ; elle était la sœur de la défunte mère de Michel. Elle était mariée à un veuf qui avait deux enfants plus âgés, une fille et un garçon, et ils vivaient près d'eux, dans le hameau de Kudrykiv. La tante Demchycha a bien élevé le petit Michel. Mon père ne nous parlait jamais de son enfance, mais je me souviens encore de notre grand-mère Demchycha qui vivait avec nous quand mon père avait déjà sa propre famille.

Le grand-père Yuri Líber s'est remarié et a eu cinq autres enfants : trois garçons et deux filles. Mon père, une fois adulte, entra en contact avec eux. Quand je suis devenue plus âgée, j'ai aussi souvent rencontré ces cousins, surtout les tantes Marie et Hannusia, ainsi que le jeune oncle Ivan qui allait à l'école dans la même classe que moi. Avant la guerre, pour des raisons inconnues, un des fils du grand-père est décédé. Le plus âgé a continué sur la ferme.

Quand Michel avait environ 12-14 ans, il s'est blessé au genou et a eu une plaie. Comme il n'y avait pas de médecin dans le village, sa tante Demchycha l'a soigné en lui disant de rester à la maison sans bouger. Elle changeait régulièrement les pansements. Quand la blessure s'est refermée, Michel ne pouvait plus poser son pied droitement sur le sol. On l'a alors emmené rapidement dans une ville pour consulter un médecin qui a dit qu'il était trop tard et que la seule solution serait d'amputer la jambe. Mais mon père, déjà habile et ingénieux dès sa jeunesse, s'est fabriqué une béquille : une partie passait sous son aisselle et l'autre touchait le sol, il marchait en appuyant ses orteils sur le sol. Il est rapidement devenu capable d'accomplir toutes les tâches et est devenu un bon autodidacte. Ce qui m'a le plus marquée dans mon enfance, c'est l'histoire que me racontait ma grand-mère Demchycha, qui vivait avec nous et que je considérais comme la plus sage de la famille car elle me parlait de contes, coutumes et traditions. Elle était la tante de mon père qui avait pris soin de lui après le décès de sa mère.

Je ne sais pas si ma grand-mère est allée à l'école dans son enfance, car l'éducation n'était pas obligatoire à cette époque. Je ne l'ai jamais vue lire ou écrire. Peut-être parce qu'elle était toujours occupée, mais elle savait tout comme un devin. Nos paysans vivaient alors avec la nature et la comprenaient.

Elle me racontait des croyances sur les domoviks [esprits de la maison], les lisiorks [esprits du bois], les mavki [fées], les rusalki [sirènes] et bien d'autres choses, peut-être parce qu'elle était âgée et avait beaucoup de temps à consacrer à moi. Je l'écoutais toujours avec attention. Elle me disait que jadis il y avait beaucoup de dieux, mais maintenant il n'y en a qu'un seul et des saints nombreux. Quand j'avais peur la nuit, elle me faisait peur avec le domovik ou la mavka qui vivent dans les bois, et quand j'étais effrayée par le tonnerre et l'éclair, elle me disait de ne pas avoir peur car c'était simplement Saint-Ilia qui voyage sur son cheval tirant une charrette qui fait du bruit et projette des éclairs.

Elle savait tout à l'avance : si l'été serait chaud ou sec ; s'il pleuvrait ; où et quoi semer ou planter ; si l'hiver suivant serait très rude avec de grands froids, ou plus doux. Elle se trompait rarement. Toutes les maladies et blessures étaient soignées à l'aide d'herbes. Ces traditions populaires étaient transmises de génération en

génération.

25

Elle connaissait par cœur toute la Liturgie et d'autres cérémonies religieuses, toutes les prières, les koljady [cantiques de Noël], les shchedrivky [chants du Nouvel An], une infinité de chansons et divers récits. Elle observait un jeûne strict : chaque vendredi de l'année, elle ne mangeait rien, et pendant le Vendredi saint, la veille du samedi saint et le jour de Pâques, elle ne buvait que de l'eau ; elle n'a mangé que du pain consacré à petit déjeuner avec nous le dimanche des Rameaux.

Mon père et ma mère ont fréquenté l'école pendant quelques années seulement, mais ils savaient bien lire et écrire. Mon père, étant jeune, s'est blessé au genou ; quand la plaie est guérie, elle n'a pas cicatrisé correctement car il se servait d'une béquille pour marcher sur une seule jambe avec l'aide d'un bâton, donc il ne pouvait pas marcher longtemps ni faire de gros travaux dans les champs, bien qu'il le fasse quand même.

Mais lui était très sage, intelligent et habile à apprendre par soi-même. Tout ce qu'il inventait ou imaginait, il savait le réaliser. Il était tailleur, coureur, couturier et même musicien car il jouait de l'accordéon. Je voudrais ajouter qu'il ne fumait pas et buvait rarement ; peut-être une tasse d'alcool lors des mariages ou autres réceptions.

Quand j'étais petite, j'aimais regarder comment il travaillait, surtout le soir quand il martelait les semelles de chaussures ou cousait quelque chose à la machine. Ma mère me tirait souvent vers mon lit en disant qu'il était l'heure d'aller dormir, mais je prenais un grand plaisir à observer ce que faisait papa. Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais plus attachée à lui que ma mère tout au long de ma vie.

Peut-être parce que mon père, étant souvent occupé avec le travail sur les chaussures ou la couture à la machine, était plus patient, tandis que ma mère était fatiguée et nerveuse, et me grondait plus souvent quand je ne faisais pas ce qu'elle demandait. Elle travaillait dur dans l'exploitation agricole et devait aussi s'occuper des tâches domestiques.

Le soir, de nombreux paysans ou amis venaient chez mon père pour lui confier la réparation ou la confection d'une nouvelle paire de chaussures ou autre chose à coudre. Alors, nous avions diverses discussions sur les affaires agricoles, politiques et étrangères, parfois des ragots, bien que l'on dise que les hommes ne racontent pas de ragots. J'aimais m'asseoir un peu loin de mon père pour écouter tout cela, même si je comprenais souvent moins qu'il n'y paraissait ; parfois j'en saisisais plus que ce que pensaient mes aînés.

Le plus fréquent des visiteurs était oncle Ivan, qui venait du village voisin de Stanchyky. Il avait combattu dans l'armée autrichienne pendant la Première Guerre mondiale et y avait été blessé ; il recevait donc une pension autrichienne. Le travail pénible lui était interdit, alors il vivait chez sa sœur et venait souvent nous rendre visite car il avait plus de temps libre.

30

Je ne sais pas quand exactement, peut-être vers l'âge de cinq ou six ans, il a commencé à m'apprendre l'alphabet ukrainien et les chiffres. Plus tard, j'ai appris à assembler rapidement et j'ai vite appris à lire. Mon père, lorsqu'il avait un moment libre, lisait toujours quelque chose car nous avions des livres et mon père recevait le journal «Нове село» [Note : "Nouveau village"]. À sept ans, je savais déjà bien lire et cela faisait une grande joie et satisfaction pour mon père, car il n'avait pas beaucoup de temps pour la lecture. Pour moi, c'était l'occasion de rester près de lui et de lui lire à voix haute ce qui me plaisait beaucoup, plutôt que d'aider ma mère dans la maison ou sur la cour, ce que je ne préférais pas trop. Je n'étais pas encore allée à l'école car j'étais très petite et mince, souvent malade, et mes parents avaient peur pour moi car il fallait marcher environ deux kilomètres jusqu'à l'école, et en hiver je risquais de m'enliser dans la neige. C'est pourquoi je suis allée à l'école quand j'avais presque huit ans, en 1933.

Je lisais le plus souvent à mon père le journal «Нове село» [Note : "Nouveau village"], car il y avait diverses nouvelles dedans. Je me souviens qu'il y avait souvent des articles sur Addis-Abeba et une guerre qui s'y déroulait, mais je ne comprenais pas grand-chose à cela, j'ignorais tout en lisant. Souvent mon père et mon oncle Ivan parlaient de politique, comme ils disaient. Parfois la conversation portait sur d'autres pays où vivent nos gens, qui sont mieux que chez nous, et qu'on est ici dans l'esclavage. Ils pleuraient sur le gouvernement polonais qui ne respecte pas notre peuple. Pourquoi avons-nous perdu notre indépendance, quand la reprendrons-nous ?

Je me souviens très bien du temps de la famine en Ukraine orientale [Note : Le terme Голодомор (Holodomor) fait référence à la famine en Ukraine dans les années 1930]. Je l'ai lu dans le journal «Нове село» et c'était un sujet de conversation et de débat entre les fermiers qui venaient chez mon père le soir. Ils parlaient d'une terrible commune, des kolkhozes [Note : terme russe pour coopératives agricoles], où les gens mouraient de faim et qu'il fallait leur venir en aide. Je me rappelle qu'il y avait des collectes pour aider ceux qui souffraient de la famine. Je ne sais pas exactement ce que l'on recueillait, si c'était de l'argent, des vivres ou du grain, ni comment cela était transporté.

Ce qui m'a le plus marquée à cette époque est un dessin dans un livre intitulé «В червоному царстві сатани» [Note : "Dans le royaume rouge de Satan"], que nous avions chez nous et que je lisais à mon père.

Il y avait une grande, belle église. À côté de l'église se trouvait un grand escalier et en haut de cet escalier, un jeune homme tenait déjà dans ses mains le croix qu'il venait d'enlever de l'église et criait à celui qui était au fond de la vallée, qui tenait deux étoiles : - Hé ! Donne-moi une étoile !

35

- Quelle forme devrait-elle avoir, pentagonale ou hexagonale ? demande celui de la vallée.

- Laquelle que ce soit, elles sont toutes les deux les nôtres ! répond l'autre depuis la montagne.

En écrivant cela maintenant, ma main tremble. Ce n'est pas parce que je ressens encore très fort cette expérience, mais plutôt parce qu'il y a déjà vingt ans que l'Ukraine est indépendante et pourtant beaucoup de gens ukrainiens sont encore sous le joug d'une propagande communiste mensongère qui affirme qu'un

génocide par famine imposé par l'État n'a jamais eu lieu. Ce qui me fait encore plus mal, c'est que des personnes telles que celles-ci existent toujours au sein de notre gouvernement actuel.

Comme je l'ai déjà écrit, j'étais toujours en train de courir après mon père pour voir ce qu'il allait faire, car le travail de mon père était d'une manière ou d'une autre plus intéressant pour moi. Peut-être parce que j'interrogeais tout comme les enfants : "Pourquoi... ?" Et lui savait mieux expliquer pour que je comprenne, il était aussi plus patient que ma mère.

Un jour, en fin de journée, quand les poules étaient dans leur couvaision, selon notre expression régionale, mon père est allé au poulailler et j'ai couru pieds nus derrière lui. J'ai vu qu'il mettait une sorte d'étiquette, comme un anneau, à la patte de chaque poule. Je l'interrogeais : "Pourquoi ?" Il a répondu : "Afin que maman sache quelle poule pondra le plus d'œufs, car ensuite elle pourra faire couvrir ces œufs et obtenir des poussins très beaux."

40

J'aimais tous les animaux de la maison, surtout les plus petits. C'était agréable d'observer comment une poule mène ses poussins dans le courtil, comment ils restent toujours autour d'elle et se cachent immédiatement sous elle dès qu'ils sentent l'approche du danger. Je regardais pour voir si je ne voyais pas un corbeau quelque part, puis criais et faisais des gestes avec les mains car il pouvait attraper un des petits et le voler loin d'eux. Cela arrivait souvent...

Les enfants des campagnes s'occupent du ménage dès leur plus jeune âge, et j'aimais parfois aider ma mère à nourrir les oiseaux et les animaux de la ferme. J'avais toujours mon propre animal ou oiseau que j'adorais. Ma poulette préférée, d'un beau bronze doré, me suivait partout et voulait toujours entrer dans la maison, mais ma mère ne le permettait pas. Une fois, une pauvre cochonne devint mon amie et me suivit partout où j'allais. Un jour, malheureusement, cette petite cochonne s'est coupée à la gorge sur un morceau de verre sous l'abri pour les bêtes ; nous avons pansé sa blessure avec des herbes médicinales et elle guérissait rapidement.

Nous avons aussi un chien nommé Бровко qui était attaché pendant la journée, ne pouvant courir que entre le hangar à foin et la maison. La nuit venue, sans chaîne, il avait toute liberté dans notre grand enclos bien entretenu.

Mon frère et moi avons une chatte appelée Красуна qui a eu trois chatons plus tard. Nous avons gardé un des chatons pour nous et donné les deux autres à nos voisins. Quand ce chaton est devenu plus grand, mon frère et moi jouions souvent avec lui en tirant sur un fil attaché à divers objets ; il était notre meilleure distraction. Je l'aimais beaucoup, je le nourrissais au lait et il venait toujours se coucher dans mon lit pour dormir.

Un jour, ma mère et moi avons travaillé longtemps en ville et nous étions très fatiguées. Le soir venu, j'ai rapidement sombré dans un profond sommeil. En me réveillant le matin, j'ai vu que le chaton était immobile. Il s'avéra qu'en bougeant pendant mon sommeil, je l'avais étouffé. Cette tragédie m'a beaucoup affectée. Mon frère et moi avons beaucoup pleuré pour lui, nous l'avons enterré sous un cerisier en ville et nous venions toujours y déposer des fleurs fraîches. J'aimais

regarder comment les oiseaux revenaient au printemps pour faire leurs nids sur notre grange et élever leurs petits. Je me souvenais de chaque outil utilisé par mon père : le ciseau du tailleur, la machine à coudre, et plus tard l'outil agricole. Jusqu'à aujourd'hui, je m'en souviens encore bien, même de sa machine à coudre qui s'appelait « Titan ». Aujourd'hui, j'aimerais savoir quelle marque était cette machine ?

45

Nous avions chez nous, comme ma mère disait, des «petits meules» [petites meules] où on moulaient parfois le grain en farine. Souvent, j'avais envie d'essayer de faire tourner la pierre moi-même, mais je n'y arrivais jamais car c'était très lourd.

On ne me laissait pas souvent jouer avec les enfants du voisinage, mais j'en avais toujours très envie, car là-bas on jouait au «porcelets», un jeu qui ressemble à ce qu'on appelle aujourd'hui le baseball ou encore au «cramique» [jeu de cinq cailloux].

La raison pour laquelle on ne me laissait pas jouer avec les autres enfants était que j'avais mon petit frère Ivan, né le 27 février 1929, et je devais toujours veiller sur lui car mes parents et ma grand-mère avaient toujours quelque chose à faire. Quand mon frère a commencé à grandir un peu plus, il ne voulait pas m'écouter bien que j'étais la plus âgée et que nos parents lui disaient d'obéir, mais en lui c'était déjà l'idée qu'il était un garçon et donc plus fort qui prenait racine.

Enfin, on m'a inscrite à l'école pour mon premier jour. D'un côté, c'était quelque chose de nouveau et inconnu pour moi, et d'un autre côté j'étais ravie car il y avait tellement d'enfants avec qui jouer et courir pendant les pauses.

Quand je suis allée à l'école, j'ai aimé les autres enfants, les enseignantes et la science, car tout était nouveau et intéressant. Par exemple, nous avons appris que notre monde et notre terre sont ronds et qu'ils tournent autour du soleil. Je courais presque jusqu'à la maison après l'école pour raconter à ma famille ce que j'avais appris et leur montrer combien de choses intéressantes on m'enseignait à l'école. Mes parents comprenaient toujours et me complimentaient, mais ma grand-mère ne croyait pas ce que je disais car elle expliquait tout différemment et affirmait qu'il n'y avait pas de place pour ces histoires-là.

50

Au début, j'allais à l'école avec les filles du voisinage, mais une fois que je connaissais bien le chemin, j'y allais seule. [Note : Le contexte se situe dans un village ukrainien des années 1910.] À neuf ans environ, je connaissais déjà bien notre partie centrale du village, alors ma mère me faisait souvent faire de petits achats au coopératif «Avenir». Il n'y avait pas toujours d'argent à la maison, donc j'emportais souvent des œufs pour les échanger contre ce dont nous avons besoin. Le choix était grand pour toutes nos nécessités. Je rapportais le plus souvent du sel, du sucre, des filaments pour coudre ou broder, des couleurs pour peindre les pâques[1], des cahiers et des crayons.

Un jour, en apportant des œufs au coopératif, je rencontrais un groupe d'enfants sur une prairie de pâturage et j'ai décidé de jouer avec eux.

Je ne sais pas si par malveillance ou non, un garçon a sauté sur moi et tous mes œufs sont tombés du panier pour se briser. Pleurant, je suis rentrée à la maison sans rien. Je ne me souviens plus si ma mère m'a pardonné mon manquement à son ordre de «ne pas s'arrêter nulle part» ou si elle m'a punie. Nous n'avions pas d'horloge, seulement papa avait toujours la sienne dans sa poche.

Un jour, je suis allée plus tôt à l'école et j'ai vu qu'il n'y avait aucun enfant autour de l'école. Tous étaient en classe, alors je suis entrée directement dans la mienne. Ma maîtresse Nadia Subtelna m'a dit de prendre place sur une chaise. C'est là que j'ai ressenti un sentiment étrange, comme si j'avais eu peur. J'ai vu que les élèves n'étaient pas ceux que je connaissais dans ma classe, ils étaient plus grands et plus âgés. La maîtresse parlait à ces enfants dans une langue que je ne comprenais pas. C'était la première fois que j'entendais le polonais à l'école. Plusieurs fois, quand mes parents m'emmenaient au marché en charrette avec des chevaux jusqu'à Rava-Ruska ou Zhovkva[2], j'entendais une autre langue dans les rues, mais je ne l'écoutais pas car je savais que la ville abritait d'autres gens à part les Ukrainiens, principalement des Juifs et des Polonais. Mais au village, dans ma classe, je n'avais jamais entendu cette langue ni compris, car nos enseignants parlaient seulement ukrainien aux enfants. C'était une classe supérieure qui apprenait déjà le polonais ainsi que des matières comme l'histoire et la géographie, qui étaient également enseignées en polonais. Plus tard, j'ai commencé à étudier cette langue moi aussi. Je me souviens quand Pilsudski est mort, toute l'école a eu une leçon de deuil et un poème qui commençait par : «To nie prawda, że cię już nie ma...» [Note : Le poème en polonais signifie "Ce n'est pas vrai que tu n'es plus là."] Dans notre école, il y avait trois enseignants. Le directeur était un certain Dritsch[3], surnommé «Volksdeutscher», sa femme d'origine polonaise dont je ne connais pas le nom et une Ukrainienne, Nadia Subtelna. Tous les instituteurs parlaient ukrainien aux enfants jusqu'à ce qu'environ au troisième an, ils commencent à enseigner certains sujets en polonais.

J'aimais beaucoup aller à l'école car la science me venait facilement, probablement parce que j'avais déjà appris à lire. De plus, j'avais de nombreux amis. J'attendais avec impatience le festival scolaire de Saint-Nicolas où nous préparions des petites scènes et recevions des cadeaux ; certains gagnaient même une paire de ciseaux ! Un an, Saint-Nicolas m'a offert un beau pull-over aux couleurs vives que j'adorais porter. Les enseignants me chérissaient car je travaillais bien en classe et étais studieuse.

Maintenant, je réfléchis pourquoi on ne m'a pas inscrite directement en deuxième année...

Quand la fille du directeur de l'école, Renia, est née et que M. Ditrich habitait dans une partie de l'immeuble scolaire, on me faisait venir de ma classe pour veiller sur l'enfant pendant qu'ils donnaient leurs cours. Plusieurs fois, assise dans un fauteuil près du berceau de Renia, dans la chambre obscure, je m'endormais doucement, seulement réveillée par le gazouillis de l'enfant ou par les portes que sa mère, Mme Ditrich, venait ouvrir.

Parfois aussi, on me prenait avec Renia jusqu'à une grande forêt près du village de Piryatin pour rendre visite au garde-forestier polonais. Plus tard, ils ont trouvé une nourrice qui vivait avec eux et s'occupait de l'enfant.

Le directeur Ditrich avait un joli jardin à côté de son logement scolaire. Je m'amusais dans ce jardin avec la petite Renia Ditrich après les cours. Dans le jardin poussaient des buissons de framboises, des groseilles et beaucoup de roses ainsi que d'autres fleurs. Ils faisaient du confit à partir des roses, et bien que j'aimais regarder ces belles et parfumées fleurs, je n'aimais pas en manger le confit.

Dans notre village, près de chaque maison poussaient beaucoup de différentes fleurs. Ma mère plantait diverses fleurs, mais elle aimait particulièrement les malves.

Chez nos voisins que l'on appelait les Misik, il y avait des vignes qui grimpaient le long de la véranda. Je savais qu'ils ramenaient les vignes au sol pour l'hiver et les couvraient du froid.

J'aimais beaucoup aller chez eux car ils avaient sept enfants, plus âgés ou plus jeunes que moi, et l'un d'eux était du même âge que moi. Je jouais avec elle à divers jeux d'enfants et je mangeais des raisins mûrs qui étaient très sucrés et délicieux.

60

Le directeur Ditrich avait aussi une électrification dans sa maison. Sur le toit tournait quelque chose qui fournissait l'électricité, car le village n'en avait pas encore. Peut-être que quelqu'un d'autre s'était fait quelque chose de similaire.

Mme Ditrich partait souvent pendant les vacances sous les Carpates, vers une station balnéaire très connue près de la ville de Zakopane, avec sa fille. Et quand l'école commençait, elle revenait bronzée à un point qu'on ne pouvait pas la reconnaître. À l'époque, j'avais du mal à comprendre ce qui lui était arrivé ? On disait que le soleil l'avait cuite. Les paysans travaillaient sous le soleil pendant des jours, mais je n'ai jamais vu quelqu'un avec une telle brûlure. À cette époque, je ne connaissais pas de personnes noires comme les Africains et autres.

Quand j'étais un peu plus grande, on me réveillait tôt pour que je mène le bétail au pâturage, puis je rentrais à la maison, me préparais, me lavais, prenais mon sac scolaire prêt et allais à l'école. Après l'école, j'allais encore au pâturage, revenant avec les bergers quand ils ramenaient le bétail chez lui. Ce moment après l'école, passer au pâturage avec d'autres bergers plus âgés ou plus jeunes, je l'aimais beaucoup. Car, en plus de surveiller le bétail pour qu'il ne s'aventure pas dans les champs et cause des dégâts, nous avions du temps pour divers jeux. Les filles ramassaient des fleurs parmi l'herbe, tressaient des couronnes ou nouaient des bouquets et les apportaient à la maison dans des vases. Nous faisions aussi nos propres vases. On cherchait une belle bouteille, on enroulait un gros fil autour d'elle et on tirait sur le fil de chaque côté comme avec une pince à linge. Quand la bouteille était bien chauffée, on la plongeait dans de l'eau froide et elle se brisait proprement et régulièrement pour devenir un vase.

On courait aussi, jouait au ballon, certaines brodaient ou chantaient. L'automne était le meilleur moment, car les vergers étaient pleins de fruits mûrs que nous ramassions ensemble et mangeions en commun, ainsi qu'en faisons du feu dans les champs pour cuire des pommes de terre, puisque l'on menait alors le bétail sur les terres laissées vides. Oh, comme c'était amusant !!..

Les devoirs scolaires étaient faits le soir près de papa, car lui travaillait toujours sous la lumière d'une lampe à pétrole.[Note : Les lampes à pétrole étaient courantes dans les villages ukrainiens avant l'électrification.]

65

Les villages ukrainiens en Galicie, avant 1939, étaient patriotiques et assez conscients. En ville, beaucoup de jeunes étudiants des gymnases adhéraient à l'organisation OUN [Organisation Ukrainienne Nationale], tandis que la jeunesse rurale était formée dans les bibliothèques «Prolit» ou chez eux.

Mon premier entraînement patriotique a commencé chez Luciki, une camarade de classe qui avait des frères et sœurs plus âgés, j'ai oublié son nom. Plusieurs fois après l'école, elle me demandait de venir la voir ; comme ma tante éloignée habitait près d'elle et que je pouvais y dormir, je venais chez cette camarade le soir car beaucoup de jeunes gens de divers âges venaient chez eux. Nous avions des cours patriotiques : qui nous étions, notre histoire, pourquoi il était important de tout cela connaître puisque l'école ne nous en apprenait pas grand-chose. Le professeur s'appelait «palamar» [prêtre ou serviteur de l'autel] et je le voyais toujours à l'église pendant les offices, travaillant autour de l'autel, allumant ou éteignant des bougies. Ces soirées me captivaient particulièrement et il était interdit d'en parler à qui que ce soit, même pas à nos parents. Près de la maison, les garçons plus âgés gardaient une sentinelle et quand quelqu'un arrivait, ils nous prévenaient. Si un inconnu entraînait dans la maison, alors nous étudions des prières religieuses, des traditions festives ou le «palamar» nous préparait pour la confession sainte. Une fois par an, tous les élèves allaient ensemble à l'église et se confessaient.

À la bibliothèque «Prolit», il y avait une garderie dirigée par une jeune institutrice aux cheveux roux tressés en chignon. Je ne me souviens pas de son nom, mais elle était ukrainienne patriote qui n'avait pas trouvé d'emploi dans l'État polonais et élevait donc les enfants ukrainiens. Je ne sais plus si ma mère m'y avait amenée ou si j'y suis allée plus tard par moi-même, mais je me souviens d'un poème qu'elle a écrit pour la fête des Mères et que peut-être j'ai déclamé à cette époque :

«Petite fille de trois ans,
Je sais ce dont tu as besoin, matousya [chère mère],
Je t'enlace, je te caresse, je te donne un bouquet, une rose,
Matousya, matousya, que puis-je faire d'autre pour toi.»

J'ai appris ce poème à mes propres enfants, Orysia et Oxana, et plus tard à ma petite-fille Xenia et à ma fille Oléna pour leur spectacle dans l'école ukrainienne.

Quand la nuit tombait, les jeunes se rassemblaient chez «Prolit» où des répétitions de chants, d'un chœur et de scènes avaient lieu. Ces dernières seraient

présentées plus tard lors de concerts car le bâtiment de «Prolit» avait une scène. Il y avait aussi des réunions. Mes parents ne me laissaient pas y aller le soir car je n'avais ni frère aîné ni sœur pour m'accompagner.

70

Certains propriétaires plus âgés, après le travail, le dimanche ou pendant les fêtes, y lisaient des revues ukrainiennes, d'autres discutaient de politique ou échangeaient des idées sur la gestion du domaine. C'était le seul endroit où on pouvait se réunir et apprendre quelque chose de nouveau. Pas pour rien qu'on appelait cela "Ppocbita" [Éducation], car c'est là que se déroulaient diverses activités éducatives, en particulier avec les jeunes, qui étaient encadrés principalement par des étudiants, mais aussi par des enseignants sans emploi qui complétaient leurs revenus dans notre coopérative rurale, au "Maslorys" [Syndicat des producteurs de beurre et d'huile], ou encore à la "Ppocbita". Un grand patriotisme était inculqué aux jeunes par les funérailles solennelles des héros de l'OYH qui avaient perdu leur vie pour le patriote amour de leur terre natale, l'Ukraine.

Quand le gouvernement polonais a pendu deux combattants de l'OYH en 1932, Vasyl Bilas et son oncle Dmytro Danilyshyn, j'avais à peine six ans mais je me souviens encore des cloches qui sonnaient dans notre église pour annoncer la nouvelle. Les jeunes adultes ont composé des poèmes et chanté des chansons sur Vasyl Bilas et Dmytro Danilyshyn. Je me rappelle de ces paroles, car j'entendais souvent chanter "Comment Danilyshyn a dit au revoir à sa sœur" :

- « Frère, tu es mon frère bien-aimé,
Pourquoi donc te pend-on ? »
- « Pour l'Ukraine et notre peuple, nous devons mourir,
Ne nous oubliez pas, souvenez-vous de nous ! »

Quand il y a eu un grand enterrement solennel pour le membre de l'OYH Mykhailo Zelenyi en 1937 dans mon village, je me souviens encore bien de cet événement. On l'a enterré avec orchestre, couronnes et discours patriotiques. On disait qu'il avait été assassiné par un agent communiste près de sa maison.

Je m'étais souvent entendu dire que les membres de l'OYH étaient arrêtés par la police polonaise car ils s'opposaient à tous les occupants pour une Ukraine indépendante. On parlait souvent d'une "Berezka Kartuzka" [Note : Lieu emblématique où des activistes ukrainiens étaient détenus] où certains membres de l'OYH étaient incarcérés. À cette époque, je ne comprenais pas tout à fait, mais j'éprouvais déjà une fierté d'être un bon Ukrainien.

Pendant les fêtes de Noël, la jeunesse allait chanter des колядки [Note : chansons traditionnelles ukrainiennes] et faire des visites pour recueillir des dons en vue de l'éducation des jeunes et du financement d'une "École nationale".

75

Nous, élèves et enseignants, étions souvent emmenés en charrettes ou à cheval pour des promenades instructives et intéressantes. Le plus souvent, nous allions dans la ville de Жовква [Zolochiv] et ses environs, car c'est une ville historique où il y avait beaucoup à apprendre.

Nous, élèves, étions les plus heureux lorsque nous partions pour l'imprimerie des frères Василян [Vasyl'yan], car on nous montrait comment étaient imprimés les livres et autres objets imprimés. À la fin de l'excursion, les frères Василяни donnaient aux enfants des petits livres intéressants avec divers poèmes amusants et énigmes que nous lisions à la maison et résolvions plus tard. Je me souviens encore aujourd'hui d'une énigme : « Quatre pattes, deux jambes, septième place en haut » ? (La vache).

Plus tard, j'ai appris que l'imprimerie des frères Василян avait été fondée en 1845 et qu'ils ne publiaient pas seulement de la littérature religieuse, mais aussi diverses publications ukrainiennes qui traitaient du contenu national, économique et domestique ukrainien, ainsi que des petits livres éducatifs pour enfants, comme ceux qu'on nous donnait.

Dans les environs de Жовква [Zolochiv], il y avait une usine de verre et de poterie où on emmenait aussi les élèves. C'était très intéressant de voir comment ces gens habiles transformaient un solide marécage en divers objets en argile, tels que ceux dont chaque maison paysanne a besoin.

Les produits en verre étaient encore plus intéressants car des hommes soufflaient sur de longues baguettes pour créer de beaux et fins objets en verre, qu'on ne trouvait pas autant dans les maisons rurales que diverses cruches ou bols.

80

Parfois, nous, les élèves, étions emmenés à Rava-Ruska au cinéma. Je ne me souviens pas de ce qui était projeté, mais je me rappelle des images drôles et joyeuses qui changeaient rapidement sur l'écran.

Dans mes jeunes années, il s'est produit un incident désagréable que je n'arrive toujours pas à oublier. Un jour, alors que mon frère et moi jouions dans la cour, notre grand-mère commençait à découper de longues herbes pour les vaches sur le siège-carreleur [Note : un outil manuel avec une grande roue actionnée par la main qui fait tourner des lames pour couper la paille ou l'herbe]. Je voulais aider grand-mère et j'ai commencé à faire tourner la roue. J'avais baissé la tête et n'ai pas remarqué quand mon frère s'est approché, a posé sa main sur la roue et en une seconde, son index est parti dans les lames... et il a crié !... ainsi que grand-mère. Je me suis arrêtée de faire tourner la roue mais les lames avaient déjà coupé la moitié du doigt. Il n'y avait plus rien à faire pour le doigt, qu'à panser. J'ai beaucoup souffert en me sentant coupable. Le doigt s'est cicatrisé mais il était court.

Une autre aventure est arrivée. Un jour, un policier polonais est entré sur notre cour et notre chien l'a mordu à la jambe. L'État a condamné mon père à une amende ou à quatorze jours de prison [Note : le choix entre une amende et une peine de prison]. Même si la porte était fermée, le policier l'avait forcé à s'ouvrir, donc mon père a choisi la prison. Lorsqu'il est revenu de Rava-Ruska après avoir purgé sa peine, il avait plein d'histoires à raconter aux gens qui venaient chaque soir : sur le grand nombre de détenus dans une petite pièce sombre, car la fenêtre était haute et étroite ; sur un petit coin pour les toilettes ; sur la diversité des prisonniers, y compris des propriétaires comme mon père condamnés pour

différentes raisons, des voleurs, mais surtout des « batyary » [Note : terme polonais désignant des voyous ou bandits] selon le mot de mon père. Il avait tant entendu là-bas qu'il disait que ses oreilles en avaient brûlé et qu'il ne pouvait même pas tout raconter, surtout quand j'écoutais.

Un jour, la police polonaise est arrivée sur notre cour sans prévenir et a immédiatement commencé à fouiller dans la maison, dans l'atelier, dans la cour, dans le tas de foin que nous appelions « stijok » [Note : un endroit où on stocke du foin]. Elle n'a rien emporté et est repartie. Jusqu'à aujourd'hui je ne sais toujours pas ce qu'ils cherchaient car les parents n'en parlaient jamais.

Quand j'étais petite, ma mère m'a appris à broder et à faire des œufs de Pâques peints [Note : tradition ukrainienne], bien que mes œufs ne sortaient pas très beaux.

85

Parfois, je rendais visite aux enfants des voisins quand il faisait nuit, car les plus grandes sœurs organisaient des veillées où chacune cousait quelque chose pour son trousseau : serviettes, rubans de mariage, chemises et surtout des tapisseries, car elles étaient utilisées le plus souvent : lors des fiançailles, du mariage, pour les images pieuses et autres traditions.

Nous cardions la laine, le lin et le chanvre, dont mon père fabriquait ensuite diverses étoffes à son atelier. Ma mère filait de la laine en chantant les soirs d'hiver, et j'ai rapidement appris ce métier. Je rendais aussi parfois des services aux plus grandes filles pour leur aider à coudre. J'ai gardé le souvenir du moment où elles ont cousu un grand ruban de mariage et douze serviettes pour l'institutrice Nadia Substelna, qui a bénéficié de mon aide.

Je me souviens aussi des fois où j'aidais une voisine à terminer les dernières broderies sur le tapisserie nuptiale de la mariée, qu'on étend sous ses pieds en église. C'était très intéressant quand une jeune fille se préparait au mariage. La future mariée et ses amies, vêtues d'habits folkloriques avec des couronnes sur la tête et des rubans, allaient inviter les voisins et connaissances à leur mariage. Elles entraient dans la maison, s'inclinaient toutes ensemble et la jeune fille disait : « Je vous prie, monsieur et madame [ainsi que leurs parents], de venir à mon mariage ! » Les hôtes remerciaient en acceptant l'invitation, puis la future mariée et ses amies allaient inviter d'autres personnes.

Près du mariage, les amies de la fiancée et des jeunes filles connaitantes se réunissaient chez elle pour tisser des couronnes avec des coquelicots et du genévrier pour la tête de la jeune couple, elles chantaient des chants nuptiaux, faisaient le korovai [gâteau traditionnel ukrainien] et préparaient les douceurs pour le mariage. Elles disposaient une grande cuve de pâte sucrée pour faire pousser le gâteau de mariage. Un jour, un essaim d'abeilles est venu presque entièrement se noyer dans cette cuve ; peut-être des bourdons aussi. Oh, quelle tragédie pour les hôtes ! Mais nous, enfants, trouvions cela très amusant et joyeux ! Les garçons faisaient également quelque chose avant le mariage, mais je ne me souviens pas de quoi, car je n'étais pas attirée par eux. J'ai déjà vu beaucoup de mariages dans mon village : comment la future mariée était habillée ; comment on tissait une couronne avec des rubans ; comment ses parents l'accompagnaient ; comment ma mère pleurait toujours, car sa fille partait d'elle.

Le starosta [chef du village] monté sur un cheval, avec un ruban et une fleur accrochée à son chapeau, maintenait l'ordre lors de la cérémonie nuptiale. Et ce qui était encore plus intéressant, lorsque les parents des jeunes mariés étaient riches et prospères, et que le jeune homme qui venait chercher sa fiancée était également un riche propriétaire, car alors il y avait une grande, luxueuse et bruyante cérémonie de mariage. Je n'ai jamais participé à la cérémonie proprement dite ni aux festivités, je me contentais d'observer comment les parents accueillaient le jeune couple ; comment plus tard les invités s'approchaient du table des jeunes mariés pour leur faire une révérence et déposer un cadeau, et les jeunes mariés faisaient également la révérence en remerciant. Le jeune homme négociait ensuite avec nos garçons du village et rachetait sa fiancée. Les plus grandes filles surveillaient tout cela attentivement car elles savaient qu'elles pourraient bientôt Prochainement, elles seraient dans la même situation.

Les paysans travaillaient beaucoup et duraient de longues heures, mais les jeunes étaient toujours gais et joyeux. Les filles du village embellissaient bien leurs maisons. Le samedi, elles lavaient le sol, tout était propre, voire repeint, surtout avant les grandes fêtes religieuses. Tout était décoré de broderies, les images pieuses - des tapisseries, et aussi l'extérieur des maisons était soigné. Dans le jardin, devant la maison, poussaient beaucoup de fleurs, et au printemps et en été, lorsque les arbres fruitiers autour de la maison sont en fleur, le village ressemble à une «peinture vivante». Mais le plus beau moment était pendant les Verts Saints [Pentecôte] ! Il fallait décorer toute la maison. Sur les murs, derrière les images pieuses, on plaçait des branches de sapin odorant et légères de bouleau. Sur la table, on posait un bouquet d'herbes sauvages et de menthe. Pendant les Verts Saints, la maison sentait comme une forêt parfumée. L'odeur du lilas en fleurs et des herbes était délicieuse !

90

La jeunesse plus âgée, pendant les Vertes Fêtes [les fêtes de printemps], célébrait la Sainte des Héros qui étaient morts pour l'Ukraine, arrangeait leurs tombes ou en construisait de nouvelles en l'honneur des héros, plantait nos drapeaux ukrainiens et prononçait des discours. La police polonaise dispersait les rassemblements, arrêtait certains, ce qui donnait encore plus de détermination à la jeunesse pour défendre leur cause.

Tous nos fêtes donnaient un sentiment mystique et agréable à tous les plus âgés, mais surtout aux enfants et à la jeunesse.

Les fêtes d'hiver, même si le froid était mordant et que le givre craquait, avaient une atmosphère particulière, festive et mystérieuse qui relevait l'âme vers quelque chose de plus élevé, inconnu, souvent incompréhensible.

Ces fêtes étaient toujours accompagnées d'une grande préparation. Avant les Réveillons de Noël [Rizdva], malgré le froid glacial, les maîtres s'affairaient dans leur cour et près des étables pour que la pauvre bête ne se plaigne pas devant Dieu du manque d'égards de son propriétaire au soir de la Saint-Sylvestre.

Les maîtresses et les filles plus âgées nettoyaient la maison et préparaient douze plats pour le Réveillon.

95

Pour la fête de Noël, ma mère préparait divers ornements pour l'arbre : des guirlandes, des anges en papier doré et argenté, des petites lanternes, des décorations faites avec du paille et du papier coloré. Nous enveloppions les noix de pin dans du papier d'argent ou d'or et nous attendions que l'on apporte un sapin frais du bois pour le décorer avec ces ornements faits maison. Sur l'arbre, on accrochait aussi des œufs peints ou recouverts de papier coloré. On fixait à chaque branche des tentacules dans lesquels on glissait de petites bougies et on allumait tout cela seulement une fois pour la Sainte-Vêpres, pendant que l'arbre restait dans la maison jusqu'à l'épiphanie. Alors nous attendions la première étoile pour que papa apporte du grain de la grange et le pose sur un tapis bien rangé ; il bénissait ensuite toute la famille et, déjà affamés, nous prenions place à table pour la Sainte-Vêpres avec ses douze plats qui étaient prêts depuis qu'il avait préparé la table avec son fils.

Sous la table, sur le sol, on déposait de l'herbe coupée, où les enfants jouaient après le repas et imitaient par leurs cris divers animaux domestiques pour que ceux-ci soient en bonne santé et donnent un bon rendement à l'exploitation.

Cet étrange sentiment se ressentait une fois par an, chaque fête était différente car nous la célébrions dans différents villages selon nos traditions.

Le quatrième jour après Noël, nous levions tous très tôt, avant le lever du soleil, et allions au champ pour brûler ce que l'on appelait le grand-père, c'est-à-dire la paille qui était sous la table et les décorations qui étaient sur le sol. Nous enlevions nos chaussures et nous réchauffions nos pieds pour qu'ils restent en bonne santé toute l'année, tandis que papa allumait du feu avec la paille déjà préparée et enroulait cette fumée autour de tous les arbres fruitiers. Nous regardions qui d'autre brûlait son grand-père et on voyait comme des flammes éclatantes parcourir le village.

Je ne sais pas ce qu'on faisait avec la table, mais le grain du tapis était transporté dans la grange, et au printemps, il était battu pour devenir le premier semis sur les champs.

100

Pour le Nouvel An, les enfants, et moi avec eux, remplissaient des sacs de grain pour aller d'une maison à l'autre en semant et disaient : « Pour la chance, pour votre santé, pour le Nouvel An, que vous ayez une meilleure récolte cette année. Semons du chanvre sous les bottes de paille et du lin jusqu'au genou, et que vos têtes de famille ne souffrent pas de maux de tête. » Bien sûr, la maîtresse de maison donnait aux enfants des sucreries, parfois des légumes, et certains leur donnaient aussi de l'argent.

Le soir avant le Jourdain [Note : référence à l'épiphanie], il y avait encore un repas festif, appelé la deuxième « Kutia ».

Ma mère préparait une sorte de pâte liquide. Moi avec mon père, nous apportions cette écuelle à chaque porte du domaine, et lui marquait des croix au-dessus des portes avec cette pâte. Les enfants faisaient aussi des petites croix en paille qu'ils fixaient aux barreaux des fenêtres, tandis que les filles allaient de maison en maison sous le froid des soirées pour faire la charité.

Le jour du Jourdain [Note : référence à l'épiphanie], quand on célébrait la Divine Liturgie de l'Épiphanie, l'eau était consacrée près d'un cours d'eau ou d'un étang gelé où un grand crucifix en glace se dressait toujours. Quelqu'un de la famille

ramassait cette eau bénite et chacun courait chez lui pour chasser tous les esprits malins de la maison et du domaine avec cette eau.
Je l'aidais encore une fois, car j'emportais un petit seau d'eau, tandis que mon père allait asperger partout.

105

Je me souviens que parmi nos prises de terre [Note : terme utilisé pour désigner les parcelles agricoles], il y avait des vallées remplies d'eau pluviale, appelées « kalabani » par les paysans. Certains étaient assez grands et d'autres plus petits. L'eau était généralement claire et même transparente, peut-être à cause du sol sablonneux de notre région. L'été, les enfants y venaient souvent se baigner car la jeunesse un peu plus âgée allait jusqu'à la rivière qui coulait trois kilomètres plus loin de mon prisoïk [Note : terme désignant une petite parcelle agricole]. Aussi, lors des pâtures, les animaux maigres, chevaux et autres bêtes venaient boire à ces eaux. À l'automne, les propriétaires y trempaient le grain de chanvre et de lin arraché du champ pour ensuite le sécher au soleil. Ils le frottaient ensuite sur des planches en bois appelées « terntsy » [Note : terme désignant un outil utilisé pour nettoyer la fibre végétale] afin d'enlever les parties sèches et fibresuses, puis ils tissaient avec ce qui restait de fil. Ces longues étoffes étaient blanchies au soleil et trempées dans ces eaux. L'hiver, ces eaux gelaient et les enfants y patinaient ou glissaient sur des planches. Je me souviens d'un jour où je suis allée rejoindre un groupe d'enfants jouer sur la glace sans prévenir mes parents de mon absence. Certains couraient en traîneau, d'autres en patins et certains comme moi se contentaient de patiner avec leurs chaussures à semelles de cuir. Très vite, j'ai été prise par un traîneau rapide et je suis tombée, cognant violemment ma tête. J'ai vu du sang sur mes cheveux. Je suis rentrée rapidement chez moi sans rien dire à personne, me suis lavé la tête et enveloppée d'un foulard avant de reprendre mon travail à la maison. Pendant quelques jours, il m'était difficile de me coiffer et ma tête faisait un peu mal, mais tout s'est vite guéri comme on disait chez nous « comme sur un chien ».

Les célébrations avant Pâques et pendant les fêtes de Pâques étaient complètement différentes. Ces fêtes sont liées à l'arrivée du printemps et la préparation pour l'été.

La semaine précédant Pâques est une période triste, marquée par le Carême, la mort et les funérailles du Christ. Pendant ce temps-là, il y a un jeûne strict. Les cloches de l'église ne sonnent pas, seulement des « kalatyla » [Note : terme désignant une sorte de sonnerie rituelle]. L'église avait aussi un aspect triste car elle était recouverte d'un voile sombre en signe de deuil. Tous les fidèles allaient à la confession le jour de Pâques. Les enfants, généralement, y allaient par classe entière. Trois jours avant Pâques, dans l'église, un portrait du Christ était allongé comme dans un cercueil et chaque membre de la famille devait lui rendre un dernier hommage.

Le dimanche de Pâques, tout le monde se levait très tôt, encore avant l'aube, pour aller à l'église assister à la Grande Messe et au sacrement des pâques.

L'église était généralement bondée, les enfants couraient autour de l'église, les filles s'apprêtaient aux gajivky [Note : cérémonie traditionnelle ukrainienne], et certains garçons grimpèrent déjà sur la clocher car bientôt, après le 18ème son, les cloches allaient résonner en Pâques, brisant le silence du Carême. Leurs joyeux tintements retentiraient dans tout le village durant toute la journée et pendant tous les jours de Pâques.

Autour de l'église, les messieurs avaient disposé leurs grandes pâques sur des serviettes ou des nappes brodées, et autour d'elles leurs paniers de Pâques remplis de babkas [gâteaux traditionnels], de pysankas [œufs décorés], de krashanky [œufs colorés], de saucisses, de fromage, de viande et autres aliments, ornés de broderies, d'herbes vertes et de fleurs fraîchement apparues après la fonte des neiges, comme pour montrer qui avait le plus ou le mieux préparé pour l'office sacré du Grand Jeudi.

Tous les gens, nous enfants compris, ressentions une sorte d'inspiration sainte, noble et pleine de beauté intérieure quand on entendait la chorale de l'église chanter fort «Christ est Ressuscité» et que les cloches sonnaient ! Après la messe et le sacrement des pâques, tout le monde courut chez soi pour prendre place à table avec sa famille autour du repas de Pâques, tandis que les fermiers qui étaient venus en charrettes ou à cheval rentraient sur leurs propres montures préparées pour l'hiver.

Depuis lors, nous enfants filions vers l'église où les cloches sonnaient encore et résonnaient avec des grelots.

L'été et l'automne étaient une rude tâche pour les paysans, qui devaient faucher, moissonner et extraire du sol la récolte annuelle.

J'ai aussi appris à moissonner au couteau de faucheur étant enfant, ce qui m'a été utile plus tard dans la vie, bien que je ne sache pas encore bien lier les gerbes, car cela ne me venait pas naturellement.

Le moissonnage d'été était une belle tradition quand les femmes finissaient de faucher la dernière gerbe de blé dans le champ. Elles l'emportaient alors bien rangée, liée avec du fil de fer, et en chantant jusqu'à la maison des paysans. Le fermier recevait cette gerbe avec respect et cérémonie, remerciait les femmes, qui souhaitaient une bonne récolte pour l'année suivante. Puis il apportait cette gerbe à l'étable dans un endroit dédié car c'était la gerbe qu'il amenait à la maison lors de Noël et posait en offrande sur le poêle, où elle restait tout au long des fêtes de fin d'année. Au printemps suivant, le grain provenant de cette gerbe était semé en premier. Après ce rituel, tous commençaient à se divertir, chanter et célébrer la fin des moissons.

Ces moissonnées étaient célébrées chez chaque fermier du village qui avait son propre champ de culture, ainsi que sa grande famille et ses jeunes adultes. Chez mes parents, il n'y avait pas d'immenses festivités, mais cette dernière gerbe était honorée et avait sa place.

Il y avait aussi beaucoup d'autres traditions et croyances, comme celles du jour de Saint-Jean-Baptiste (Ivan Kupala), de Saint-André et de Sainte-Barbe, mais je connais moins ces dernières car j'étais encore trop jeune pour participer à ces événements, et n'avais pas d'anciens frères ou sœurs qui auraient pu m'informer. Ces célébrations se déroulaient le soir parmi les jeunes adultes.

Je me souviens d'une chose en particulier : je ne sais plus quel âge j'avais quand

j'ai demandé à ma grand-mère, qui savait tout, pourquoi on appelait Saint-Jean-Baptiste "Ivan Kupala" et qui se baignait ce jour-là ? Alors elle m'a raconté que les jeunes garçons et filles allaient à la rivière, y déposaient des tas de foin, dansaient, chantaient et sautaient par-dessus le feu. Les filles tressaient des couronnes qu'elles lâchaient ensuite sur l'eau. Et ce jour-là, très tôt le matin, le soleil se baigne avant son lever, tandis que la nuit, les fougères fleurissent. Je ne disais rien à personne et ne pouvais pas dormir la veille de Saint-Jean-Baptiste car j'avais envie de voir comment le soleil se baignait et comment les fougères fleurissaient. Il n'y avait pas de fougères en ville, mais je me levais avant l'aube pour courir au bout du village et attendre pour voir si le soleil se baignait avant son lever. Je restais là debout un peu plus longtemps..., mais ne savais pas s'il s'était déjà baigné avant de paraître ?

Pour aller dans la forêt, il fallait marcher plusieurs kilomètres depuis le village. À cette époque, quelques kilomètres étaient considérés comme très proches.

120

Parfois, mes parents me permettaient d'aller avec les grandes filles dans la forêt pour cueillir des champignons et ramasser des châtaignes rouges [châtaignes rouges en ukrainien : "чорниці"]. Et il y en avait beaucoup dans la forêt, mais il fallait savoir où les chercher. J'ai appris à reconnaître différents types de champignons qui poussaient dans la forêt, ceux qui étaient comestibles et ceux qui étaient toxiques, ainsi que comment cueillir les baies de châtaignes rouges sur des buissons très bas. Pour la récolte des baies, il fallait avoir un petit chaudron pour y mettre les fruits, puis on les transférait dans un panier avec une couverture ou bien dans un grand seau.

Pour la cueillette de champignons, il fallait être attentif car différents types de champignons ont différentes sortes de chapeaux et des couleurs qui peuvent disparaître parmi l'herbe haute ou sous les racines des arbres. Plusieurs fois, j'étais très contente d'avoir vu plus rapidement que les autres un grand rassemblement de bons champignons similaires. Bien sûr, je n'ai jamais ramassé autant de champignons pour remplir un panier entier ni cueilli autant de baies que les filles plus expérimentées.

Je rentrais chez moi avec joie et mes petits cadeaux pour maman, car on pouvait cuire ou bouillir immédiatement les champignons, les mariner ou les faire sécher. On faisait aussi sécher les baies, en faire du jus ou des varenni [petits pâtés] tout de suite.

Une fois par an, nous allions à Krihiv [Крехів], et beaucoup de gens marchaient pour se rendre au lieu saint – le monastère des frères Basiliens.

Krihiv est situé dans une belle région montagneuse, pas très loin de la ville de Zhovkva [Жовква] et de mon village. Autour se trouvait la forêt et un beau ruisseau frais. Chaque année, il y avait une fête pour le Saint Michel en fin du mois de mai, c'est-à-dire la commémoration du transfert des reliques du saint patron.

Je ne me souviens pas de l'église de Saint-Michel elle-même car pendant les pèlerinages, il y avait toujours tellement de monde qu'il fallait tenir la main de ses parents pour ne pas se perdre. Tout était bondé et une fois que nous avions trouvé un espace sur le chariot ou les chevaux, on n'arrivait plus à atteindre

l'église.

125

Je me souviens qu'entourant les bâtiments il y avait de hauts murs et ça et là des tours. Dans ces murs, disaient les gens, on trouvait des ouvertures pour les canons. Devant les murs, il y avait beaucoup de tables sur lesquelles étaient étalés diverses marchandises : bonbons, glaces, limonade, qui me fascinaient le plus à l'époque car tout était si coloré et varié !! J'étais très contente quand ma mère achetait des petites médailles en métal sur un cordon qu'on portait au cou comme des perles, et je les détachais une par une pour les goûter.

J'ai aussi vu là-bas des enfants handicapés qui mendiaient et les gens leur donnaient de l'argent ou les enfants leur offraient des sucreries.

Récemment, j'ai lu quelque part que le fondateur du monastère à Kryhiv [Krekhiv en 1910] était un ermite originaire de la région de Kiev nommé Joïl et un moine nommé Silvestre. Ces deux hommes ont construit une grotte-monastère au pied d'une colline appelée Pobijnya au XVe siècle, puis ils ont érigé la première petite église en bois dédiée à Saint Pierre et Paul.

Quand le nombre de moines a augmenté, Joïl leur a cédé sa grotte et s'est construit une chapelle près d'elle. C'est ainsi que le monastère de Kryhiv a commencé son histoire. Même pendant sa vie, des pèlerins venaient du lointain pays de Grèce.

Ce monastère s'est développé au fil du temps et est devenu une forteresse avec quatre tours et des canons [Note : référence à la période où le monastère a été fortifié pour des raisons défensives].

130

Les donateurs du monastère ont été même nos hetmans Bogdan Khmelnytskyi, Petro Doroshenko et Ivan Mazepa.

Cette forteresse monastique a protégé les cosaques commandés par Ivan Mazepa en 1672 lors de leur raid en Pologne contre une longue siège turc. À l'époque, beaucoup de Tartares ont été tués par les balles du donjon monastique et même des sœurs du khan ; alors les Tartares se sont retirés.

La colline de la Bataille est reliée par un chaînon boisé à la colline Haïr. Dans ces forêts, les membres de l'OUN ont été formés et entraînés. Probablement c'est là que des sections d'autodéfense se sont organisées qui sont devenues plus tard des héros de l'Armée Insurrectionnelle Ukrainienne. Le monastère fortifié de Krekhiv a été détruit par la suite par le régime communiste soviétique. Maintenant, depuis que l'Ukraine est à nouveau indépendante, une restauration du monument historique de Krekhiv a été entreprise par des ouvriers ordinaires, des patriotes, et finalement par l'État en 1991 ; elle s'est terminée en 1997. Aujourd'hui, la vie monastique y reprend doucement, une École Théologique fonctionne où beaucoup d'étudiants sont inscrits, et cette forteresse spirituelle vaut le détour.

Ma professeure, Nadia Subtelna, était non seulement une bonne personne mais aussi une patriote ukrainienne. Elle nous invitait souvent, à quelques filles, chez elle pour nous raconter des choses intéressantes ou partager nos impressions de ce que nous avons vu lors de nos sorties scolaires car elle accompagnait souvent notre classe et expliquait les sites historiques que nous visitions. Une fois par semaine, je me rendais à la coopérative pour acheter le journal "Notre Drapeau".

Un jour, elle m'a invitée ainsi qu'à deux autres filles à faire un voyage en train de quelques jours jusqu'à Lviv. Nos parents ont accepté avec joie cette invitation. C'était notre premier voyage en train et c'était quelque chose d'extraordinaire pour nous !

Quelle merveille que de regarder par la fenêtre, voir les maisons et fermes défiler et à chaque gare des gens sortir et d'autres monter dans le train !

135

Notre première halte fut le village de Зашкове [Zashkove], où ses parents, des instituteurs retraités, vivaient dans une belle maison à étage, avec un grand jardin et une ruche d'abeilles près de laquelle nous avons planté nos tentes. Le père de Soubtelny aimait beaucoup sa ruche.

C'est dans ce village de Зашкове que naquit Євген Коновалець [Yevhen Konovalets'].

Les Soubtelny nous ont très bien accueillis, et nous avons dormi chez eux cette nuit-là.

Le lendemain, nous sommes partis en train pour Львів [Lviv]. À Lviv, Soubtelna nous a montré quelques monuments historiques et bâtiments de la ville.

140

À cette époque, de Lviv, il me reste en mémoire deux choses qui m'ont beaucoup surprises.

La première est le grand marché central – la place du marché où on pouvait voir une telle variété de légumes et de fruits que je n'avais jamais rien vu de tel !... Même un raisin rouge, mais ses baies étaient aussi grandes que nos crèmes à la maison. C'était la première fois que j'essayais des bananes et d'autres fruits étranges que notre enseignante achetait pour nous faire goûter.

La seconde est la panorama du combat polonais sous Raclawice, qui semblait si effrayant et réel qu'on avait l'impression que tout bougeait et allait nous attaquer. Car je n'avais jamais rien vu de tel auparavant et ne savais pas ce dont il s'agissait. Après cette promenade instructive, quand je suis revenue à la maison en train, je ne sais combien de temps j'ai parlé avec mes amis, parents et voisins de tout ce que j'avais vu et ressenti. Pendant une semaine, chaque fois que je marchais jusqu'à l'école, j'avais l'impression d'être dans le train.

Il était très important et dépendait beaucoup du prêtre, des instituteurs et leurs enfants qui formaient la petite élite du village, car ils avaient un certain pouvoir sur les habitants. Dans notre village, depuis longtemps, le prêtre était le père Solomone, dont j'ai entendu dire par nos jeunes gens que c'était un moskofil [Note : terme désignant une personne favorable à la Russie]. À l'époque, je ne comprenais pas ce qu'il signifiait, mais je savais qu'il n'aimait pas les nationalistes. Cependant, ses enfants qui avaient fait leur maturité étaient des patriotes ukrainiens. Son fils aîné s'était caché parmi les paysans pour échapper à la police polonaise et ne pas servir dans l'armée polonaise qui régnait sur l'Ukraine. Pour moi, le père Solomone était un prêtre respecté qui enseignait la religion à l'école.

Probablement quelqu'un a fait une plainte contre lui auprès des autorités ecclésiastiques supérieures, car on l'a transféré d'un autre endroit. La classe de l'école a organisé une cérémonie d'adieu pour lui et je me souviens encore des paroles que j'ai prononcées : « Aujourd'hui, nous disons au revoir à notre bon père et tous les autres pères, nous leur souhaitons beaucoup de bien. Merci pour tout ce qu'ils nous ont appris si bien. Et nous prierons Dieu pour la santé du père » (en patois rural).

Le nouveau prêtre qui est arrivé avec sa famille s'appelait le père Dacišyn. Il avait trois filles : Iwanka, Mariya et Slavica. Iwanka étudiait déjà à Lviv dans une gymnasium [Note : établissement scolaire en Autriche-Hongrie pour les garçons], car la famille de Dacišyn y avait des liens familiaux.

145

Mirioucha m'accompagnait dans la même classe et je suis rapidement devenue amie avec elle, car elle apportait quelque chose de nouveau à notre classe. En mai, nous célébrions la Fête des Mères et celle de la Vierge Marie. Alors, ensemble avec elle, nous installions un icône de la Sainte Vierge dans un coin de la classe sur une petite table, l'enveloppant d'un linge propre, et devant lui, nous plaçons des fleurs dans des vases que nous avions faits.

Beaucoup de jeunes ainsi que les paysans, souvent directement du champ, allaient à l'église en mai, ce qu'on appelait "aller à la may". Dans chaque maison campagnarde pendait un icône de la Mère de Dieu et d'autres saints, devant lesquels nous priions. À l'école, nous avions seulement une croix, des tableaux et des images pour l'étude, mais c'était la première fois que nous installions un icône de la Mère de Dieu.

Dans le village, le père curé avait une grande maison avec un jardin et un verger autour. Souvent après les cours, je venais chez Mirioucha car elle et sa jeune sœur Slavtsia avaient divers jeux et jouets dont nous nous amusions. Je n'avais rien de tel à la maison. Dans le verger, elles avaient une petite cabane meublée où nous pouvions aussi jouer. Une fois, leur institutrice venait les enseigner à jouer du piano ; parfois, quand elle n'était pas là, je m'essayais moi-même au clavier.

Je ne sais pas où elles sont maintenant ni si l'une d'entre elles est encore en vie ! Quand j'étais en Ukraine en 1992, j'ai appris que le père Datschin, pendant la période soviétique et communiste, était passé à l'orthodoxie. Après sa mort, il a été enterré près de notre église qui est maintenant gréco-catholique. Je ne sais pas où se trouve sa famille...

Notre institutrice, Nadia Subtelna, après les cours à l'école, nous donnait des leçons particulières à ma cousine et moi-même pour nous préparer à la гимназія (gymnase) de Zhovkva. Son fiancé venait du village de Piryatin et était alors directeur de notre fromagerie coopérative locale "Maslosoyuz".

150

L'institutrice Subtelna passait beaucoup de temps avec moi, car elle voulait que j'excelle aux examens pour entrer en classe supérieure afin que mes parents

pauvres ne se fâchent pas à cause de mes études. Elle avait déjà organisé pour moi, sans savoir comment, une bourse du cardinal Andriy Sheptytsky pour mon éducation au gymnase.

En 1939, après les vacances, j'étais prête à passer un examen d'entrée en classe supérieure de gymnase à Zhovkva. J'en étais très fière et anxieuse car ma chère institutrice patriotique, Nadia Subtelna, me préparait gracieusement pour cet examen.

Mais quelque chose d'inattendu et soudain est arrivé pour tout le monde - la Seconde Guerre mondiale a commencé.

En 1939, l'Allemagne était déjà une puissante et riche nation car les Allemands étaient très travailleurs et disciplinés sous le parti nazi. Hitler avait envie d'avoir aussi une empire et il commençait à attaquer ses voisins. Bientôt, Hitler et Staline sont devenus amis. La nuit du 23 au 24 août 1939, un pacte de non-agression a été signé entre l'Allemagne et la RSFSR par les ministres des Affaires étrangères Molotov et Ribbentrop respectivement. Une partie secrète du traité soviéto-allemand était le protocole secret sur l'aménagement territorial de l'Europe future et des terres ukrainiennes.

Bientôt, nous avons été «libérés» par la rouge armée soviétique qui a fait une impression oppressante sur nous. Les uniformes militaires semblaient vieux, souvent trop petits ou trop grands, avec des chapeaux ayant de drôles de "cornes" sur la tête, ce qui effrayait les enfants. Sur toutes les gazettes, en première page, un grand titre disait «Fin de l'État polonais». Ce titre nous semblait illisible car les gens parlant russe ne le comprenaient pas. Partout des grands titres annonçaient que notre peuple avait été libéré par l'armée soviétique et la république populaire. Les gens ont reçu ces nouvelles chacun à leur manière : certains les accueillaient avec des fleurs, d'autres avaient peur dès le début car ils avaient lu dans nos journaux de Galicie sur les terribles crimes des années 1932-1933 et du Holodomor [Note : la famine artificielle en Ukraine], ainsi que sur d'autres horreurs commises par les communistes.

155

L'OUN [Organisation Ukrainienne Nationale] diffusait parmi les gens des publications et probablement aussi de petits livres, dont un que j'avais lu à mon père : «Dans le royaume rouge du diable».

Certains se demandaient simplement ce qui allait suivre. Les membres de l'OUN faisaient leurs propres préparatifs. Beaucoup, avant leur arrivée, étaient déjà partis vers l'Ouest, mais maintenant c'était encore plus fréquent. Parmi eux figuraient ma professeure Nadia Subtelna et son fiancé Andriy Stadnytskyi, ainsi que beaucoup de notre jeunesse consciente et patriote du village. Seulement quelques-uns étaient restés.

On commençait à envoyer dans les campagnes des propagandistes soviétiques et communistes, des instituteurs parlant une belle langue ukrainienne, principalement des hommes, parfois même des militaires, mais ils ne maîtrisaient plus aussi bien la langue ukrainienne. Ils prônaient le bonheur et l'abondance de la vie sous le communisme, en particulier dans les kolkhozes [coopératives agricoles], où tous étaient égaux, sans patrons - tout le monde était frère. Et comment il est agréable de travailler avec des machines dans les kolkhozes et comment les filles y conduisent des tracteurs. On encourageait les jeunes filles du village à devenir conductrices de tracteur, car c'est une tâche intéressante, et il y

avait même une chanson : «Le drapeau est pour le conducteur qui a labouré le plus ». Pour qu'elles s'enrôlent déjà dans ce travail léger au kolkhoze.

Les gens écoutaient tout cela, mais ils n'y croyaient pas vraiment. Aux paysans, lors de ces réunions propagandistes, on s'adressait en disant «paysans» et une vieille femme demanda à un prédicateur : comment est-ce possible que vous disiez «chrétiens», mais vos communistes disent qu'il n'y a pas de Dieu ? Alors vous devez être certainement une bonne personne, car croire en Dieu c'est bien. Il ne répondit rien et continua simplement son discours sans utiliser le mot «chrétien».

La nouvelle année scolaire commença à nouveau au village. Nous qui avions terminé six ans de cours fûmes renvoyés en cinquième classe, car ils estimaient que notre éducation précédente était inférieure à celle soviétique. Tous les instituteurs étaient des nouveaux venus, car nos anciens avaient quitté pour l'Ouest. L'un d'eux qui venait de Lviv [Lemberg en 1910] avait l'air aussi communiste que possible, ou peut-être feignait-il, et un autre semblait être un NKVD [police secrète soviétique], car il portait une tenue militaire et enseignait l'histoire des Soviets et de l'Union Soviétique.

160

Une jeune institutrice de dix-neuf ans, Nina Ignafovna Kosylenko, est arrivée à notre école depuis Dnipropetrovsk et a créé une impression étrange chez nous, surtout avec son habillement. Une large jupe, un curieux gilet gris et une casquette rouge sur la tête. On l'a installée dans une chambre chez ma camarade de classe Anastasia Libér. Elle nous a raconté que son père est le directeur de l'école et qu'elle vient juste d'achever ses études à l'institut pédagogique, avant d'être envoyée ici.

Nous trois, Anastasia, Nastunya et moi, sommes devenues amies avec elle car nous allions toujours ensemble à l'école et revenions ensemble. Entre nous, sur le chemin, il y avait souvent des discussions vives. Elle essayait de nous convaincre par ses idées communistes, tandis que nous la persuadions avec nos propres croyances religieuses et patriotiques. Nos disputes étaient amicales, mais en classe, surtout avec les garçons, quand elle disait qu'il n'y a pas de Dieu et que la religion est l'opium du peuple, ils répondaient qu'elle ne savait rien, que bien qu'ils ne voient pas Dieu, ils croient en une force supérieure divine, que la religion nous enseigne le bien et que nous sommes des nationalistes qui n'admettons pas leur communisme. Ces garçons étaient encore jeunes, ils ignoraient les dommages qu'ils causaient à eux-mêmes et à leurs familles. Leurs frères aînés avaient déjà fui vers l'Ouest, mais eux disaient ce qu'ils savaient et pensaient. Elle courait souvent pleurer chez le directeur.

Quand on nous avait dit de ne pas aller à l'église, tout le monde y allait encore plus. On a alors mis un enseignant devant l'église pour noter les élèves qui allaient y entrer, mais cela n'aidait guère car toute la classe ou presque ne pouvait être comptée. Bientôt, quelques garçons ont cessé d'aller à l'école ; on ignorait s'ils avaient été renvoyés ou arrêtés ? Les gens disparaissaient souvent ainsi : ils allaient à l'école ou au travail et ne revenaient jamais, et leur famille n'en savait rien...

On organisait des compétitions sociales entre élèves, classes et écoles. Notre chœur scolaire est allé à la petite ville de Mageryv pour une telle compétition. Je ne me souviens pas quelles chansons nous avons chantées là-bas, peut-être sur «

le puissant, invincible, Staline guidant... », car en classe on commençait la journée avec des chants comme : « Nous commençons notre journée par une chanson sur Staline... ».

On organisait aussi un concours pour les meilleures œuvres manuelles réalisées par les élèves.

165

Mon frère, qui était en deuxième ou troisième année, a lui-même construit pour l'école une petite voiture très jolie qui a gagné à l'école et qui plus tard est allée jusqu'à Lviv pour une exposition.

À l'école, on commençait à apprendre le russe et l'allemand. Dans chaque livre de classe, sur la première page, il y avait un portrait de Staline, même dans le livre d'allemand avec écrit en allemand "Es lebe Genosse Stalin !" [Signifie : Vive camarade Staline !] Nous devions tout apprendre à l'école, bien que nous ne croyions pas à cela.

Dans notre village, certains Ukrainiens conscients commençaient à disparaître. On ne savait pas s'ils avaient fui vers l'ouest ou s'ils avaient été arrêtés, car le pouvoir soviétique communiste faisait tout de manière secrète [Note : cette période était marquée par les purges et répressions staliniennes]. Plus tard, des déportations massives vers le Sibérie ont commencé.

Un matin, j'ai été témoin d'un terrible drame, un enlèvement forcé de familles de mon village.

Je me suis levée très tôt, il faisait encore nuit. J'ai marché à pied environ 4 kilomètres jusqu'à la gare Lavrykiv [Lavrykiv : petite station ferroviaire], puis j'ai pris le train pendant 12 kilomètres pour aller à la ville de Zhovkva [Zhovkva : ville en Ukraine occidentale] consulter un médecin. J'avais un problème avec mes yeux. En chemin, je voyais des véhicules militaires garés devant certaines maisons. Je ne leur portais pas beaucoup d'attention car j'en avais déjà vu plusieurs fois auparavant. Une fois, une telle voiture est venue pour emmener ma grand-mère à l'école voter [Note : les références aux votes forcé sont communes dans ce contexte historique]. Elle ne voulait pas y aller mais elle a dû le faire. Je pensais qu'ils allaient bientôt la ramener chez nous, alors j'ai attendu près d'elle. Ils ont emmené ma grand-mère à l'école et sont partis dans une autre direction sans elle. Ma grand-mère a donné son vote au député unique [Note : référence aux élections staliniennes contrôlées] et a dû patienter longtemps avant qu'ils ne la ramènent chez nous.

Je n'avais pas de chaussures, car j'étais sortie précipitamment sans les mettre, alors que c'était déjà tard en automne mais il y avait déjà une couche de neige sur le sol. J'ai dû courir pieds nus dans la neige pendant deux kilomètres du chemin entre l'école et chez nous.

170

Quand je suis arrivée à la gare pour partir vers Zhovkva [ville actuelle en Ukraine], les wagons arrivaient déjà avec des gens et déchargeaient leur cargaison. C'est là que j'ai vu – un terrible enfer. Des personnes de tous âges, avec leurs enfants, leurs ballots, étaient poussés à l'intérieur des wagons comme du rebut. Les

enfants criaient d'effroi, les femmes pleuraient, et les hommes semblaient abasourdis. J'y ai reconnu beaucoup de connaissances, même des camarades d'école, mais personne ne nous permettait d'approcher. On n'était pas autorisé à parler aux déportés de loin, car ils étaient entourés par une garde militaire. Je me suis aperçue que deux vieillards y figuraient, leurs enfants adultes, patriotes, la fille et le fils, étaient déjà partis vers l'ouest. Ces pauvres vieux, incapables même de tenir debout, peut-être malades ou terrifiés. On les poussait pour les ajouter à ce groupe infernal. Un train est arrivé qui allait à Zhovkva, effrayée, je ne savais que faire. Le contrôleur du train donnait des ordres aux gens de monter dans le wagon. Nous sommes montés et le train a démarré, nous avons longtemps regardé ce terrible spectacle de notre peuple humilié. Ils les ont probablement chargés sur un train marchandises pour les emmener loin dans une froide région du nord où ils mourraient par milliers.

Ainsi donc, cette fameuse "puissante Russie impériale", comme chantait-on, la "commune russe-juive", anéantissait notre village ukrainien par le déplacement forcé et l'Holodomor [Terreur Famine], et voulait effacer nos traditions, notre culture, notre âme ukrainienne et notre peuple.

Je ne me souviens pas comment je suis allée chez le médecin ni de ce qu'il m'a dit à propos de mes yeux, mais il m'a donné une pommade ainsi que des gouttes à mettre dans les yeux.

Je ne me rappelle pas non plus comment je suis revenue à la maison, si j'ai pris le train ou si j'ai marché par les champs depuis Zhovkva, après ce que j'avais vu.

À la maison, on savait déjà ce qui s'était passé. Tous étaient effrayés, ils connaissaient le nombre de familles du village qui avaient été déplacées, mais pas exactement qui. On savait simplement qu'ils avaient emmené tous ceux qui étaient riches et conscients, ainsi que ceux dont un membre était déjà parti à l'ouest. Maintenant, comme écrivait Shevchenko [poète ukrainien], «...le village semblait abandonné...». J'ai fait comme d'habitude pour aller à l'école avec une sensation terrible en moi. Dans la classe manquaient déjà certains élèves. L'apprentissage ne m'intéressait plus, car même nos instituteurs semblaient différents. Notre institutrice, Nina Kosylenko, avait l'air triste. On pensait qu'elle était amoureuse d'un garçon du village et on voyait comment ils se rencontraient. On supposait que peut-être lui et sa famille avaient été déplacés. Quelqu'un a dit non. Elle compatissait avec nous pour ce qui se passait ici, et on voyait qu'elle ressentait maintenant elle-même son ancienne injustice. Après l'école, en rentrant chez nous, nous sommes devenus encore plus ouverts avec elle et elle commençait à nous comprendre et même souvent à être d'accord avec nous, car désormais elle ne cherchait plus à nous prouver quoi que ce soit hormis son sujet scolaire.

175

Les vacances de 1941 sont revenues. Comme avant, les enseignants quittaient la ville pendant les congés scolaires pour se rendre à Lviv aux assises des instituteurs (on disait alors "se réunir").

La guerre continuait. Hitler avait lancé son offensive contre l'Union soviétique, le S.R.S.R. Les soldats et les fonctionnaires soviétiques commençaient à fuir vers l'est avec leurs familles, certains directement au front ; des enseignants venaient aussi de là-bas. On nous racontait que Mme Nina Kosylenko avait voulu rester et revenir dans notre village, mais les Soviétiques qui repartaient l'avaient convaincue et elle est partie avec eux vers l'est. Nous étions tristes pour elle car nous avions fait connaissance et même partagé nos secrets. Jusqu'à aujourd'hui,

je me demande ce qu'il est advenu de sa vie...

En se retirant, la puissance soviétique et communiste en Ukraine occidentale a laissé des traces terroristes et banditiques. Les gens ont commencé à ouvrir les prisons et y ont découvert des horreurs telles que beaucoup restaient sans voix face au spectacle. On y trouvait des victimes massacrées de manière atroce, des personnes de tous âges. Les gens allaient chercher leurs proches disparus. Disparaissaient aussi ceux qui croyaient aux idéaux communistes et, voyant la réalité, se désillusionnaient pour défendre la vérité.

Une enseignante me racontait après-guerre à l'ouest que ses parents étaient russophiles car ils croyaient en Russie, mais aussi qu'ils considéraient l'Ukraine comme indépendante mais faisant partie de cette entité.

Son mari était un fervent communiste, ayant été étudiant. Il avait accueilli avec joie l'arrivée du pouvoir soviétique et travaillait dans son domaine professionnel.

180

Un matin, comme d'habitude, il est parti travailler et n'est jamais revenu à la maison. Elle ne pouvait pas comprendre ce qui s'était passé, elle interrogeait tout le monde mais personne n'avait de réponse pour elle. Quand les prisons ont été ouvertes après le départ du pouvoir soviétique, elle est allée là-bas aussi. Là, elle a vu des choses qui l'ont poursuivie toute sa vie.

Elle cherchait parmi les cadavres son mari, mais ne pouvait pas le reconnaître car presque personne n'était reconnaissable. Mais elle a remarqué sur un corps mutilé une chemise qu'elle avait donnée à son mari ce matin-là avant qu'il parte travailler. Depuis lors, elle a commencé à haïr la Commune et le système soviétique russe et s'est enfuie vers l'ouest.[Note : L'expression "Commune" fait référence au régime communiste en Ukraine.]

Comme je sais maintenant, le pouvoir communiste a causé tant de malheur en Ukraine, chez notre peuple, avant la fin de la guerre et après la guerre, que c'est difficile à décrire.

Quelqu'un a écrit ce poème :
« Si tous avaient été exilés,
Et enterrés dans le Sibérien sol,
Sur les îles Solovki, sur Kolyma,
Pour que l'Ukraine puisse pleurer.
Alors ce serait un cimetière pour tout le monde,
Que le monde pourrait voir,
Ce qui est arrivé à l'Ukraine
Avec la Russie en alliance. »

(Note : Le poème original est en russe.)

185

Personne ne les transportera,
Et combien ils sont nombreux, personne ne le sait,
Mais l'ombre de Moscou repart à nouveau
Sur notre pays martyrisé.

On entendait de nouveau des explosions d'obus, quelque part près de Lviv. Les envahisseurs étrangers étaient de retour, cette fois-ci sous les couleurs allemandes. La lutte pour le contrôle des terres ukrainiennes entre l'Allemagne nazie et l'empire soviétique-moscovite s'intensifiait, car l'Ukraine, ses sols noirs et ses gisements minéraux étaient très précieux pour eux.

De nombreux habitants les accueillaient avec enthousiasme, pensant que les Allemands seraient des personnes civilisées et occidentales, et certainement moins cruels que les communistes l'avaient été ces deux dernières années. L'armée allemande était bien habillée, disciplinée et se comportait de manière courtoise envers la population.

Le peuple commençait à reprendre sa vie. La jeunesse s'activait pour créer des chorales, chanter des chansons patriotiques, donner des concerts, faire des randonnées vers les cimetières et les lieux martyrisés par le régime communiste, en hommage aux patriotes. L'organisation OUN [Organisation Ukrainienne Nationale] envoyait dans différents coins de l'Ukraine des groupes initiatifs, itinérants et éducatifs.

190

Le 30 juin 1941, l'OUN a proclamé à Lviv [Lviv est une ville importante en Ukraine occidentale], par radio, la "Restauration de l'État ukrainien". Notre gouvernement se met en place. On choisit Yaroslav Stets'ko comme chef pour prouver aux Allemands sur quelle plateforme le peuple ukrainien se tient [Note : Le terme « plateforme » fait référence à la position politique]. Cette action a donné un grand élan au peuple ukrainien.

Les cloches de joie ont de nouveau sonné, annonçant que l'Ukraine est en train de renaître. Cette nouvelle de la restauration se répand dans les villes et villages d'Ukraine.

Maintenant, moi, une jeune fille de quinze ans, je participe aux défilés organisés dans mon village. On rempile des tombes pour nos héros, on fait des discours, on apporte des fleurs et des couronnes.

Certains nouveaux instituteurs patriotiques reviennent au village. Une école primaire septennale s'ouvre à nouveau. Je retourne à l'école pour continuer mes études.

Mais la joie de l'indépendance n'a pas duré longtemps. Les Allemands arrêtent le chef du gouvernement, Yaroslav Stets'ko [Note : Yaroslav Stets'ko était un leader important de l'OUN], Stepan Bandera et d'autres membres du gouvernement et de l'OUN. L'OUN change sa tactique, forme des groupes armés clandestins et attend pour voir ce qu'il faut faire ensuite.

En 1942, j'ai terminé mon septième année scolaire [Note : En réalité, elle a fait neuf ans d'études], mais les vacances scolaires arrivent et je tente de m'inscrire en gymnasium [gymnasium est un terme allemand pour lycée]. Cependant, toutes ces écoles sont fermées par les Allemands.

195

En juillet 1942, j'entre avec mes amies à l'école commerciale de la ville de Яворів [Yavoriv]. Nous nous y rendons en marchant pendant quelques heures. Un jour, sur le chemin pour aller chez une amie, je suis arrêtée par les soldats allemands et envoyée en Allemagne pour travailler comme esclave. Je ne m'en faisais pas trop car j'avais appris un peu d'allemand à l'école pendant trois ans et de toute façon, je ressemblais à une enfant étant très maigre et petite, ayant tardé à grandir. On nous transportait en camions militaires jusqu'à Lviv [Lemberg en 1942]. Je savais qu'un médecin allemand allait vérifier notre état de santé et que voyant mon jeune âge, je pourrais lui dire que j'allais encore à l'école et vouloir continuer mes études. Il me laisserait certainement rentrer chez moi. Mais le docteur a simplement dit que dans l'Allemagne, je serai une élève.

C'est alors que j'ai compris que je ne retournerais pas chez moi mais qu'on m'emmenait quelque part vers un monde inconnu. Je me souviens de la terreur que j'avais vue quand le pouvoir soviétique avait enlevé nos familles entières et j'ai commencé à pleurer très fort. Je ne sais pas d'où, je reçus une feuille de papier et j'écrivis à ma famille, en pleurant, qu'on m'emmenait en Allemagne. À Lviv, on nous a poussés dans un train marchandises avec des personnes plus âgées que moi ; les soldats allemands et quelques policiers ukrainiens-interprètes gardaient le train. Et nous sommes partis vers l'ouest.

Je ne me souviens pas de combien de temps cela a duré ni de la durée du voyage, car je n'étais pas distraite mais pensais avec angoisse ce qui m'attendait plus tard.

Soudainement, le train s'est arrêté quelque part dans un champ ouvert et on nous a ordonné de sortir pour faire nos besoins. Après un certain temps, on nous a dit de remonter dans le train qui est reparti mais j'ai remarqué qu'il y avait moins de filles ukrainiennes dans notre compartiment gardé par les policiers ukrainiens. Ces filles étaient probablement restées quelque part sur la route. Je n'y avais pas pensé car je ne prenais pas encore des risques.

Après un certain temps, le train s'est arrêté à la ville de Лигніц [Lignitz, actuellement en Pologne]. Je ne sais pas si tout le monde est descendu là ou seulement une partie d'entre nous. Mais j'ai rejoint deux filles que je connaissais du village. Une jeune et belle Allemande est venue vers nous et a demandé à l'une de nous de la suivre chez elle. J'ai dit qu'on était amies et voulions rester ensemble. Elle a pris nos papiers qui nous avaient été donnés à Lviv et est allée dans un bureau avec eux. En revenant, elle a dit que nous serions ensemble et a commencé à donner nos documents. Elle m'a donné le sien en disant qu'elle me prenait chez elle. J'ai regardé ce papier et c'était celui de la plus âgée des filles, pas le mien.

200

La Némkinia [Note : terme utilisé par les Ukrainiens pour désigner une Allemande] s'excusait d'avoir mélangé nos documents, mais ne voulait plus les changer maintenant. Une voiture nous a pris tous les trois. L'une est montée avec cette Némkinia, l'autre est allée chez un autre maître [Note : terme utilisé pour désigner le patron ou le propriétaire], et moi la dernière chez un troisième.

Plus tard, j'ai regretté de ne pas être allée chez celle-là. Elle n'était pas très riche, elle était veuve avec deux petits enfants car son mari se trouvait quelque part au front. Elle travaillait sur sa ferme [Note : terme ukrainien pour désigner une

exploitation agricole], parfois aidée par quelqu'un d'autre. Pendant la journée, un prisonnier français y travaillait et elle cherchait encore une fille. J'ai regretté car elle traitait la fille qu'elle avait prise ainsi que le prisonnier français comme des membres de sa famille. Ils mangeaient les mêmes repas et souvent travaillaient ensemble dans les champs.

En Australie, sur nos marches du Syndicat des Ukrainiennes [Note : organisation d'entraide pour les femmes ukrainiennes], certaines d'entre nous ont évoqué leur jeunesse et leur enfance passées en travaillant en Allemagne. Certains membres qui avaient travaillé chez de bonnes familles allemandes se souvenaient d'une vie agréable, parfois même très bonne, où ils étaient considérés comme des membres de la famille.

J'ai atterri chez un riche nazi dont quatre familles allemandes avec leurs enfants, une famille ukrainienne avec son enfant qui avait volontairement donné son consentement pour travailler en Allemagne, trois veufs polonais âgés d'environ 30 ans, deux femmes et un homme vivaient dans sa maison. Deux prisonniers français arrivaient chaque jour.

Le maître s'appelait Kurt Peters, sa femme s'appelait Erica et ils avaient trois petits garçons : Johann, Dieter et Eric. Dans la maison vivait aussi deux servantes : une jeune fille d'une famille allemande qui travaillait pour le maître et habitait dans sa demeure, l'autre provenant d'une riche et éduquée famille, probablement nazie également, car elle se conformait toujours à un bon protocole. Dans cette maison étrangère, elle acquérait de l'expérience afin de devenir une bonne maîtresse dans sa propre demeure à l'avenir.

205

On m'a donné une petite chambre sous le toit, avec un petit lit, une vieille table et une chaise. La maison des propriétaires était à deux étages. Au premier étage se trouvaient la grande cuisine, l'office, le couloir, la buanderie et la remise. Ensuite venait la salle à manger, le grand bureau et la chambre pour les enfants. Au deuxième étage, il y avait une grande chambre de réception, ainsi qu'une autre grande salle à manger pour recevoir des invités et quelques autres chambres, probablement des chambres à coucher. Les ouvriers ordinaires n'allaient là que parfois, en compagnie des propriétaires et de la jeune fille qui allait devenir leur femme.

Dans l'autre moitié, déjà un peu plus petite, du bâtiment sur deux étages, vivaient quatre familles allemandes. Dans une autre construction à deux étages distincte se trouvaient : une famille ukrainienne, deux familles polonaises avec leurs enfants et un jeune homme célibataire polonais.

Dans la remise, on m'a montré une armoire métallique où je devais garder mes affaires. Il y avait aussi une table assez grande, une autre armoire métallique et des chaises en bois. Le propriétaire m'a dit d'inspecter l'enclos pour comprendre de quel point de départ partir avec les autres le lendemain pour aller travailler dans les champs. Je ne me souviens plus comment j'ai tout cela perçu, mais c'était inconnu, incompréhensible et étranger, malgré le fait que je connaissais déjà un peu la langue allemande.

Il était l'heure du premier repas, de la soupe du soir. On m'a dit d'aller dans la

remise où mes affaires étaient rangées dans une armoire. J'y entre et là, autour de la table, deux Polonais français sont déjà assis sur des chaises, revenant avec les autres ouvriers du travail dans les champs.

Pour la première fois dans ma vie, je me retrouve à manger en compagnie de deux hommes étrangers inconnus. Je remarque qu'ils semblent mal à l'aise quand ils me voient, moi si effrayée. Personne ne prononce un mot, pas eux et pas moi non plus. Je ne sais pas s'ils me regardent car je ne vois ni n'entends personne, la tête baissée, presque en train de pleurer. Après le repas, ils sont partis vers l'immeuble collectif pour les Polonais, où on les enferme pour la nuit. J'aide à la buanderie dans une grande pièce à laver du linge et ensuite, je retourne dans ma chambre qui donne sur un enclos de vaches.

210

Au matin, j'entends du bruit dans la cour. Les ouvriers sont déjà à l'œuvre près des bêtes de somme et des chevaux. Je me lève et vais vers la vallée, à la rivière, pour me laver, et ainsi commence ma première journée de travail avec les ouvriers en plein champ.

Les Français ne connaissent pas l'allemand, car le propriétaire donne ses instructions au travail en français quand il s'adresse aux prisonniers. Je vois que le propriétaire est instruit et occupe un certain poste, outre la gestion d'un grand domaine personnel, il surveille également les autres domaines dans ce village, dont les propriétaires sont au front.

Les rations des Français prisonniers et les miennes sont très modestes. Tous ceux qui travaillent ici reçoivent leurs propres portions et mangent chez eux. Nous, avec les Français, avons une seule tranche de pain et un morceau de beurre par semaine, que la maîtresse du logis coupe encore en petits bouts.

Au petit déjeuner, presque tous les jours, une servante nous préparait séparément pour trois personnes une sorte de gruaux avec de la farine, un peu d'eau et un peu de lait. Au déjeuner, elle cuisinait principalement des légumes, parfois même avec de petits morceaux de viande ou des légumes à l'huile. Pour le souper, c'était généralement des pommes de terre sautées ou quelque chose fait avec une pâte cuite et du beurre.

Les Français recevaient probablement des colis de chez eux, car plusieurs fois elle me gâtait avec des morceaux de chocolat.

215

Comme j'ai pu discuter et comprendre avec eux, l'un était encore célibataire et s'ennuyait de sa petite amie, tandis que l'autre était marié et avait un garçon de quatre ans, qu'il me montrait sur une photo.

J'avais envie de leur dire que j'ai un oncle en France, mais n'ayant pas son adresse, je gardais le silence. Mon oncle, ainsi que mon grand-père maternel Grigoriy Peretiatko, avait servi en Pologne dans l'armée polonaise et pour des raisons militaires avait été envoyé en France. Je n'étais alors qu'une petite fille et ne me souvenais pas de lui, mais je me rappelle qu'il écrivait à sa mère, ma grand-mère, qu'il allait se marier en France avec une femme d'origine polonaise. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai gardé en mémoire sa photo de mariage qu'il nous avait envoyée.

Je mentionnais souvent que pour mon petit déjeuner ou mon déjeuner, je

rapportais des pommes de terre cuites destinées aux poules, ainsi que du chou-rave et du sucre de betterave cueillis sur le champ. Je ramassais aussi des pommes d'automne en allant travailler dans les champs, car toutes les routes étaient bordées d'arbres, surtout de pommiers.

Chaque matin, j'étais chargée de nettoyer les chaussures du maître et de laver le sol de la cuisine. Puis je me rendais chez les Français pour notre petit déjeuner, avant d'être envoyée par le maître à diverses tâches selon son ordre pour la journée, généralement dans les champs.

La plus difficile des tâches était celle consistant à porter sur mes épaules, en montant et descendant des escaliers jusqu'au grenier, les provisions préparées pour l'hiver destinées aux bêtes. Il fallait aussi creuser avec une fourche les betteraves sucrières, couper le foin avec un sécateur et empiler tout cela. Le maître possédait de vastes terres. Cela se faisait tard en automne, souvent sous la pluie, et moi qui n'étais pas assez fort pour travailler à l'intérieur du hangar, j'avais parfois des gelées matinales. J'avais des chaussures usées jusqu'à la corde, celles avec lesquelles on m'avait emmenée en Allemagne. La maîtresse alors me fit acheter des brodequins appelés « gollschuhe » [Note : chaussons à semelle de bois].

L'habillement que je portais était fourni par une Allemande, d'une famille qui vivait chez notre maître avec leur fille qui travaillait dans un bureau à Berlin.

220

Chaque ouvrier engagé creusait une rangée de betteraves pour l'hiver, et moi aussi. Très vite, je me suis mise en retard et j'ai été la dernière à terminer. Le champ était immense, il semblait n'avoir ni début ni fin ; au bout d'un certain temps, tous les autres ouvriers ont quitté le champ pour passer à une autre tâche, tandis que moi, je restais seule pendant longtemps pour achever ma portion. Parfois, je rentrais du champ quand il faisait déjà nuit car les jours étaient de plus en plus courts. Mes chaussures en bois pesaient de plus en plus lourd à chaque sortie ; peut-être parce que j'avais terminé la tâche et qu'il fallait que je rentre seule, ou bien parce que le bois avait absorbé l'eau et était donc plus lourd.

Je ne sais pas si les Allemands payaient pour une journée de travail avec les betteraves car ils avaient vraiment hâte d'en finir. À ce moment-là, cela m'était égal car je me sentais tellement seule.

Bien sûr, les ouvriers allemands et leurs enfants que je connaissais considéraient que j'étais leur égale, car tous les Allemands n'étaient pas des nazis. Mais les propriétaires étaient sûrement des nazis, car ils me faisaient sentir différente d'eux, même si ce n'était pas de la cruauté, mais plutôt un comportement envers moi comme s'ils avaient une ouvrière supplémentaire. Une fois, leur fils de onze ans, Johann, m'a dit : « Du bist ein polnisches Schwein » (« Tu es une cochonne polonaise »). Sa mère n'a pas dit que c'était mal de parler ainsi, mais elle a expliqué : « Tu sais bien que Tétiane n'est pas polonaise ». Donc il aurait dû dire « ukrainienne cochonne ». Cela prouve encore une fois que les propriétaires chez qui j'étais étaient des nazis véritables qui croyaient à leur victoire et à leur nouvelle race aryenne. Nos jeunes gens de l'ouest de l'Ukraine n'étaient pas marqués d'un « Ost » (Est), tandis que ceux du côté est, communiste, portaient un tel signe.

Le dimanche et les jours fériés étaient des jours de repos pour tous. Personne ne travaillait dans le champ, mais à la maison et sur l'exploitation agricole, on continuait à travailler comme d'habitude.

Je ne sais pas si c'était le cas pour tous les Allemands, mais mes propriétaires et probablement la plupart des autres étaient très dévoués et disciplinés envers leur pays, l'Allemagne de cette époque qui était alors un État en guerre. Ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour respecter toutes les lois du gouvernement. Par exemple, quand les ouvriers laitiers avaient fini d'extraire le lait des vaches, ils l'envoyaient immédiatement à la laiterie d'État dans la ville de Lignitz [Liegnitz en 1910], et on leur ramenait autant qu'ils étaient autorisés à recevoir, c'est-à-dire le quota qui leur était alloué. C'était pareil pour les autres produits car tout était rationné.

225

Bien sûr, chaque année, je recevais une carte pour les chaussures et l'habillement. Elle devait certainement passer par ma maîtresse, car en 1943 elle m'a acheté ces bottes avec des semelles de bois et un pantalon de travail en tweed.

La femme allemande qui me donnait mes vêtements de sa fille m'a conseillé de demander à ma maîtresse qu'elle transmette mes cartes pour les chaussures et l'habillement à cette femme, afin que celle-ci puisse acheter des chaussures un peu plus grandes pour l'année suivante et une belle veste en laine dorée.

Les repas étaient meilleurs lors des jours fériés et de repos. À midi, on nous servait des boulettes appelées «klézi» avec du sauce à la viande et un morceau de gâteau sucré. Pour les grandes fêtes, il y avait aussi une tranche de viande ou un pigeon rôti, car mon maître élevait beaucoup de pigeons dans le grenier de l'écurie où ils faisaient beaucoup de petits pigeons que l'on abattait pour la viande. On tuait souvent des poules pour la viande aussi.

On faisait divers gâteaux sucrés pour les fêtes, et on nous en donnait. J'ai entendu plusieurs fois ma maîtresse discuter avec la cuisinière avant les fêtes de Noël sur l'idée d'acheter de l'huile pour faire des pampushkas [Note : pain traditionnel ukrainien], mais ils n'en avaient pas assez, alors on faisait plutôt des parévyky [Note : gâteaux cuits à la vapeur], en les posant sur un torchon qui recouvrait une bassine d'eau bouillante où ils étaient chauffés.

Dans le village de Tentschel, il y avait une église protestante que fréquentaient les Allemands pour les fêtes, mais je ne sais pas si mes maîtres y allaient.

230

Madame m'a dit que si je le voulais, les dimanches ou pendant les fêtes, je pouvais emprunter leur vélo pour les femmes et aller jusqu'à l'église catholique du village voisin. J'y suis allée plusieurs fois quand j'avais du temps libre, mais plutôt que d'aller au village avec l'église, je me rendais dans le village où travaillaient trois jeunes filles ukrainiennes chez un fermier. Nous parlions, écrivions des lettres à la maison et parfois nous chantions ensemble. Je savais bien conduire le

vélo car j'avais appris cela à la maison.

Dans mon village, une fille venait à l'école en vélo pendant les deux dernières années de mes études. Pendant les pauses ou après les cours, moi et quelques autres filles apprenions à rouler sur son vélo. En Allemagne, j'ai bien appris l'allemand car j'avais déjà une base du français que je connaissais chez moi, et souvent le fermier m'envoyait en vélo porter quelque petit objet dans un autre village.

Je roulais aussi très souvent en vélo dans les champs pour apporter des seaux d'eau aux poules. Chez mon employeur, il y avait un grand poulailler sur roues qui était transporté au champ après la moisson afin que les poules puissent ramasser le grain restant après la récolte.

Vers la seconde moitié de 1944, c'est arrivé : mon fermier devait partir à la guerre. Personne n'en parlait, mais je l'ai compris quand j'ai vu madame pleurer pour la première fois et que le travail était désormais dirigé par un autre ouvrier.

On ne savait rien sur les événements de la guerre car on ne recevait pas la radio ni la presse allemande, et personne n'en parlait à haute voix. Le travail dans les champs et sur l'exploitation continuait normalement, mais on sentait que ce n'était plus comme avant.

Une femme qui connaissait Berlin est venue travailler chez mon fermier, mais elle est partie peu après.

235

Pendant quelque temps, de loin, on entendait des détonations de guerre et des explosions de bombes. Le front oriental approchait. Soudain, les Français prisonniers furent libérés et le nombre de la main-d'œuvre dans le village diminua.

On commençait à entendre plus souvent des explosions. La mère du maître et sa jeune sœur avec son petit enfant sont venues nous rejoindre car leur mari était aussi quelque part sur le front. Toute la famille a commencé à emballer divers objets, principalement de la nourriture, pour partir vers l'ouest. D'autres familles allemandes avec lesquelles j'avais travaillé faisaient de même. Certains étrangers, pas tous, commençaient aussi à se déplacer dans toutes les directions. Personne ne retenait personne.

Je suis restée avec la famille ukrainienne qui travaillait ici et celle du maître allemand car je n'avais pas envie de rester alors que le front approchait. Nous avançons ensemble, certains sur des chariots, d'autres à pied vers l'ouest. Sur notre exploitation, une seule famille allemande restait pour s'occuper des animaux et du domaine.

Certains attendaient encore pour voir ce qui allait se passer...

Nous dormions dans les villages allemands. Les Allemands logeaient chez eux tandis que nous autres étrangers étions hébergés dans les granges, les écuries ou sur des chariots, alors qu'il faisait très froid en plein hiver. Le matin venu, tout le monde repartait.

On entendait de plus en plus souvent et fort les explosions de bombes dans les villes. On voyait ces explosions et ces incendies à distance quand la ville de Dresde était bombardée et brûlait.

Comme nous traversions des villages, on ne voyait pas de près ces terribles ruines des villes.

240

Nous étions tous assez effrayés, car personne ne savait ce qui allait se passer et où nous allions. Il y avait beaucoup de réfugiés comme nous qui fuyaient vers l'ouest.

Les Allemands aussi étaient en train de fuir vers l'ouest, mais ils restaient encore dans leur propre pays. Ma peur était grande car on m'avait déjà forcé à partir vers l'ouest, en Allemagne, et maintenant je partais moi-même plus loin encore vers l'ouest sans savoir où j'allais ni combien de temps cela allait durer. Je ne me souviens pas combien de temps nous avons marché avant de nous arrêter entre deux villages allemands près de la ville de Marienbad [Littéralement "Mariánské Lázně", ville qui fut réaffectée à la Tchécoslovaquie après 1918]. Là-bas, on a séparé les gens et on nous a installés dans deux villages différents. Ma mère, ma sœur avec son mari, deux familles allemandes et d'autres restèrent dans un village, tandis que la femme du patron, ses enfants, d'autres familles allemandes ainsi qu'une famille ukrainienne et moi-même partîmes plus loin vers l'ouest pour le deuxième village.

Les Allemands furent logés chez des familles allemandes, tandis que la famille ukrainienne et moi on nous installa dans une petite maison vide où il y avait encore récemment des prisonniers français sous garde. Nous restâmes là quelque temps.

Dans cette région, l'armée américaine était déjà présente. Quelques jours plus tard, une excellente nouvelle se répandit : la guerre était finie. Les étrangers et nous commencèrent à célébrer bien que certains d'entre eux ne comprenaient pas pourquoi les Allemands étaient si effrayés car ils n'étaient pas tous conscients que l'Allemagne avait perdu. Nous apprîmes immédiatement qu'on se trouvait dans ce qui est appelée la zone américaine en Allemagne. Dans le village où nous sommes allés et où une partie de nos compagnons réfugiés s'était installée, des troupes soviétiques sont arrivées et entre ces deux villages fut établie une frontière orientale-occidentale. Marienbad a été renommé Mariánské Lázně et ce village où nous sommes maintenant fait partie de la Tchécoslovaquie après le partage de l'Allemagne. Les Allemands réfugiés sont devenus très inquiets car certaines familles étaient séparées, une partie restant dans le village où les troupes soviétiques se trouvent maintenant. Dans ce village où nous sommes, il y avait encore des jeunes Ukrainiens et Polonais qui travaillaient.

245

Bientôt, des soldats tchèques et soviétiques sont arrivés au village. Ils ont commencé à convaincre la jeunesse de retourner chez elle, car les Tchèques ne voulaient pas garder les travailleurs arrachés aux Allemands. Certains jeunes,

principalement originaires du sud de l'Ukraine, se réjouissaient des soldats soviétiques et disaient «ce sont nos camarades» avant de partir avec eux.

L'armée américaine n'obligeait personne à partir, mais les Tchèques exigeaient que tous ceux qui ne vivaient pas là partent. Bientôt, la jeunesse polonaise a également quitté le village. Les Américains nous ont emmenés, les étrangers, et ont installés dans un point de regroupement appelé Mariánské Lázně [Note : ville alors sous domination tchécoslovaque]. Il y avait déjà beaucoup d'exilés là-bas, principalement des Ukrainiens. On nous a informés qu'au bout de quelques jours, on allait diviser les gens en deux groupes : ceux qui voulaient retourner dans leur pays et ceux qui ne le souhaitaient pas pour diverses raisons. Je me suis alors mise à hésiter sur ce que je devais faire. J'avais très envie de rentrer chez moi, surtout après avoir reçu une lettre en 1943 où ma mère m'annonçait la naissance d'une petite sœur dont j'avais toujours rêvé et pour qui j'avais déjà acheté des vêtements. Mais je me souvenais aussi des déportations de nos compatriotes vers le Sibérie et du cauchemar que j'avais vu de mes propres yeux, ainsi que les horreurs entendues par d'autres sur ce qu'avait laissé derrière elle l'autorité soviétique avant l'arrivée des Allemands en 1941. Je n'étais pas sûre non plus si ma famille était encore là où je l'avais laissée, ou s'il y avait eu une quelconque modification suite à la fin de la guerre.

Avec ces pensées et décisions en tête, j'ai décidé d'aller avec une jeune Ukrainienne explorer la ville de Mariánské Lázně. Nous marchions dans les rues, discussions et cherchions des conseils, quand un garçon est venu vers nous. Ayant entendu notre langue ukrainienne, il s'est approché pour demander : « Mesdemoiselles, d'où venez-vous ici ? » Nous lui avons tout raconté, et il nous a immédiatement dit : « Ne pensez pas à retourner chez vous, car on ne vous y ramènera pas ». Il nous a expliqué qu'il avait essayé de rentrer chez lui mais que lorsqu'il s'est rendu compte qu'ils l'amenaient ailleurs, il est descendu du train et est venu jusqu'ici avec l'intention d'aller plus loin vers l'ouest. C'est ce jeune inconnu qui a dissipé mes hésitations.

Je me suis rangée du côté de ceux qui ne voulaient pas retourner chez eux, car certains étaient encore récemment fuis le feu communiste dans leur région natale.

J'ai joint une famille ukrainienne composée d'un père et d'une mère, deux enfants plus jeunes que moi, une grand-mère malade et un autre membre de la famille. Je restais toujours près d'eux car je pensais que les Américains ne mettraient pas dans une voiture militaire surpeuplée une grande famille avec en plus une vieille dame malade.

250

Nous nous sommes rendus à l'ouest en bus militaires américains. Je ne me souviens pas combien de temps la route a duré, mais elle m'a semblé très longue. Nous avons été conduits en Bavière, dans une ville allemande détruite nommée Bayreuth, où nous avons trouvé des bâtiments militaires délabrés appelés Leopold Kaserne. Il y avait environ 25 de ces maisons, situées d'un côté et de l'autre de la rue.

Ces maisons comportaient des pièces de tailles différentes. Certaines pouvaient accueillir jusqu'à trente soldats tandis que d'autres étaient plus petites pour les

officiers militaires. Ces bâtiments abritaient déjà des réfugiés ukrainiens et polonais, ainsi que le personnel administratif du camp.

On a commencé à nous installer dans différentes pièces. Les familles étaient séparées des personnes seules, et les filles étaient séparées des garçons. Les gens ont commencé à se regrouper par nationalité : les Ukrainiens ensemble et les Polonais entre eux. Moi, j'ai atterri dans une chambre où il y avait déjà une Polonaise avec sa petite fille d'à peu près mon âge.

Je ne sais pas comment cela s'est produit, mais finalement, la plupart des réfugiés restants dans ces bâtiments, que l'on appelait des baraquements et qui sont devenus des kourènes [Note : terme ukrainien pour un groupe familial ou une communauté], étaient essentiellement des Ukrainiens. Il faut expliquer cela plus en détail. Pendant la Seconde Guerre mondiale, quand les combats acharnés opposaient les nazis allemands et le communisme soviétique pour nos terres, notre peuple ukrainien déjà opprimé a souffert le plus. Les communistes emmenaient les jeunes dans l'Armée rouge pour des travaux pénibles, en prison ou à l'exil en Sibérie.

Les nazis recrutaient notre jeunesse comme « Ostarbeiter » [Note : travailleurs forcés] pour les usines militaires, les villages allemands et le creusement de tranchées. Les patriotes dévoués d'Ukraine étaient envoyés dans des camps de concentration.

255

Lorsque la Seconde Guerre mondiale s'est terminée en mai 1945, des millions d'Ukrainiens se sont retrouvés en Allemagne de l'Ouest. Nous fuyions tous l'avancée communiste. Certains ont peut-être été renvoyés contre leur gré dans le « paradis communiste », mais la majorité s'est finalement installée dans des camps pour personnes déplacées.

J'ai atterri dans un tel camp à Bayreuth [Note : ville en Bavière, Allemagne]. À ce camp de Bayreuth, qui accueillait de plus en plus d'Ukrainiens chaque jour et dont les baraquements endommagés par les bombardements devaient être réparés, on trouvait des gens de tous âges, avec diverses professions et niveaux d'éducation. La plupart étaient de l'intelligentsia idéologique.

Une administration du camp a été mise en place et la vie communautaire organisée est commencée.

La direction du camp était assurée par un commandant qui supervisait toutes les organisations du camp, nombreuses et variées.

On organisait des jardins d'enfants, des écoles primaires et secondaires, une gymnase humaniste [Note : type de lycée en Europe centrale], une réelle [Note : autre type de lycée], divers cours, chœurs, clubs sportifs, groupes de danse, troupes théâtrales, le Union Ukrainok [Note : organisation féminine ukrainienne] et le Plast [Note : mouvement scout ukrainien].

Ainsi s'est formé une petite réplique d'un État ukrainien. On a également ouvert un poste médical et une clinique. La principale médecin était docteur Olha Bachynska ainsi que d'autres membres du personnel médical.

Je viens seulement de réaliser que le docteur Bachinska fait partie de cette famille à laquelle j'ai été attachée quand les Américains nous ont emmenés de la ville de Marienbad jusqu'à Bayreuth.

Le docteur Bachinska était très dévouée à son travail médical et on pouvait toujours la trouver dans son cabinet. Elle me soignait aussi lorsque je suis tombée de mon vélo sur un chemin pavé et que j'ai sérieusement entaillé le genou, ou encore quand une porte en fer du baraquement m'a violemment frappé au nez pendant une tempête venteuse. Et lorsqu'une maladie quelconque a commencé à me gagner, elle m'envoyait chez un médecin. Si elle n'était pas sûre de comment traiter une certaine maladie, elle me faisait consulter dans l'hôpital allemand de la ville où travaillaient plusieurs médecins ukrainiens. Les médecins ont diagnostiqué que j'avais une carence en vitamines.

J'ai inscrit mon nom à l'gymnase et au Пласт (Pioneers). J'habitais dans une chambre avec quelques filles, puis je suis passée à la Dívča Bursa (Bourse pour jeunes filles), car il y avait des bourses séparées pour les garçons et les filles. Les étudiants qui avaient des familles vivaient souvent chez eux.

L'apprentissage dans toutes les écoles et cours s'est déroulé sans trop de difficultés. Tout le corps enseignant était composé de personnes très qualifiées et instruites. [Note : La Dívča Bursa était une institution d'enseignement supérieur pour filles.]

La direction s'occupait de l'équipement des écoles. Une bibliothèque a été installée, du matériel scolaire a été acheté et des textes et manuels en ukrainien ont été imprimés. Souvent, les matières devaient être rédigées dans des cahiers, surtout pour les classes supérieures.

Le processus d'apprentissage durait 30 heures ou plus par semaine. Dans toutes les écoles et sur tous les niveaux, la jeunesse ukrainienne étudiait et même les plus âgés se préparaient à un avenir encore inconnu et presque inexploré pour personne. Les écoles semblaient être enregistrées dans le nouveau gouvernement allemand.[Note : Le contexte historique fait référence au changement de régime politique suite aux événements des années 1910.]

Le directeur de la Gymnase Humanitaire était le professeur Kosty Kysilivs'kyi, qui était également un philanthrope et chercheur des dialectes de notre langue. Il écoutait les conversations des gens et notait dans son carnet de nouvelles expressions ou mots. On l'estimait beaucoup car il avait organisé les premières gymnases à Bojroyt sous des conditions très défavorables.

Le directeur du Lycée Technique, où j'ai commencé à aller, était l'ingénieur Konstantin Symyns'kyi. Il était le plus jeune de nos professeurs et enseignants, mais il s'intéressait beaucoup au succès des élèves et à la discipline. Le Lycée Technique a changé son nom car chaque fois que les jeunes rejoignaient le camp, ils voulaient terminer leur éducation interrompue par la guerre. Son nom est passé de « Cours Maturols »[Note : "Maturol" fait référence à un système d'éducation en Allemagne] à « École Secondaire Ukrainienne pour Adultes » et a

été divisé en plusieurs classes. Nous étions instruits par beaucoup d'enseignants expérimentés qui consacraient leur temps et transmettaient leurs connaissances aux jeunes curieuses de la science. Parmi eux figuraient Stepan Demchishyn, Sofia Kotis, le docteur Ivan Lazarev, le docteur Vasil Lev, le docteur Luka Luciv, Atanasij Midlyak, Ivan Nedil's'kyi, Mykola Ostap'yak, Vasyl Ratych, Semen Samars'kyi, Stepan Stetsik et d'autres dont je ne me souviens plus. Les professeurs Vasil Lev et Ivan Verbyany ont publié à Bojroyt un dictionnaire ukraino-anglais et anglais-ukrainien que j'ai emporté avec moi en Australie. Nous étudions de nombreux sujets : littérature ukrainienne, histoire, culture, allemand, anglais, latin, algèbre, géométrie, physique, chimie, musique et sport.

Nous avons reçu l'autorisation d'assister aux conférences dans les laboratoires physiques et chimiques de l'école allemande avec nos propres enseignants qui donnaient ces cours.[Note : La langue utilisée pour la citation est le russe.]

270

Les représentants du gouvernement soviétique venaient nous inciter, et peut-être même forcer, à ramener les «traîtres» chez eux. Ils ne venaient pas seuls, mais avec des Américains, car Bayreuth était sous la zone américaine. Les gens étaient très effrayés ; certains commençaient à s'enfuir dans le parc près du camp. Peut-être que les Américains étaient déjà au courant, car il y avait des cas où nos compatriotes se suicidaient plutôt que d'être forcés de retourner dans la «Patrie».

Notre administration du camp a probablement expliqué aux Américains qu'aucun volontaire ne voulait rentrer dans le «paradis communiste moscovite», et ils ont tous fini par partir.

La ville de Bayreuth pendant la Seconde Guerre mondiale était comme beaucoup d'autres villes allemandes, fortement bombardée par les Américains. Cinq-vingt-cinq jeunes filles ukrainiennes qui travaillaient dans des usines textiles y ont perdu la vie. Après la guerre, la ville de Bayreuth a commencé à se reconstruire et avec elle sont revenus les célèbres festivals Wagneriens.

Les camps d'Ukrainiens déplacés à Bayreuth et dans d'autres villes allemandes étaient déjà bien organisés et possédaient des groupes théâtraux et des acteurs de qualité. Les Ukrainiens avaient maintenant l'occasion de se produire sur divers festivals. Notre chœur "Boyan", la bande de bandidouristes du nom de Taras Shevchenko, le duo Vasyl Matyash et Orest Rusnak ont tous eu beaucoup de succès ici. Nous qui étions à ces concerts ne nous contentions pas d'admirer l'excellence ukrainienne, mais nous en étions fiers pour nos compatriotes.

La jeunesse organisait souvent des excursions avec les enseignants ou les éducateurs autour de Bayreuth. On visitait la tombe de Wagner, le théâtre Markgräfliches, la mine de sel à Berchtesgaden, le château Herrenchiemsee du roi bavarois Louis sur l'île Chiemsee et on faisait des promenades dans les Alpes.

Des groupes théâtraux venus d'autres camps venaient souvent se produire au camp de Bayreuth, tandis que nos acteurs bayreuthiens allaient jouer chez eux. On ne sait pas si la salle était destinée à l'armée ou si nos artistes du camp avaient transformé des anciennes salles militaires en théâtres.

275

Nous, les personnes déplacées [DP pour Displaced Persons], étions sous la responsabilité de l'Agence des Nations Unies pour le réfugié (UNRA) [United Nations Relief and Rehabilitation Agency] et plus tard de l'Organisation internationale des réfugiés (IRO) [International Refugee Organization]. Le poète et soldat Mykola Ugrin-Bezgriashnyi a écrit un poème à Bayreuth le 3 décembre 1945 sur cette organisation UNRA. Ce poème est tiré du livre "Souvenirs de Bayreuth", des années 1945-1950.

«UNRA» connaît notre destin (Chanson domestique de la jeunesse ukrainienne en exil)

Hé, à Bayreuth, sur le sol étranger,
Les meilleurs d'entre nous apprennent avec soin, enfants,
Entre les baraquements et les haies,
Ils se préparent pour le combat -
Il y a des casernes de Leopold,
Où l'on parle de l'Unité et de l'Ukraine.
Et entre elles, des fossés sauvages.
Les chansons vont en rond sous la lune.

Des bombes ont récemment joué ici,
La lumière de l'amour les honore,
Leurs traces restent avec le terreur.
Et «Madame UNRA» s'en soucie,
Dans ces casernes venues d'Ukraine,
Souvent des gâteaux et du chocolat,
Des troupes colorées ont commencé à vivre,
Quand le camp les accueille...

Leur a chassée la noire destinée.
«UNRA» connaît notre destin,
Du nid heureux et prospère,
Elle ne nous laisse pas pieds nus.

Car ils n'ont pas cru Mazepa [Note : Ivan Mazepa, un héros ukrainien controversé],
«UNRA», le roi, la sorcière,
Ils ont attiré des fous...
On entend parler d'elle partout dans le monde...

280

Ne dansent pas tous en "un seul groupe",
Ô Dieu, que cela lui apporte la gloire,
L'unité est gelée dans leurs cœurs,
Sortir mariés avec une beauté.

Un petit groupe de fidèles mazepistes
Danse à l'enterrement [Note : le terme «вечли» peut signifier aussi bien un mariage qu'un enterrement, selon le contexte. Ici, il est utilisé ironiquement pour désigner un enterrement.]
Ils ne peuvent plus donner de conseils...
Même notre grand-père et notre grand-mère...

Heureux sont les mazepistes,

Enfants, formons un cercle,
Un nouveau monde commence à pousser.
Chantons une belle chanson.

Dans ce monde, il n'y a que Kobzari [Note : Kobzari étaient des bardes traditionnels ukrainiens.]
Bonne reine, "UNRRA" et les filles,
La feuille d'euphorbe est puissante.
Offrons notre honneur selon la coutume cosaque.

Mikola Ugrin-Bezgriashny
Bayreuth, 3 décembre 1945.

285

Dans le camp, il y avait une cuisine collective et un réfectoire, mais on distribuait aussi des provisions sèches aux familles qui essayaient de cuisiner pour elles-mêmes. Nos gens sont très travailleurs, surtout les femmes, qui pouvaient toujours faire quelque chose de bon, de beau et de savoureux même avec des choses modestes.

Certains d'entre eux, anciens commerçants, vendaient aux Allemands sur le marché noir, d'autres échangeaient, et certains avaient un petit jardin potager sur une parcelle de terre derrière les baraquements. Il semblait que la vie dans le camp se déroulait normalement et dans l'ordre. Je ne sais pas exactement combien de personnes y vivaient, mais probablement plus de trois mille. Chaque barrack avait un responsable qui surveillait la construction et les mouvements à l'intérieur. Chaque organisation avait son représentant au Comité Central. Il y avait un commandant de police, car il y avait une police du camp qui maintenait l'ordre avec l'aide des responsables des barrack. Tout semblait se dérouler de manière officielle et nous ressentions que nous vivions dans une petite Ukraine libre sur le territoire étranger, rêvant d'une telle Ukraine à laquelle nous espérions bientôt retourner. Il n'y avait pas encore notre propre armée organisée bien qu'il y ait eu des soldats de différentes armées ukrainiennes. Mais l'Allemagne défaite par la guerre ne disposait pas encore d'une armée régulière à cette époque. Cependant, dans le camp, il y avait beaucoup de jeunes garçons et filles en uniformes qui appartenaient à l'organisation des scouts «Рлaст» (Plast). Les plastouni apprenaient à marcher et faisaient divers exercices sur la grande place du camp. Divers jeux sportifs étaient également organisés : volley-ball, basket-ball, football, car il y avait des équipes de filles et de garçons dans le camp. Ils se disputaient entre eux et aussi avec les équipes d'autres camps de réfugiés. Sur cette grande place, la jeunesse apprenait également des exercices gymniques libres qui étaient présentés lors du festival du camp, captivant le public et créant l'acclamation du festival «Bienvenue en Ukraine !» auquel j'ai participé.

Je faisais partie du groupe de scouts seniors «Сороки» (Soroky) nommé d'après Olga Kobylanska. Notre éducatrice était la pl.senior Ярослава Ціханська, et je suis devenue chef du groupe. Nous étions tous onze membres du groupe Soroky qui étudions dans une гимназія (gymnasium) sur des cours préparatoires pour les examens d'État.

Outre l'étude quotidienne, nous avions des activités plastiques spécifiques au groupe et nous nous préparions également aux épreuves plastiques.

Le groupe Soroky faisait souvent des promenades à travers la ville afin de consolider et de vérifier pratiquement nos connaissances et compétences acquises tout au long de l'année lors des réunions hebdomadaires, en cherchant des endroits appropriés pour différents sujets d'étude.

290

Parfois, entre les hauts rebords des collines, nous nous divisions en deux groupes : l'un sur une colline, et l'autre sur une autre, à grande distance, et nous communiquions habilement avec des drapeaux de sémafor.

En consultant maintenant les restes de ma documentation, datant de mes années scolaires et plastiques, j'ai trouvé recopiée de mon propre écriture l'alphabet Morse. Et cela me rappelle comment, autrefois, nous communiquions à travers les murs des salles de classe, sous les tables ou entre les bancs, en utilisant l'alphabet Morse avant nos activités plastiques.

À présent, j'ai dépassé quatre-vingt-dix ans, je suis veuve et je vis seule. Je me dis que je devrais prendre tranquillement place et réfléchir... Qu'est-ce que les années signifient dans la vie humaine ? Comment passent-elles avec le temps ? Comment les gaspillons-nous inutilement ou comment en tirons-nous profit, et combien rarement l'homme s'interroge sur cela ? ... Ainsi, je reste assise, contemple cette alphabet Morse et me regarde moi-même, qui connaissais autrefois très bien cet alphabet que j'utilisais couramment, mais dont aujourd'hui je ne parviens même plus à reconnaître une seule lettre.

La jeunesse scolaire et plastique marquait distinctement les fêtes nationales et patriotiques - la Fête de la Mère, Saint-Nicolas, André, Ivan Kupala [1], Saint Vladimir et Olga, Taras Shevchenko, Leopold von Frank et bien d'autres. Les programmes pour ces fêtes étaient élaborés par les jeunes plus âgées.

Certains des célébrations étaient souvent teintées d'humour. Pour la Fête de Saint-Nicolas, lorsque Nicolas distribuait les cadeaux et que le diable frappait [2], il y avait un ajout : une carte ou une lettre avec des remarques très drôles, parfois véridiques, humoristiques sur l'heureux récipiendaire qui étaient lues à voix haute.

Pour la Fête d'Ivan Kupala et celle d'André, on montrait diverses croyances et jeux joyeux.

[1] Ivan Kupala est une fête traditionnelle ukrainienne célébrant le solstice d'été.

[2] Dans cette cérémonie, l'intervention du diable symbolise la punition pour les mauvaises actions.

295

Notre groupe, les anciens plastounoks «Sorokis», célébrions souvent nos réunions et nos fêtes patriotiques que nous préparions nous-mêmes.

Un jour, pour marquer la Journée du Soulèvement de Novembre [Note : référence

à un événement historique important], dont notre groupe s'occupait, j'ai demandé à un ami respecté dans le camp, ancien soldat des Sichovi Striltsi et de l'Armée Galicienne Ukrainienne, journaliste, enseignant et poète, Ugrin-Bezgriashny, s'il pourrait nous donner son poème pour notre fête. Nous connaissions ses poèmes car tous les jeunes du camp chantaient la chanson sur ses paroles : «Nous grandissons, nous sommes l'espoir de notre peuple...», et la musique avait été composée par Ivan Nedil'sky, compositeur et professeur de chant pour nous. Il était très content que la jeunesse célèbre des fêtes patriotiques et qu'elle lui ait fait cette demande. Il m'a offert son poème avec sa signature personnelle, que je conserve précieusement jusqu'à aujourd'hui.

La voix des anciens striltsi en novembre.
Depuis notre jeunesse dans ces États étrangers,
Nous rêvions du corps d'armée natal...
Dans nos travaux et toutes nos distractions
S'épanouissait l'épis de la bravoure morale.

300

Pour l'Ukraine se battre et mourir,
Le cœur brûlait, la poitrine flambait,
Les Cosaques apprirent tous les combats,
Pour mieux connaître le chemin de la liberté et du destin.

42

Prophète et maître, notre génie Shevchenko,
A préparé nos cœurs à l'action.
Sur notre gloire et sur notre mère unique,
Il a gravé dans nos âmes des chansons pour la Liberté...
Et dans la première tempête, cruelle épreuve,
Pour l'Ukraine, ils se sont engagés dans le combat.
Dans les moments sombres de leur vie sans espoir,
Ils ont ramené un nom digne des champs de bataille.

305

À propos de Makivka, des Kryty, du Bazar, Lisuny et Še, les poètes écrivent encore des chansons pleines de sang.
À propos de Galachkivna, cette Don quasiment chevaleresque, même les enfants connaissent maintenant...
Petliura Simon, Tchernik, Konovalts, sources éternelles d'incendies magiques.
L'aigle Vytovtovskyy, Oles Skrypnyk, les chemins de guerre de nos jours glorieux !
Nous sommes prêts à nous précipiter au combat partout où se trouve Vlad Sluchannyi, ce héros issu de notre peuple. [Note : Vlad Sluchannyi est une figure historique ukrainienne.]

310

Et chasser tous les traîtres qui nous nuisent,
Ne serait pas difficile de les pousser vers l'État des serpents...
Sur le chemin de la liberté, de la gloire d'Ukraine,
L'ennemi ne dort pas, ni dans son magasin de vipères !
Nous partons en expédition sans hésitation et sans changement,
Vers le Soleil de la Vérité, vers notre temple fier !

Le groupe des plastounes seniors « Soroki » [Note : "Soroki" est un nom propre], outre leurs promenades habituelles, participait aux congrès du Пласт [Note : "Пласт" (Пласт) est l'organisation ukrainienne de scouts] et à des camps communs.

Nous tous, principalement les plastounes seniors, comprenions notre objectif et nos responsabilités envers l'organisation « Пласт », appréciant le travail des éducateurs, des sénior plastounes [Note : terme spécifique au mouvement scout ukrainien], et nous éduquions correctement par nous-mêmes.

315

Pour moi, une adolescente sans famille à 16 ans, Plast [organisation de jeunesse ukrainienne] était bien plus qu'une éducation, un entraînement et des connaissances ; c'était toute ma famille.

Une partie des plastounes [membre du mouvement Plast], dont j'étais aussi membre, avait d'autres engagements. Nous faisons partie d'un groupe qui étudiait l'idéologie visant la lutte pour l'indépendance de notre nation, contre les oppresseurs, pour préserver et développer nos traditions nationales, notre culture et notre langue, pour le mouvement national-libératoire en Ukraine occupée [Note : référence à la période soviétique], ainsi que pour la résistance acharnée de notre jeunesse dans l'UPA [Organisation des Unités ukrainiennes de libération].

Bien sûr, à cette époque et même par la suite, tous les plastounes que je connaissais n'étaient pas d'accord avec nos idées et croyances en ce qui concernait le combat de l'UPA. La propagande mensongère soviétique communiste s'infiltrait aussi parmi nous pour nous diviser et affaiblir nos idéaux patriotiques et nos objectifs. Cela se produit encore aujourd'hui, surtout en Ukraine, bien qu'elle soit maintenant indépendante, mais l'hostilité russe à l'égard de l'Ukraine continue.

Il y avait beaucoup de jeunes gens talentueux parmi les élèves des gymnases [école secondaire] et les plastounes. Pendant nos camps d'été, surtout autour des feux de camp, il n'y manquait jamais ni joie, ni blagues, chansons et poésies diverses. Notre camp à Bayreuth était heureux d'avoir beaucoup de personnes importantes parmi nous, dont le compositeur et professeur Ivan Nedilsky.

J'aimais aller aux camps plastiques car j'y faisais la connaissance de nouveaux amis et connaissais des gens qui vivaient dans différentes villes.

320

Parfois, ils me conviaient chez eux en visite. En visitant une amie à Erlangen, j'ai rencontré ma vieille institutrice et préceptrice du village, Nadia Subtelna. C'était pour moi une très agréable surprise. Avant l'arrivée des communistes en Galicie, elle s'était enfuie avec son fiancé, Andriy Stadnytskyi, vers l'ouest. Ils se sont installés quelque part là-bas et ont fini par vivre à Erlangen, dans un camp de réfugiés où il était maintenant le chef du camp. À cette époque, ils avaient une petite fille nommée Marusia. Plus tard, j'ai appris qu'ils étaient partis aux États-Unis.

J'ai eu l'occasion plus tard de rencontrer en Australie le neveu de Nadia Subtelna, l'historien Orest Subtelny, et d'apprendre un peu plus sur elle, la vieille dame qui vivait aux États-Unis.

Ce qui m'a le plus marquée dans ma mémoire du temps des plastouni (organisation scout ukrainienne), outre tous les camps communs, les promenades et les rencontres, c'est le «Festival de Printemps», organisé dans la région montagneuse de Mittenwald, du 5 au 7 juillet 1947. Plus de deux mille plastouni y étaient venus, ainsi que beaucoup d'invités. Il est difficile pour moi aujourd'hui de tout décrire, mais ce festival était bien organisé avec diverses formalités, une messe polonaise chantée par le chœur des plastouni, des défilés, des concerts, des jeux sportifs. Et quelle belle nature entourait les Alpes où étaient installées les tentes des plastouni et où la jeunesse se réunissait ! Vue d'en haut, l'ensemble du festival avait un aspect festif et symbolique, avec le grand autel prêt pour la Divine Liturgie, autour duquel s'étaient alignés les plastouni et leurs aînés.

Le coopératif de Bayreuth des plastouni travaillait également sur place, avec son atelier près du kiosque. Ils avaient fabriqué des timbres postaux commémoratifs pour le 35e anniversaire du plastounisme ukrainien, des médailles Saint-Georges, des affiches et divers autres souvenirs. Près de l'atelier coopératif, il y avait toujours beaucoup d'acheteurs. J'ai moi aussi consacré quelques heures à travailler au coopératif des plastouni et j'ai acheté une médaille Saint-Georges que je chéris encore aujourd'hui. Je pense qu'il reste de nombreux souvenirs du festival de Printemps pour beaucoup présents et plastouni.

Après le festival, tout le monde est reparti dans différentes directions, certains faisant des promenades dans les environs. Moi aussi, avec un groupe d'aînés plastouni de Bayreuth, une petite troupe et notre préceptrice Y. Tychanska, nous avons fait quelques promenades : nous avons visité la villa d'Hitler, connue sous le nom d'Igelstein, dans les environs de Berchtesgaden, sur une colline entre l'Autriche et l'Allemagne, où le paysage était également magnifique ! Ces excursions enrichissaient la jeunesse, lui donnaient une éducation, des connaissances et du respect pour la nature, les environs, et par conséquent pour le monde qui nous entoure.

325

Nous avons souvent voyagé sous la pluie battante et nous sommes parfois levés au milieu de la nuit dans des tentes inondées, mais cela nous a endurcis, formant notre moral et notre résistance physique face aux difficultés, et tout cela était vécu avec humour.

Ce qui me manquait à Plass (Пласт) c'est que je ne pouvais pas participer à divers clubs sportifs bien que j'aimais beaucoup le sport. À l'école secondaire, il n'était qu'un complément au programme scolaire obligatoire.

Je n'étais pas très douée pour la natation et la marche en raquettes, mais si quelqu'un avait besoin de conseils ou d'aide dans un sport particulier, les enseignants étaient là.

J'avais ce que l'on pourrait appeler une «problème de vie» car je n'étais pas très pratique, ne savais ni commercer ni échanger des biens. De plus, j'étais malade

et timide, donc je ne pouvais me permettre le luxe d'avoir du matériel sportif. En outre, mes seins étaient déjà bien développés, ce qui m'empêchait de porter un bon corsaire ou maillot de bain ; pour cette raison, j'étais souvent penchée en avant, même quand je me tenais droite en rang.

Le camp recevait des colis d'outre-mer avec des vêtements usagés. Peut-être que certains provenaient de nos compatriotes ukrainiens aux États-Unis et au Canada. Les distributions se faisaient, et parfois je recevais quelques articles. Nos couturières allemandes étaient habiles : elles transformaient deux vieux vêtements en un nouveau, car les Allemands n'avaient pas encore tout ce dont ils avaient besoin après la guerre. En général, j'avais de quoi me vêtir ; je combinai et repris pour avoir l'air bien habillée comme toute jeune fille aime le faire.

Mes années au camp de Bayreuth (Байройт), à l'école secondaire, mais surtout à Plass - ce furent des années joyeuses et sans trop d'inquiétudes de ma jeunesse qui restent gravées dans ma mémoire comme une belle averse qui arrosait alors mon cœur jeune et solitaire.

Plusieurs mariages se sont également déroulés au camp. Une amie de l'école, Stefania Man'ko (Стефанія Манько), était là avec sa grande famille : ses parents, trois sœurs et deux frères. Elle a épousé un Ukrainien-Américain qui venait au camp pour les grandes fêtes où des offices religieux se tenaient sur la place du camp. J'ai été témoin à son mariage.

330

Le jour de Pâques, quatre sœurs charmantes et bien habillées attirèrent son attention, et il commença à leur parler. Ces filles étaient toujours bien habillées car l'une d'elles était une excellente couturière et brodeuse. Les jeunes femmes l'invitèrent chez elles pour la célébration et il tomba amoureux de la plus jeune. Il se rendait souvent chez la famille de la fille et décida qu'elle serait sa femme. Nous rions souvent de son ukrainien, car au lieu de dire "pâte à pain", il disait "culotte" [Note : l'auteur fait référence ici à une erreur linguistique plutôt qu'à un mot réel] et utilisait beaucoup d'autres expressions amusantes. Je ne me souviens pas quelle génération était la sienne aux États-Unis, mais ses parents étaient nés là-bas.

La vie religieuse et ecclésiastique.

Au camp de Bayruth [Note : il semble y avoir une erreur orthographique ici, probablement "Bayrut" ou "Bayeruth"], la vie religieuse était également organisée. Il y avait un cours de religion dans toutes les sections de l'école. Une paroisse gréco-catholique fut mise en place et ses prêtres étaient : Théodose Kudryk, Ivan Prokopovich, ainsi qu'un plastoun [Note : terme désignant un soldat partisan], et Vladimir Korčyns'kyj.

Au début, les prêtres célébraient la messe le dimanche et pendant les jours fériés dans l'église catholique allemande de la ville. Plus tard, la paroisse prépara une petite chapelle dans l'un des bâtiments du camp où étaient célébrées les messes non seulement le dimanche et aux jours fériés, mais aussi en semaine.

Un bon chœur ecclésiastique fut organisé. Les élèves de l'gymnase avaient souvent leur propre service religieux, où un très beau chœur chantait sous la direction du professeur Ivan Nedil's'kyj.

Il y avait également une paroisse de l'Église Orthodoxe Ukrainienne Autocéphale. Dans un des bâtiments du camp, les orthodoxes avaient aménagé une petite chapelle avec un bel icônostas artistique qui a été consacrée en 1946 et où fut célébré le grand office de la Sainte Trinité en l'honneur de saint Vladimir. Les offices divins étaient organisés chaque dimanche ainsi que les veillées lors des fêtes religieuses.

Les deux paroisses organisaient souvent des sorties communes : pour Pâques avec la bénédiction du pain pascal, et pour l'Épiphanie avec celle de l'eau, principalement sur la petite place du camp entre les maisons. Pour ces célébrations, tous les jeunes du camp se rassemblaient en rangées bien organisées, après avoir fait une collecte préalable.

Je voudrais ajouter que les années post-guerre 1946-1947 ont apporté la mode des jupes courtes chez les femmes. Peut-être à cause du manque de tissu après la guerre, et aussi parce que la Seconde Guerre mondiale avait détruit beaucoup de choses en Europe. Les gens étaient pauvres et ne pouvaient pas se permettre d'acheter des vêtements neufs, donc ils cousaient avec les restes et faisaient du bon usage de plusieurs objets. J'avais moi-même une robe faite à partir de trois vêtements différents, et j'en regrette la photo qui n'existe pas. Les jeunes filles, celles qui avaient des parents plus aisés, s'habillaient mieux et adoptaient cette nouvelle mode courte.

Un dimanche, le vieux père Vladimir Korčyns'kyj fit une prédication aux filles sur leur tenue en ces termes : « Mes petites filles, ne montrez pas autant de votre peau nue, couvrez-vous un peu, car même une vache a une queue pour se cacher... » Ces mots restent gravés dans ma mémoire car j'étais là et j'ai entendu cela. Probablement que beaucoup de filles s'en souviennent encore, car tout le monde en a ri après.

L'enseignement au camp scolaire, ville de Bayreuth, Allemagne.

L'apprentissage dans l'école ukrainienne m'était assez facile, car j'ai toujours aimé la science, bien que souvent, comme beaucoup d'autres élèves solitaires, je me rendais à l'école affamée. Parfois, on nous donnait du pain et même du chocolat, mais je devais le vendre ou l'échanger contre des objets dont j'avais besoin pour mes études.

Tous les élèves avec qui j'étudiais étaient sympathiques, de mon âge et la plupart d'entre eux étaient des plastounes [Note : membres du mouvement plastouniste, une organisation paramilitaire ukrainienne]. Souvent, nous allions ensemble faire des promenades, nous aidions mutuellement dans nos études et nos activités plastounes. Le temps passait rapidement et joyeusement en compagnie et en apprentissage, car chacun d'entre nous, ayant perdu plusieurs années précieuses pour l'éducation, la prenait maintenant très au sérieux et avec beaucoup de gravité. D'autant plus que personne ne savait où ni comment son avenir se dessinerait. Entre nous, les étudiants, des discussions diverses avaient lieu, surtout sur la lutte de l'UPA [Organisation Ukrainienne de Libération], qui continuait en Ukraine et certains pensaient, principalement les garçons, qu'ils

devraient un jour y participer. Nous faisons aussi notre part pour aider l'Ukraine en temps de guerre, collectant des médicaments, car certains étaient arrivés avec leurs parents, médecins ou infirmiers travaillant dans les hôpitaux allemands. De plus, nous donnions volontiers nos coupons [Note : allocations alimentaires], que l'UNRRA et ensuite l'IRO nous distribuaient, pour échanger des messages écrits sur de la couture. Tous ces échanges se faisaient en catimini.

Dans un tel temps incertain, personne ne pensait sérieusement à s'engager dans une amitié ou un amour profond. J'étais tombée amoureuse d'un étudiant. Il n'était probablement pas au courant, car je suis restée très timide et réservée, sans laisser personne le remarquer, mais j'ai vécu cela moi-même.

Certains de nos étudiants avaient des familles en Amérique ou au Canada avec lesquelles ils correspondaient et attendaient des visas ou d'autres invitations officielles pour y immigrer. Je crois que ce garçon avait aussi une famille, car après l'examen du baccalauréat, il est parti pour le Canada.

À cette époque, juste après la guerre, nos compatriotes en exil avaient du mal à croire qu'un monde occidental démocratique et bienveillant comme les États-Unis ou l'Angleterre pouvait céder sans hésitation une telle grande partie d'Europe à un régime criminel communiste soviétique. Certains pensaient que bientôt, il y aurait de nouvelles révoltes contre le communisme et les émigrés fuiraient la Communauté pour retourner chez eux.

Mon apprentissage commençait à se détériorer. Je n'aimais pas assister aux cours près de l'homme que j'aimais. Je ne voulais pas me ridiculiser devant mes amis en restant avec certains sujets en retard et risquer de ne pas passer les examens ensemble, sans réfléchir davantage, je décidai d'interrompre temporairement mon éducation à l'école.

345

Pour ne pas perdre mon temps en vain, j'ai suivi un court cours de dactylographie et même un autre de couture. Mes amis étaient étonnés par ma décision, mais je n'avouais pas pourquoi j'avais arrêté mes études.

Après quelque temps, je suis revenue à l'école, mais cette fois-ci dans une autre classe, bien que les professeurs fussent les mêmes. J'éprouvais le plus de regret pour ne pas avoir pu terminer mes examens finaux avec ceux qui avaient commencé leurs études en même temps que moi. Le temps passait vite et je me donnais du mal pour rattraper ce qui avait été perdu.

Un groupe d'upovtsi[1] est arrivé au camp, envoyés par leur commandement pour prouver aux autorités occidentales que l'Ukraine continuait de se battre pour son indépendance. Ces garçons habitaient dans le même bâtiment que la pension pour filles, mais sur un autre étage. Je ne les ai pas rencontrés, sauf par hasard quand j'ai croisé quelques-uns d'entre eux dans le couloir en me hâtant vers mes cours.

Je prenais mon travail très au sérieux et n'épargnais aucun effort pour avancer. J'avais entendu dire qu'un des upovtsi avait une petite boutique de l'UPA[2] dans une pièce d'une maison délabrée, avec quelques produits à vendre. Je ne suis pas allée là-bas car je n'avais pas d'argent pour acheter quoi que ce soit.

Un jour, quand j'ai été faire ma lessive au lavoir collectif, j'ai vu l'un de ces upovtsi qui repassait ses chaussettes. Ne sachant quelle expression étonnée j'affichais, il se tenait là à fumer une cigarette tandis que ses chaussettes étaient suspendues pour être lessivées sous le robinet d'eau ouvert.

[1] Upovtsi : soldats de l'UPA (Organisation des Ukroprotecteurs) qui avaient été envoyés en mission spéciale.

[2] UPA : Organisation des Ukroprotecteurs, mouvement nationaliste ukrainien actif dans les années 1940 et au-delà.

350

Je souris, mis de côté mon travail et entrepris de laver les chaussettes qu'il m'avait données pour ensuite les lui rendre. Il me remercia, demanda d'où je venais et s'en alla.

Depuis ce jour-là, il commença à s'intéresser à moi et à interroger les autres sur moi, transmettant par l'intermédiaire de ses amis des lettres pour m'inviter à des rencontres ou au cinéma. Je ne répondais pas toujours, mais plus tard nous commençons à nous rencontrer et à aller voir des films. Il avait toujours ses billets dans sa poche, tandis que je rassemblais les programmes des films américains qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui.

Mon nouvel ami, l'upiate[1] Chumak, surnommé ainsi par tous, avait ouvert une petite boutique au camp de l'UPA.

Il aimait beaucoup raconter son histoire, parler des batailles de l'UPA, comment il avait été blessé à la jambe et au bras, comment ses amis l'avaient sauvé et les filles infirmières dévouées l'avaient soigné pendant deux mois dans une cachette où ils n'avaient que du porridge rance[2] (céréale de seigle) pour manger. Je l'écoutais avec plaisir, car je suis moi-même réservée et ses histoires étaient intéressantes et parfois drôles, mais toujours optimistes.

Il me racontait comment lui et ses amis avaient construit une cachette-hôpital sur la montagne Hrechchatyj ; comment ils ont traversé la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Slovaquie avec leur groupe commandé par Gromenok en combattant jusqu'à atteindre la zone américaine en Allemagne, perdant beaucoup d'amis au passage. Comment en Allemagne, dans la forêt, ils se préparaient à rencontrer les Américains tout en gardant leurs armes ; s'ils avaient été livrés par ces derniers à l'URSS et à la Pologne communiste, ils auraient déjà prévu leur défense. Comment traversant la Tchécoslovaquie, des Slovaques les aidaient et les mettaient en garde contre les Tchèques qui avaient alors un accord avec Moscou et la Pologne pour traquer l'UPA. Comment ces derniers les chassaient parfois comme des bêtes sauvages. Comment le capelan du groupe de Gromenok, père Kadiilo (Vasyl Shevchuk), tomba malade en Tchéquie et décida d'aller voir un prêtre catholique tchèque pour qu'il l'aide ; mais les Tchèques les livrèrent tous à la Pologne communiste. Nous avons appris plus tard que tous, y compris le père Kadiilo, furent torturés et exécutés.

Je continuais mes études pour rattraper mon temps perdu en vivant dans un internat pour filles, mais je rencontrais de plus en plus souvent l'upiate Chumak. On parlait beaucoup des bacheliers du premier et deuxième cycle qui avaient réussi à entrer dans les universités allemandes ou étaient partis aux États-Unis et au Canada après avoir passé leur bac. Plus tard, j'ai appris que la majorité d'entre eux ont obtenu un diplôme universitaire car ils en avaient l'opportunité. Je poursuivais mes études pour le troisième cycle qui serait le dernier de l'école secondaire car il y avait moins de jeunes dans les écoles. Le nombre de réfugiés au camp diminuait, car beaucoup partaient vers l'Océan.

Mon ami Chumak commença à penser sérieusement à notre avenir et me parla de notre vie commune, car bientôt tous les habitants du camp seraient obligés de partir. Je refusais ses plans pour le moment, car je voulais terminer mes études avant d'aller aux États-Unis ou au Canada où beaucoup de connaissances étaient déjà parties et m'écrivaient.

Un jour, un upiate de la bande de Chumak me rapporta un cadeau enveloppé. Je fus surprise par cette attention et l'ouvris. C'était une paire de chaussures avec un mot : « pour que je ne laisse pas mes traces pieds nus ». En effet, j'avais des vieilles chaussures dans lesquelles on voyait des trous à travers la semelle. Il avait certainement remarqué mes pieds nus dont j'utilisais souvent les chaussures quand je marchais avec mes amis ou lui sur l'herbe du parc et que je ne mettais qu'en arrivant sur un chemin pavé. Dans notre petite Ukraine miniature, à la ville de Bayreuth[3], il avait commandé ces chaussures dans une boutique spécialisée.

[1] Upiate : officier de l'UPA (Organisation des forces ukrainiennes).

[2] Porridge rance : céréale de seigle, souvent servie en Ukraine sous forme d'une pâte épaisse et sans goût particulièrement agréable lorsqu'elle est trop cuite.

[3] Bayreuth : ville en Bavière, Allemagne.

355

Sur l'autre côté de la route, à distance des bâtiments où nous vivions, se trouvait un parc assez grand. Dans ce parc circulaient constamment les Allemands qui habitaient du côté opposé et aussi les Ukrainiens réfugiés qui s'étaient installés dans ces bâtiments militaires, la caserne Leopold à Bayreuth. Ce parc abritait une rivière, un lac où nageaient des canards et des cygnes, et en hiver, les jeunes glissaient sur le lac grâce aux patins à roues alignées [kovzany]. Dans ce parc se trouvaient deux ponts : l'un traversant la rivière et l'autre situé au-dessus, sous lequel passait un train.

Un jour, alors que je marchais dans ce parc avec Chumak, mon futur fiancé m'a avoué qu'il ressentait une profonde affection pour moi et a proposé de m'épouser en me tendant son alliance faite d'une paille ou d'une brindille, qui avait un bel aspect à mon doigt. Il y avait cette chanson militaire : «Et chaque fille sera émue par le chant des soldats, et son cœur sera perdu pour eux...». Bien que Chumak ne fût plus dans les rangs de l'armée, sa grande sincérité et notre patriotisme commun m'étaient précieux. C'est alors que j'ai décidé que mon avenir serait

avec ce fiancé qui n'aime pas ou ne sait pas faire la lessive. Nous étions en retard à la buanderie, mais nous avons fini par y arriver après avoir fait le tour du parc et sous les ponts. Depuis lors, je suis allée plus souvent dans la petite boutique de mon fiancé Chumak, où deux autres soldats de son groupe l'aidaient.

Le moment est venu pour moi d'entreprendre mes examens finaux pour obtenir mon diplôme d'études secondaires. Je ne sais pas si quelqu'un a déjà ressenti autant d'anxiété avant des examens que moi à ce moment-là. Tous mes anciens camarades de classe et amis étaient partis depuis longtemps, certains en Amérique ou au Canada, et je me sentais désemparée et anxieuse. Je suis un peu pessimiste par nature, et j'étais particulièrement inquiète car je savais que le temps perdu dans mes études se faisait sentir. La nuit précédant l'examen, je n'ai pas dormi du tout, j'étudiais des notes et enveloppais ma tête dans une serviette froide. Je me sentais sûre de ne pas réussir et d'échouer à obtenir mon diplôme. Pourtant, j'ai réussi mes examens et obtenu mon diplôme, ce qui m'a fait sentir que je grandissais enfin, bien que j'eusse déjà 22 ans. C'était le 22 juin 1948.

Enfin, je pouvais souffler un peu, mais une nouvelle question se posait : qu'allais-je faire maintenant ? Chacun pensait à partir car plusieurs années s'étaient écoulées depuis la guerre et les camps de réfugiés allaient bientôt fermer leurs portes.

J'ai reçu des lettres d'amis au Canada qui me conseillaient de m'y rendre. Une autre bande de jeunes filles, dont certaines étaient mes proches connaissances, s'apprêtaient à partir pour le Canada et elles me demandaient de les accompagner. Cela me mettait dans une situation difficile. J'avais très envie d'être avec mes amis qui m'avaient accompagnée pendant trois ans d'études et peut-être que nous pourrions vivre près l'une de l'autre au Canada, mais ils ne savaient pas encore que j'avais promis à mon fiancé de l'épouser. Je ne savais pas où il comptait partir ni quand, car il avait sous sa responsabilité quinze soldats. Deux d'entre eux avaient déjà rencontré des filles et pourraient peut-être se marier, comme me l'a dit mon fiancé Chumak qui réfléchissait à notre avenir commun, mais avant tout au mariage. Il m'avait écrit une lettre officielle demandant un permis de mariage et disant que sa boutique resterait ouverte pour les soldats, sans préciser où il comptait partir. Sa forme formelle de communication me laissait perplexe. Puis j'ai pensé qu'il était militaire, avait fait le service d'officier et s'occupait encore de quinze soldats, donc il était habitué à une telle façon de communiquer. J'ai alors réfléchi à moi-même, à ma timidité, mon manque de décision et ma modestie, et j'ai pensé que j'avais besoin d'un tel homme déterminé et résolu car j'avais manqué beaucoup de choses dans ma vie encore jeune en raison de cette même timidité.

360

Dans notre campement, les gens respectaient Chumak, surtout ceux qui partageaient ses idées. Il savait parler à tout le monde sur divers sujets et plaisanter, car étant encore presque un jeune homme, il avait vendu dans l'entreprise familiale à Динов [Dinów], puis plus tard dans la sienne, à la ville de Przemyśl [Przemyśl], où il a rencontré des gens de tous horizons. L'UPA lui a également apporté plus d'expérience et de courage.

La fin de l'année 1948 est arrivée et tout le monde se prépare pour les fêtes de Noël. Le pana Kravtsov nous invite, Chumak et moi, à la veillée de Noël. Ce sont des patriotes ukrainiens très importants, connus et respectés par tous. On pouvait

souvent voir le pana Bogdan Kravtsov, journaliste et poète, en uniforme plastov [uniforme scout], tantôt comme éducateur ou conférencier avec sa femme.

Je me sentais très intimidée car c'était la première fois que je visitais des personnes si importantes bien qu'on se soit déjà rencontrés auparavant lors de cours ou de camps scouts. En rédigeant maintenant, j'ai lu dans le livre «Des jeunes années, printemps 1945-50», édité par Jarosław Licki, que l'ancien élève du gymnase, le jeune scout de Bayreuth [Bayreuth], fils du pana Kravtsov, Mykola-Sviatoslav, est maintenant général-major et a reçu la «Silver Star for Bravery» dans l'armée américaine. Chumak et moi réfléchissions sérieusement à nous marier et partir quelque part.

Comme d'habitude, avec ma chance habituelle, j'ai commencé à paniquer, me demandant par où commencer ? Heureusement, mon futur mari savait toujours comment sortir de situations difficiles et donner des conseils et une aide. Il a pris tout en charge.

Il m'a fait une autre surprise : il a commandé un pardessus chez notre atelier du campement [couturière] qui était parfait pour moi. Mme Tychanska, mon éducatrice plastov [scoute], m'a prêté sa robe crème qu'elle avait encore à Varsovie. Je suis contente d'avoir maintenant une tenue de mariage et j'invite ma meilleure amie, Maria Pokusaï, à être ma demoiselle d'honneur. Elle vivait avec ses parents en ville où son père travaillait encore et venait au camp pour étudier. Elle a consulté nos autres amies communes qui étaient ici avec leurs familles et elles m'ont fait une autre surprise.

Une bonne couturière a retouché la robe que j'avais reçue, emprunté du velours à quelqu'un d'autre, les semelles de mes vieilles chaussures ont été refaites et on me dit : «Tu dois être habillée comme ça pour ton mariage afin que tu puisses un jour montrer une belle photo de mariage à tes enfants et petits-enfants». Je leur suis encore reconnaissante aujourd'hui, car j'ai déjà cinq ans en tant qu'orpheline, mais la photo agrandie est toujours accrochée chez moi au mur et je me rappelle ma jeunesse. Les enfants et les petits-enfants regardent aussi parfois pour voir comment leur grand-mère et grand-père étaient jeunes.

365

Le 26 février 1949, nous sommes allés avec nos témoins Maria Pokusaï et le commandant de l'upiesta Gromenok à la mairie allemande pour enregistrer notre mariage et obtenir un certificat de mariage appelé «Heiratsurkunde» [Note : document officiel attestant du mariage]. Après le déjeuner, nous sommes allés à notre chapelle de campagne pour y célébrer notre sacrement nuptial. Avant cela, nos parents et les propriétaires Senuti, qui étaient très aimables et intelligents et vivaient près de l'école des filles, nous ont bénis et habillés pour la journée [Note : Senuti est une famille locale]. Ils n'avaient pas d'enfants mais leur protégé, étudiant en théologie, venait souvent les voir.

La chapelle était pleine de jeunes gens de l'école secondaire, du PAST (organisation scout ukrainienne) et d'autres connaissances. Le père Théodose Kudryk nous a mariés. Les femmes de l'Union des Ukrainiennes ont organisé une petite réception dans un petit salon qu'elles avaient préparé pour célébrer notre mariage. Au camp, il y avait beaucoup d'activistes féminines comme notre mère bien habillée, Mme Ratych, la héroïne de l'USC [Union des Femmes Ukrainiennes], Ganzia Dmitrenko et d'autres femmes connues. Elles étaient très actives, aidant les étudiants et menant diverses activités éducatives et sociales.

Je ne me souviens pas de tout car ce jour-là était comme un brouillard pour moi.

D'un côté, j'étais heureuse d'avoir autant de gens bienveillants qui s'occupaient de nous, qui voulaient le meilleur pour nous, et que je n'étais plus seule mais avec un mari qui pense à moi et m'aide dans tout ce qu'il peut. C'était une journée importante dans ma vie, mais j'avais peur car je ne savais pas où était ma famille ni quelles avaient été les conséquences de la guerre pour eux. Étaient-ils encore en vie ? Et eux-mêmes ignoraient probablement ce qui m'était arrivé... Le comité du camp nous a attribué une petite chambre individuelle avec même un évier et de l'eau pour se laver et faire la cuisine. J'ai quitté l'école des filles, mon mari est parti de sa chambre d'upiasta, et nous, le jeune couple, avons déménagé dans cette petite pièce.

Une bonne dame m'a offert une couette qu'elle avait apportée avec elle depuis l'Ukraine car il faisait encore froid en février. Mon mari Yuri a rapporté les objets essentiels pour la maison et nous avons commencé notre vie de famille. Je me suis efforcée, pour la première fois, à préparer quelque chose sur une petite cuisinière électrique ancienne que mon mari avait trouvée quelque part. J'étais encore une mauvaise cuisinière car chez moi j'aidais ma mère aux travaux domestiques mais ne mélangeais jamais les plats ou le pain, je préférais étudier et n'ai jamais manqué l'école. En Allemagne, nous mangions tous ensemble dans la cuisine collective du camp. Seulement pendant les rassemblements de PAST, il y avait un tour pour cuisiner pour tout le monde. Le plus souvent, on mangeait des galettes de seigle car c'était ce qui était le plus abondant.

Une fois au camp, sur une clairière forestière, il m'est arrivé d'avoir mon tour de cuisinier avec un autre PAST plus âgé. Nous avons reçu des pâtes et du fromage dur. Dans un grand chaudron, nous avons apporté de l'eau du ruisseau pour cuire les pâtes et on a râpé le fromage pour mélanger avec les pâtes. Tout s'est collé ensemble et il était difficile d'en sortir une portion pour chaque personne dans des assiettes. Nous, cuisiniers, nous avons honte mais étions heureux que la section PAST ne nous ait pas fait de remarques sévères, elles se contentaient de rire. Voilà comment je suis cuisinière ! Et maintenant ma cuisine familiale n'allait pas bien non plus. Heureusement mon mari n'était pas exigeant car il avait travaillé depuis 18 ans dans une entreprise et s'était nourri lui-même, et quand il était dans l'UPA [Organisation de résistance ukrainienne], il souffrait souvent de la faim.

370

Bientôt sera Pâques et je suis nerveuse car mon mari a invité des invités et j'ai dû faire la première paska [Note : une sorte de pain rituel]. Je suis allée chez ma voisine, Mme Protsik, pour avoir ses conseils et recettes. J'ai suivi tout ce qui était écrit dans sa recette et selon ses conseils, mais mon pain n'a pas voulu lever.

Dans la recette, il est dit : « mettre le pain dans un endroit chaud afin qu'il puisse lever ». Mais à l'intérieur de la maison, c'était froid car nous sommes encore au début du mois de mars. J'ai mis le pain dans une forme en métal et je suis allée chez la boulangerie allemande qui était près d'ici [Note : "boulangerie" est ici utilisé pour traduire l'équivalent ukrainien, mais il s'agit probablement d'une pâtisserie ou d'un magasin de pain]. J'ai demandé au boulanger de le cuire, peu importe si le pain avait levé ou non. Quand je suis revenue chercher la pâte, elle était aussi plate qu'un gâteau [Note : l'expression "как пляцок" est une tournure familière en ukrainien pour dire que quelque chose n'a pas levé]. J'ai apporté à la boulangerie le pain qui restait et j'ai demandé de me faire cuire une paska. Mon

premier gâteau était bon, mais dur, donc je l'ai rangé dans un placard. La paska que le boulanger a faite pour moi était bonne et savoureuse. Pendant les fêtes, nos invités ont louangé mon mari pour la belle et délicieuse paska qu'il avait préparée [Note : en réalité, c'était celle du boulanger], mais je n'ai rien dit, juste souri légèrement car personne ne m'a demandé si j'avais fait cette paska.

Quelques jours plus tard, mon mari Yuri a trouvé par hasard dans le placard mon gâteau et avec des larmes, j'ai dû lui avouer la vérité. Il s'est moqué de moi en disant qu'il allait prendre ma place comme hôtesse [Note : une blague familiale], puis il a raconté à nos amis comment il avait trouvé le gâteau dans le placard. Mais j'avais aussi quelque chose d'intéressant à partager. Mon mari est tombé sur un petit poste de radio qui ne fonctionnait pas et s'est mis à le réparer, démontant et remontant pendant longtemps [Note : Yuri semble avoir une inclination pour les travaux manuels]. Probablement que certaines pièces étaient restées quelque part car quand il a voulu vérifier si cela marchait, la lumière est tombée dans toute la tente. Il y avait beaucoup de spécialistes dans le camp et bientôt tout s'est rallumé, mais le poste de radio est allé à la poubelle.

De plus en plus de gens quittaient le camp pour aller travailler ailleurs. Yuri a décidé où nous allions nous inscrire pour partir, c'était l'Australie [Note : après la Seconde Guerre mondiale, l'Australie a commencé à accueillir des réfugiés européens comme main-d'œuvre dans les régions peu peuplées]. Ils commençaient à recruter des Européens sans famille pour travailler dans une nouvelle et encore peu peuplée contrée. Je me souviens de deux jeunes hommes du camp qui étaient partis en Australie plus d'un an auparavant car ils n'acceptaient alors que les hommes seuls [Note : cette politique a changé]. Sur la photo qu'ils nous ont envoyée, ils travaillaient loin des villes et sur la photo, entre eux, il y avait une femme noire avec un chapeau noir et à côté d'elle un homme noir légèrement dissimulé par le relief. Il était écrit : « ce sont nos voisins ». J'ai immédiatement protesté [Note : probable réaction culturelle face aux différences ethniques]. Je veux partir en Amérique ou au Canada, là-bas ils prennent aussi des gens. Il y a déjà beaucoup d'Ukrainiens là-bas, des organisations, des établissements scolaires, car j'ai même correspondu avec une étudiante ukrainienne nommée Anna Hrytsiv à Montréal en 1946 [Note : référence historique]. Beaucoup de nos connaissances sont déjà partis là-bas et ils écrivent que c'est facile d'y trouver du travail, qu'ils travaillent et étudient aussi, donc j'ai très envie d'aller là-bas. Comment pouvons-nous partir dans un pays encore peu connu comme l'Australie ?

Yuri a commencé à me convaincre que son rêve était de posséder un jour sa propre entreprise. L'Australie est une nouvelle contrée qui commence juste à se développer, donc il sera plus facile et meilleur d'avoir la possibilité de commencer quelque chose, car il n'y aura pas encore autant de concurrence qu'en Amérique ou au Canada [Note : argument économique].

375

En avril 1949, nous avons passé la commission médicale et signé un contrat de deux ans : travailler à toute tâche qui serait assignée et payer notre transport vers l'Australie. Nous avons également reçu un passeport temporaire pour un voyage unique et une carte de train jusqu'au port de Naples (Неаполь), en Italie.

Emballer nos affaires n'était pas difficile, car nous ne possédions pas grand-chose.

Nous avions seulement des vêtements et quelques autres objets, mais beaucoup de livres et de journaux ukrainiens. C'était notre plus grande richesse que nous avions acquise pour nous-mêmes, et certains d'entre eux avaient été laissés par les garçons qui partaient aux États-Unis ou au Canada, car ils savaient qu'il y avait beaucoup de publications là-bas. Tout cela, nous l'avons emballé dans une caisse en bois, car nous pensions que ce seraient des livres ukrainiens imprimés que nous lirions et relirions pendant longtemps. Nous ne savions pas grand-chose sur l'Australie. Seulement qu'il s'agissait d'un pays subtropical, où les premiers habitants étaient des Noirs, tels que nous pouvions voir sur les photographies, et que c'était un capitaine anglais Cook qui avait découvert ce pays, et que de nombreux Anglais y avaient émigré. Mais mon Yuri aimait toujours l'aventure, donc cela le tentait encore plus.

Nous avons pris nos documents dans notre sac, ceux qui nous ont été remis ainsi que quelques autres objets, et sommes partis «dans le monde pour voir» le 25 mai 1949. Nous avons été transportés depuis le camp de Bayreuth vers l'Autriche, puis à travers l'Italie jusqu'à Naples (Неаполь), où se trouvait une des sections du camp de transit Vagno. Il y avait là beaucoup d'émigrants européens qui attendaient pour prendre un bateau et partir par mer ou océan. Nous avons été ici pendant deux semaines. Nous nous promenions et visitions la ville. On nous donnait un peu à manger, mais ceux qui avaient de l'argent pouvaient encore acheter quelque chose.

Yuri a laissé sa petite boutique qu'il avait commencée et surveillée aux gens restés dans le camp pour qu'ils aient du travail et ne fassent pas de bêtises sans son regard, donc il n'a pris aucun argent, même pas pour des cigarettes, car il aimait fumer. Moi, j'avais deux dollars que m'avait envoyés une amie par lettre depuis le Canada. Nous les avons économisés pour faire un voyage jusqu'au Vésuve et voir les ruines de Pompéi. C'était la meilleure décision, car nous n'avons plus jamais eu l'occasion d'y retourner, et c'est très intéressant historiquement. Il est difficile à imaginer le désastre qui s'est produit quand la ville de Pompéi a été ensevelie sous une couche de lave chaude et que les gens y ont péri. On peut voir des fouilles montrant qu'il s'agissait d'une belle, riche et civilisée ville. Nous avons aussi vu beaucoup de divers instruments médicaux déterrés.

Le 14 juin 1949, nous partons du port de Naples à bord du navire militaire américain «General Omar Bundy». C'était la première fois que je voyais une grande mer et j'étais terrifiée. Devant nous se trouvait seulement l'océan agité. Nous laissions derrière nous l'Europe, l'Ukraine et quelque part loin, ma famille et celle de mon mari, sans savoir si nous allions les revoir un jour, car nous naviguions vers une destination inconnue.[Note : Le voyage en mer était souvent source d'angoisse pour les migrants.]

380

Sur le bateau, on nous a installés dans des cabines : ensemble pour les femmes sans enfants, séparément pour celles avec des enfants et séparément pour les hommes. Moi et d'autres femmes étions dans une grande cabine, au nez du navire.

Le soir venu, nous sommes arrivées à Port-Saïd [Alexandrie] et c'est là que j'ai vu pour la première fois un commerce très étrange. Sur de petits bateaux, des marchands arabes exotiques approchaient le navire avec divers produits et fruits tropicaux que je n'avais jamais vus auparavant. Certains passagers achetaient ou

échangeaient ces objets. Ils discutaient pour savoir quel bateau était le moins cher, puis ils lançaient un câble vers la rive avec des paniers ou des sacs remplis d'achats et tiraient ensuite les fruits, légumes et autres marchandises jusqu'en haut de la colline. Mon mari se trouvait quelque part dans la cuisine car on lui avait attribué du travail là-bas, tandis que moi j'observais avec enthousiasme ce spectacle.

La nuit est venue, nous avons traversé le canal de Suez [Note : le canal reliant la mer Méditerranée à la mer Rouge], car je sentais que le bateau avançait lentement et paisiblement. Je me suis levée tôt pour aller sur le pont afin d'observer comment se présentait ce canal de Suez. Personne n'était là, sauf moi qui étais presque au bout du nez du navire. Le canal semblait très plat et pas aussi large que je l'avais imaginé. Les rives étaient illuminées des deux côtés, et notre bateau avançait lentement.

Le lendemain matin, nous étions déjà sur la mer Rouge qui était agitée. Moi et d'autres passagers commençons à souffrir du mal de mer. Je voyais rarement mon mari car il travaillait dans la cuisine chaude et ne sortait que parfois sur le pont pour sentir l'air frais et me rencontrer.

La nourriture sur le bateau était bonne, avec beaucoup de légumes, mais je tombais malade plus souvent et pendant plus longtemps. J'avais des nausées et cela m'affaiblissait chaque jour un peu plus.

Mon mari commença à se plaindre de moi car il me trouvait malade, allongée sur le pont en pyjama avec une couverture brodée. Je vomissais les aliments qu'on me donnait. J'avais envie du pain noir, mais on ne nous donnait que du pain blanc. Mon mari attentionné a organisé avec le boulanger pour obtenir du pain noir que j'ai mangé avec appétit car il était délicieux, mais malgré cela je continuais à être malade. J'étais convaincue que c'était la mer qui me rendait malade, car notre navire se balançait sur les vagues de la mer Rouge. Mais quand nous sommes entrés dans l'océan Indien, alors tous les passagers ont vu et ressenti à quel point les vagues peuvent être hautes.

385

Le 24 juin 1949, le navire s'arrêta pour une journée à Colombo, sur l'île de Ceylan [Sri Lanka]. Encore une fois, autour du bateau, des vendeurs indiens en petits canots se pressaient et vendaient des objets exotiques, différenciés par leur habillement et leur apparence.

Nous quittons Colombo pour naviguer dans les eaux furieuses de l'océan Indien. Les vagues étaient hautes et s'élevaient encore plus chaque fois, avec un roulis du navire qui se faisait plus fort. Parfois, les vagues débordaient sur le pont du bateau. Une fois, allongée sur la passerelle, l'eau m'a presque emportée dans son royaume marin et mystérieux, me collant au bord du pont. Yuri s'est mis en colère contre moi car j'étais affaiblie et perdais mes forces physiques. Il me portait souvent à un endroit calme pour que je puisse manger et boire quelque chose.

En traversant l'équateur, qui divise la Terre en hémisphère nord et sud et se trouve à égale distance des deux pôles, une cérémonie amusante a eu lieu. La mer est honorée par Neptune lors de cette tradition maritime où les marins sont arrosés d'eau pour ceux qui traversent l'équateur pour la première fois. Malheureusement, je n'ai presque rien vu car j'étais malade.

Enfin, nous avons aperçu les côtes de l'Australie-Occidentale. Les malades ont été soulagés à l'idée d'atterrir bientôt sur une terre ferme et stable.

Le 8 juillet 1949, nous sommes arrivés au port de la ville de Sydney. Un jeune Ukrainien nommé Vladimir Shumsky est venu nous accueillir près du navire. Il nous a informé qu'il publiait avec ses amis le premier journal ukrainien sur ce continent, «Vilna Dumka» [Libre Pensée], et nous a montré son premier numéro. Nous étions ravis de rencontrer un compatriote vivant ici et encore plus heureux d'apprendre que la presse ukrainienne existait déjà.

La ville n'était pas visible à cause du crépuscule, mais j'étais émerveillée par le grand pont sous lequel notre bateau passait, ressemblant à un immense rouage souriant au soleil couchant.

Nous avons pris le train pour nous rendre à la ville de Bathurst [200 km de Sydney], puis dans une tente d'accueil pour les nouveaux arrivants. Nous avons été logés dans des longues baraques métalliques. Sur le navire, les femmes étaient séparées des hommes, mais ici on nous a tous installés ensemble dans un grand bâtiment. Certains ont commencé à se cloisonner avec des cordes ou des couvertures.

Nous sommes arrivés en Europe pendant l'été, mais il faisait maintenant hiver ici, bien que pas très froid. Dans cette longue baraque métallique, nous avons tous frissonné. Le matin, on pouvait voir de la glace sur l'herbe dans la cour.

On nous donnait beaucoup à manger et pour la première fois depuis longtemps, nous mangions de la viande et des légumes. Les hommes se sont dispersés dans le champ environnant pour explorer les lieux. De nombreux lapins y gambadaient. Un jeune homme a plongé sa main dans une ouverture qu'il pensait contenir un lièvre, mais il est ressorti avec un serpent. Heureusement, le serpent s'était réfugié dans l'ouverture pour se protéger du froid.

Nous avons appris que l'Australie abrite de nombreux serpents et araignées venimeux ainsi qu'une petite méduse bleue très dangereuse. À ce moment-là, un grand mouvement des mineurs s'était déclenché en Australie, interrompant le travail dans plusieurs établissements et limitant la production d'électricité. Par conséquent, nous n'avons pas pu travailler immédiatement.

De nombreux couples sans enfants ont été transportés par bus à 400 km de là vers Port Stevens [Port-Étienne], au village de Nelson Bay, où ils ont été logés dans des baraques militaires laissées par l'armée américaine. Près du camp se trouvait une ferme avec des vaches et un petit magasin près de la route. Plus loin s'étendaient d'autres fermes.

Au bord de la baie, il y avait beaucoup de calme et peu de monde, à part ceux qui avaient été récemment amenés ici, environ 100 personnes et le personnel du camp. Certains hommes étaient très contents car ils pouvaient pêcher depuis la plage, même avec un fil.

Mon mari et Vladimir Popik, qu'il avait rencontré sur le bateau, sont allés à la pêche. Pour être plus loin de la côte, ils se sont installés sur une grande pierre. Dans leur enthousiasme pour attraper des poissons, ils n'ont pas remarqué que l'océan montait et les vagues s'élevaient encore plus. Soudainement, une immense vague a fait tomber les deux hommes de la roche et les a presque

emportés dans l'océan. Cela les a effrayés et ils ont perdu leur envie de pêcher.

Je n'allais pas souvent à la baie car même le regard sur l'eau marine me rendait malade.

390

Nous étions ici pendant près de deux mois. Nous, les Ukrainiens, nous avons rapidement formé des groupes et créé un chœur ainsi qu'une troupe de danse pour donner des concerts. Nos groupes ont attiré l'attention du comité du camp et nous avons donné des représentations dans plusieurs villages voisins.

Nous fûmes divisés en groupes selon notre niveau d'anglais, et on nous attribua des professeurs. J'ai été placée avec ceux qui connaissaient déjà un peu l'anglais. Dans mon groupe se trouvaient la chanteuse ukrainienne Zena Moroz, deux Polonais et une Lettone. Notre professeur était un Australien âgé qui venait en petit vieux auto qu'il appelait «djalopie». À cette époque, il n'y avait pas beaucoup d'automobiles en Australie. Il parlait toujours avec nous d'une manière amusante et compréhensible en anglais simple. Probablement était-il venu à notre concert car il a félicité Zena pour sa voix forte et agréable. Parfois, il nous invitait, Zena et moi, dans sa «djalopie» pour faire un tour des environs.

[Note : Le terme "djalopie" est une variante dialectale de l'anglais "jallop", qui désigne un véhicule ancien ou modifié.]

Mon mari, en passant près d'une ferme avec des vaches, a voulu me faire une surprise et acheter du lait aigre que j'aimais. Le fermier était très surpris de savoir pourquoi il lui fallait ce lait, car ils le considéraient comme mauvais et dangereux pour la santé, les Australiens l'utilisaient plutôt pour nourrir les porcs ou d'autres animaux. De plus, personne ne faisait du fromage blanc frais ici, peut-être à cause de la chaleur qui fait que tout se gâte rapidement. Le fermier a donné du lait aigre à mon mari, je me demande ce qu'il en pensait ?

Très vite, notre deux mois est passé et nous avons été transportés dans différents villages par bus. Nous sommes arrivés dans une banlieue de Sydney, le Bradfield Park, où se trouvaient des baraquements militaires américains plus confortables.

Ici, on a attribué nos tâches : Yuri a été envoyé sur une usine de meubles et moi à l'usine alimentaire «Aunt Marys» [Note : Le nom "Aunt Marys" est probablement le nom d'une marque ou d'un établissement].

[Note : Les termes "powiat", "gmina", et autres noms propres ont été conservés dans leur forme originale.]

395

Je connaissais déjà le secret de ma maladie, mais je ne l'avouais à personne sauf à mon mari, car le camp où nous vivons et d'où nous allons au travail est réservé uniquement aux sans-famille qui travaillent ici. Or, je suis enceinte depuis trois mois déjà. Si la direction du camp apprend cela, ils me transféreront immédiatement à plus de 200-400 kilomètres dans une ville nommée Kowri [Note : probablement une erreur orthographique pour Cowra], où se trouve un autre camp réservé uniquement aux femmes avec enfants. Mon mari ne pourrait alors

presque pas venir me rejoindre, car en Australie à l'époque, le transport était difficile. Au travail sur la fabrique, je me sentais mal et inconfortable. Dans de grands cuves bouillait une variété d'aliments que nous versions dans des boîtes et des bocaux. Ces différents parfums m'indisposaient, mais j'y tenais et accomplissais mon travail, courant souvent aux toilettes. La responsable a remarqué mes difficultés, mais voyant ma détermination à travailler, elle m'a informée que je pouvais continuer tant que je le voulais.

La nourriture au camp était bonne et variée, surtout pour nous qui avions souffert de la faim pendant et après la guerre. Chaque jour, nous avions : des légumes, de la viande ou du jambon, des fruits, des sucreries. Sur les tables dans la cantine, il y avait toujours du pain, du confit d'abricots [мarmелад], de la moutarde, du ketchup, du vinaigre, du sel et du poivre.

Je rajoutais beaucoup de sauce acide à tout, car j'avais un goût bizarre en ce temps-là. Pendant les pauses déjeuner, on nous donnait des sandwiches et des gâteaux prêts à manger. Un jour, j'ai vu une femme qui était arrivée avec nous prendre du pain et du sucre sur la table après le petit-déjeuner et les cacher dans ses poches. Elle faisait cela souvent. Voyant que je l'avais remarquée, elle me dit en sortant de la cantine qu'elle séchait le pain pour le conserver, car un jour il pourrait y avoir encore plus de famine. Plus tard, j'ai appris qu'elle avait perdu son mari pendant la guerre et qu'elle avait déjà connu beaucoup de faim et de froid dans sa vie. Elle s'était enfuie du communisme et se trouvait maintenant en Australie, inquiète pour son avenir.

J'ai découvert que le docteur Sirocco [Note : probablement un nom ukrainien] était médecin à Sydney. Je suis allée le consulter pour vérifier mon état médical actuel, car je suis déjà enceinte depuis sept mois. Le docteur Sirocco a confirmé que tout allait bien et m'a félicitée pour l'arrivée prochaine d'un nouveau membre de la famille [Note : 58 est probablement une erreur ou un lapsus]. Maintenant, les gens commencent à remarquer mon état avancé et certains me souhaitent du bonheur. Le directeur du camp nous a informés que si nous voulons vivre ensemble, nous devons trouver un logement privé.

Nous avons cherché pendant plusieurs samedis et dimanches, mais en Australie à l'époque, c'était difficile de trouver un logement avec tous les réfugiés européens qui arrivaient après la guerre. Cela était encore plus compliqué pour nous alors que je suis dans cet état.

Mon mari a trouvé une autre job le week-end et pendant les jours fériés. Le travail est dur, mais bien payé. Il creuse des fosses pour poser des tuyaux d'eau. Je m'inquiète pour lui car j'aperçois souvent ses ampoules sur les mains. Avec nos premiers économies, mon mari a versé un dépôt et acheté une petite parcelle de terre à Grenville [Note : banlieue de Sydney], loin de la ville, où il commence à construire notre maison. Nous avons demandé au directeur du camp s'il pouvait nous permettre de rester pour un court moment avec l'enfant que nous attendons, car nous avons déjà notre terre et mon mari commence les travaux de construction. C'était soit notre sincérité envers lui, soit sa bonté, mais il a accepté.

Je suis restée travailler à la fabrique et maintenant je couds et brode pour ma future enfant. J'ai peur car c'est mon premier enfant et que je ne sais rien, n'ayant

personne avec qui en parler ici, où tout le monde est jeune et sans enfants. Je n'ose pas aller voir un médecin de crainte qu'on me transfère au camp réservé aux femmes et aux enfants.

Un jour, une Australienne plus âgée que moi a croisé mon chemin alors que je passais près du camp ; elle m'a abordée et m'a demandé si je pouvais laver son linge pendant quelques jours par semaine. J'ai immédiatement accepté, bien que j'aime peu ce travail et que chaque cent compte maintenant que nous commençons à construire notre maison. Je lui ai lavé le linge jusqu'à la naissance de mon enfant, soit environ deux mois.

Mon mari a bientôt dessiné les plans pour notre première maison, tandis que j'ai rempli une demande de permis de construction avec l'aide d'un dictionnaire. La municipalité l'a approuvé, bien que je sois tombée dans un piège linguistique en écrivant le mot « chambre à coucher » par erreur comme « badroom » (bedroom), ce qui signifie littéralement « mauvaise pièce ». Il aurait fallu écrire « bedroom », la prononciation est identique mais l'orthographe différente.

Maintenant, nous avons de nouvelles difficultés : où et comment obtenir des fonds pour les matériaux de construction ? Mais mon mari est tenace, réfléchi et ingénieux. Il a souscrit une assurance-vie et obtenu un prêt bancaire grâce à cela. Sur notre terrain, il a d'abord érigé une cabane où il dormait après le travail, puis construisait les murs le soir et pendant les week-ends. Au début, peut-être ne savait-il pas grand chose sur la construction, mais il avait travaillé deux ans dans une fabrique de meubles, ce qui lui a sans doute appris certaines choses pratiques. Mais comme dit notre proverbe : « Les saints n'ont jamais collé les pots ». À cette époque, j'ai été convaincue que mon mari pouvait tout faire s'il le fallait.

Depuis, je ne l'ai plus souvent vu, mais la directrice du camp m'a assurée qu'on allait bien

405

59 Les premiers jours de Noël et l'arrivée de la nouvelle année 1950 sont arrivés. En Australie, les fêtes de Noël nous paraissaient étranges car c'était le jour le plus long et le plus chaud de l'année. Nous avions envie de neige blanche.

Nous avons célébré Noël ensemble avec toutes les nationalités dans une grande cantine commune. Dans un coin, il y avait un grand sapin décoré de divers jouets. Un repas de Noël chaud : du gâteau au sirop, des pommes de terre rôties, différentes sortes de légumes, de la glace et du pain d'épices appelé «Christmas cake», qui est fait avec différents fruits secs. Nous avons chanté le "Silent Night" en allemand, car dans le camp se trouvaient divers réfugiés européens fuyant les régimes communistes et l'allemand était la langue commune que tous connaissaient, bien qu'ils n'aient pas encore appris l'anglais.

Ainsi est venu notre Noël. Il y avait seulement trois familles ukrainiennes dans le camp venant de différentes parties d'Ukraine.

Nous avons parlé de nos traditions de Noël et la plupart ne comprenaient pas pourquoi nous les célébrions en janvier. J'ai essayé de préparer des varenyky et du kutia pour la veillée de Noël, car je pouvais acheter ces ingrédients dans le village voisin.

J'ai appris qu'à Sydney il y avait une boutique d'aliments fins européenne appelée «Sylvie». Mon mari l'a trouvée à Sydney et a acheté du bœuf salé, des cornichons acidulés, de la crème sure, du pain noir au seigle et encore un certain type de saucisse. J'étais très contente car je n'avais pas vu ces aliments depuis longtemps et j'en avais tellement envie... Dans les magasins australiens à l'époque, on ne trouvait pas ce genre d'aliments, car ils ne les mangeaient pas. Les repas étaient très simples : du pain blanc de blé, du beurre salé, du lait, un fromage dur, de la viande de mouton et de bœuf, du poisson et quelques légumes ainsi que beaucoup de fruits tropicaux et de légumes exotiques. Le plus courant qu'on achetait était des pommes de terre rissolées sur une couche de graisse de bœuf en tranches longues et carrées et un morceau assez grand de poisson grillé. On pouvait appeler cela l'aliment national australien à cette époque.[Note : Les traditions culinaires étaient très différentes.]

410

Le temps passait rapidement, je préparais tout ce qui serait nécessaire pour l'hôpital, car lorsque j'ai finalement consulté le médecin, il a estimé que l'enfant naîtrait le 26 février 1950. Nous étions contents de cette date, car c'était notre première année de mariage. Le samedi 18 février 1950, Yuri est allé à Sydney chez «Sławik» et j'ai demandé qu'il m'achète un peignoir. Il l'a fait et après le déjeuner il me l'a apporté, bien que ce soit trop long pour moi car je suis petite de taille ; j'ai immédiatement commencé à coudre les manches. Je n'avais pas encore fini quand soudainement de l'eau est apparue sous moi. J'étais effrayée et mon mari a appelé une infirmière. Elle a immédiatement demandé une ambulance qui m'a emmenée à l'hôpital. À peine y étais-je arrivée que j'ai compris ce que signifiaient les douleurs du travail...

Le dimanche 19 février 1950, nous avons eu notre petite fille, Christyna-Orysia. Mon mari est venu nous voir à l'hôpital et il était content de la petite, bien qu'il ait espéré un garçon. Avec ma petite fille, je me sentais bien. Vers le quatrième jour, nous sommes rentrés chez nous avec elle. Nous cherchions immédiatement un landau utilisée mais encore bon pour l'enfant et une petite baignoire pour la toilette. J'achète seulement des choses vraiment nécessaires à mon enfant, tout le reste je le fabrique moi-même en recyclant et en brodant des ornements avec ce que j'ai.

Mon mari continue de travailler après son service et dort là-bas ; pendant les week-ends il vient au campement pour gagner de l'argent dans un travail pénible qui n'est pas loin du camp, car il doit rembourser une dette à la banque. Souvent je vais avec mon enfant chez lui travailler et apporte de l'eau froide, car en été le temps est très chaud et nous ne sommes pas habitués à cette chaleur. Je m'inquiète souvent pour notre petit enfant, car je ne sais rien sur les nouveau-nés. Je n'ai pas eu la possibilité de trouver des livres nécessaires, car la ville est loin et je ne voulais pas inquiéter mon mari. La journée, j'installe ma petite dans le landau et nous sortons ou allons au parc ; la nuit, quand l'enfant pleure, je l'allacte et la porte dans mes bras. À travers le mur, dans la deuxième chambre, dort un couple sans enfant qui part tôt pour travailler. Je m'inquiète qu'ils ne se plaignent pas à l'administration que notre enfant les réveille en pleine nuit, ce qui me forcerait à partir immédiatement d'ici. De plus, quand l'enfant pleure, je m'inquiète car je ne sais pas pourquoi ; j'imagine peut-être que j'ai fait quelque chose de mal ou causé du tort. J'ai peur qu'elle ne s'étouffe, car j'ai entendu dire

que cela arrive parfois, surtout la nuit. Souvent, quand l'enfant dort dans son landau, je m'approche pour vérifier si tout va bien.

Un samedi, après une deuxième journée de travail pénible, mon mari a dormi avec nous dans notre chambre et l'enfant l'a réveillé en pleurant la nuit. Mon mari ingénieux, maintenant un père, a trouvé une solution. Il a pris un morceau de tissu, y a mis un peu de sucre, l'a noué et l'a donné à l'enfant qui s'est calmée. C'est alors que j'ai appris qu'on pouvait acheter des sucettes pour bébé ; je les ai rapidement achetées.

J'ai aussi découvert qu'il y avait une clinique pédiatrique dans la région. Avec mon enfant, nous sommes allées là par bus. On m'a rassurée car ils ont examiné l'enfant et constaté que tout allait bien, elle grandissait normalement ; on m'a dit que je pouvais y amener mon enfant chaque semaine et j'y suis retournée régulièrement.[Note : Le terme "Sławik" est probablement le nom d'un magasin ou d'une entreprise.]

415

Dans le camp, c'est moi avec l'enfant. Je dois manger en allant à la cantine avec les autres. Pour l'eau, pour le bain de l'enfant, il faut aller assez loin, jusqu'à une cabine ou un lavoir isolé. Les nuits sans sommeil et le transport d'eau dans deux seaux me fatiguaient beaucoup.

Finalement, mon mari m'a informée que nous allions déménager vers notre propre logement. Cela m'a beaucoup réjouie et j'ai rapidement rassemblé tout ce qu'on avait : l'enfant avec son landau, une petite baignoire pour le bain de l'enfant et une armoire pleine de livres. Je ne me rappelle pas qui nous a transportés ni comment, bien que ce n'était pas très loin, seulement 30 km. À cette époque en Australie, le transport était encore peu développé et il y avait peu d'automobiles, donc j'ai fait mon premier voyage avec l'enfant pour voir où nous allions vivre. De loin, j'avais déjà aperçu la maison qui avait des murs et un toit. Quand nous sommes entrés dans la maison, il n'y avait qu'une seule pièce finie, le reste devait être terminé. Nous étions heureux d'être sur notre propre terre et dans notre petite maison. Je me demandais comment Yuri avait fait autant en quelques mois, car même les jardins étaient déjà creusés et des tomates avaient été plantées. Dans la pièce se trouvait un lit pour nous, une table et une armoire qu'il avait fabriqués lui-même, l'enfant avait son landau pour le moment. L'eau n'était pas encore arrivée jusqu'à la maison, mais seulement dans la cour, il n'y avait pas non plus d'électricité à l'intérieur. Nous utilisions des lampes à pétrole et une lampe électrique au piles. Je faisais bouillir et chauffer l'eau avec un alcool-burner. Maintenant nous terminons ensemble la construction. Très vite, j'ai appris à bien enfoncer les clous dans le plancher avec un marteau et je l'aidais autant que possible. Mon mari est devenu un bon artisan. Il a d'abord fabriqué des meubles pour la chambre où nous vivions, car bientôt cette pièce serait pour notre fille. Nous terminons maintenant une deuxième chambre sur laquelle il travaille après sa journée à la fabrique, et petit à petit tout avance. L'enfant commençait rapidement à marcher et j'avais peur de la laisser sur le sol qui n'était pas encore fini. Bientôt l'eau et l'électricité ont été amenées dans la maison ce qui a accéléré notre construction, car nous pouvions travailler le soir. Yuri continuait les travaux tandis que je peignais tout derrière lui.

Un jour, alors que j'enveloppais l'enfant sur une table après son bain, je me suis retournée un instant et soudainement j'ai entendu qu'elle était tombée au sol. Cela m'a beaucoup effrayée et j'ai réalisé que je n'étais pas vraiment pratiquée en

tant que mère.

L'enfant a commencé à marcher rapidement. Je manquais souvent de temps pour être constamment avec elle, donc elle tombait souvent et se blessait les genoux, mais ici on pouvait acheter des bandes adhésives prêtes à l'emploi pour soigner ses petites blessures. Un jour, mon mari installait une porte dans une pièce, par malchance la porte est tombée au sol alors que notre fille courait vers son père et heureusement elle n'est pas tombée dessous. Cela nous a beaucoup effrayés tous les deux, donc j'ai décidé de ralentir le travail pour pouvoir surveiller ce qu'elle faisait. Finalement, la deuxième chambre à coucher, la cuisine et la salle de bain étaient prêtes et la vie est devenue bien plus facile. Dans le jardin, les tomates de mon mari et nos petits concombres et oignons ont poussé, ainsi que du raifort planté en expérimentation par mon mari qui l'avait reçu d'un Européen au travail car à cette époque en Australie personne ne connaissait le raifort ni l'ail.

Quand nous vivions encore à Granville [Note : une petite ville située dans la région de Sydney], ce quartier était peuplé par des gens plus pauvres qui vivaient dans des logements gouvernementaux, mais beaucoup avaient aussi leurs propres petites maisons et jardins fleuris. Ceux qui habitaient les logements gouvernementaux travaillaient dans les usines ou d'autres emplois ordinaires et la plupart étaient de tendance communiste. Comme l'État australien nous avait amenés en Australie, nous devions honorer notre contrat là où on nous disait. Je n'avais qu'une petite fille et ne travaillais pas, tandis que mon mari travaillait à la fabrique en trois shifts [Note : un système de travail en rotation qui permet d'assurer une production continue].

420

À l'opposé de notre maison à Granville vivait une agréable famille australienne, deux adultes et un petit garçon nommé John. Nous ne nous rencontrions pas souvent car cet homme allait au bureau en bus pour travailler dans la ville [Note : le terme "бюро" signifie "bureau"], tandis que mon mari se rendait à vélo à la fabrique, parfois pour des horaires différents. Derrière notre maison se trouvait un parc où les enfants jouaient souvent. Le fils de nos voisins, John, fréquemment lançait le ballon et le faisait rebondir près de notre clôture. Ce ballon traversait régulièrement la cour derrière notre maison [Note : Гартгородина signifie "cour" ou "jardin"], où poussait une plante et où notre chien était attaché à un poteau. Lorsque mon mari dormait après sa nuit de travail, les enfants jouaient près du clôture derrière la maison, je sortais pour leur demander d'aller plus loin et de ne pas frapper le ballon contre la clôture car cela réveillait mon mari [Note : "пліт" signifie "clôture"]. Tous les enfants obéissaient sauf John. Il continuait à frapper le ballon près du clôture, juste en face de notre chambre où dormait mon mari. Je suis retournée vers la clôture et lui ai demandé de ne pas jouer là, mais il a continué son jeu en frappant le ballon directement devant nos fenêtres. Alors j'ai menacé de porter plainte à sa mère. Sans réaction, il est resté concentré sur son jeu. Je suis immédiatement allée trouver sa mère pour lui raconter l'histoire. Elle a tout de suite répondu : « Ce n'est pas mon John » et a ajouté que notre cour était sale [Note : Гартгородина signifie "cour" ou "jardin"]. C'est vrai, j'ai des fleurs devant la maison et une cour derrière où poussent diverses plantes dont du maïs. Un garçon qui jouait avec John est venu vers moi et a dit que c'était lui qui frappait le ballon contre la clôture. Je l'ai aussitôt interrogé : « Alors, combien Mrs Barthalamur t'a-t-elle donné pour ça ? 5 shillings ? ». Ainsi, certaines mères élevaient leurs enfants.

Le climat était très chaud pendant longtemps et les aliments se gâtaient

rapidement. Personne n'avait de cave sous la maison comme chez nous en Ukraine [Note : "під хатою" signifie "sous la maison"], mais il y avait un petit réfrigérateur à glace. Chaque semaine, une charrette tirée par un cheval apportait des blocs de glace coupés que l'on transportait dans la maison et déposait dans le réfrigérateur. Le lait et le pain étaient livrés quotidiennement ; ce pain était fait à partir de farine de blé, d'une forme et d'une qualité uniformes. Si quelqu'un ne pouvait pas être chez lui pendant la journée, il plaçait une note avec l'argent et les instructions sur le seuil de la porte [Note : "на порозі" signifie "sur le seuil"]. À cette époque, les gens étaient honnêtes et nous n'avions jamais fermé nos portes à la maison, et souvent on laissait divers objets dans la cour ou devant la maison.

À Sydney, vers la fin des années 1950, ont commencé les offices religieux ukrainiens dans l'Église catholique australienne. C'est alors que le père Mikola Kopyakivs'kyi, né à Borzheva et venu de Canada, est arrivé en tant que premier chapelain et organisateur de notre vie religieuse ici [Note : "Борщев" signifie la ville de Borzhchev]. Nous avons décidé d'hospitaliser notre première fille dans notre maison car le trajet jusqu'à l'église avec une enfant était long et difficile. Notre fille a été baptisée sous les noms de Christina-Orisya [Note : "Орія" est un nom ukrainien, souvent utilisé pour les filles]. Ses parrains étaient Zenon Boris « Jean » d'Irpen et Olena Popik-Mychkivs'ka de Chernivtsi.

À Sydney, la vie communautaire ukrainienne s'est organisée car la plupart des nouveaux arrivants comme nous avaient travaillé dans la ville ou à proximité pour remplir leurs contrats annuels signés [Note : "підписані контракти" signifie "contrats signés"]. La communauté a acheté sa première maison près du centre-ville de Sydney, où nos gens se réunissaient, organisaient divers groupes et écoles pour les enfants, ainsi que des événements variés.

425

Après avoir terminé son contrat de travail d'une année, l'homme a commencé un nouveau travail plus proche, sur une usine qui fabriquait divers articles en amiante ; la plupart du temps, il travaillait à la construction et au tissu. Après le contrat de travail, les gens avaient le droit d'avoir une vie permanente dans ce pays, et après cinq ans de résidence ici, ils pouvaient obtenir la citoyenneté. Au début, nos gens ne se pressaient pas pour obtenir la citoyenneté, car ils pensaient que des changements allaient avoir lieu en Ukraine et qu'ils reviendraient un jour dans leur pays qui aurait besoin de bons professionnels.

Jurij a acheté une bicyclette d'occasion avec laquelle il allait au travail. Il a également fixé un siège pour l'enfant à sa bicyclette, utilisant celle-ci pour faire des courses et emmener son enfant se promener. Le week-end et pendant les fêtes, Jurij prenait le train jusqu'à Sydney pour assister aux offices religieux prêchés par le père Kopyakivs'kyi [Note : l'auteur fait référence à un prêtre ukrainien], achetait notre gazette "Vil'na Dumka" [Libre Pensée], rencontrait des amis et faisait connaissance avec de nouveaux Ukrainiens, où ils discutaient de la vie ukrainienne et communautaire ici. Notre première immigration post-guerre en Australie était politique car elle était nationaliste. Des gens d'horizons divers y étaient venus : ceux qui avaient été déportés pour travailler en Allemagne, des activistes, des soldats de la lutte libératrice, des réfugiés persécutés par le régime communiste soviétique ; il y avait donc beaucoup d'intellectuels conscients. Nos immigrants, dès leurs premiers pas sur ce nouveau sol, ont commencé à se regrouper, à poser les fondations et à créer une vie communautaire organisée et

nationale. Jurij revenait de ces discussions non seulement physiquement épuisé mais aussi spirituellement enrichi par les actions communes auxquelles il participait.

Comme toujours, c'est notre dynamique femme qui nous a guidés en avant. À la ville de Cowra [Note : une petite ville dans l'État de Nouvelle-Galles du Sud], où se trouvait un camp pour les femmes et leurs enfants dont les maris étaient partis loin travailler sous contrat, avec l'initiative de la maîtresse Irina Pelens'ka, en octobre 1949, nos femmes ont organisé une organisation féminine appelée "Union des Ukrainiennes". Dans le camp de Cowra, nos femmes se sont immédiatement mises à faire du travail éducatif et charitable. Elles donnaient des conférences, organisaient des réunions et des expositions d'art folklorique ukrainien. Elles ont créé les premiers jardins d'enfants, une école, un chœur et un groupe de danse, participant à de nombreux concerts dans le camp et dans la région.

Nous étions une immigration politique et nous avons commencé à diffuser des informations véridiques sur l'Ukraine. Pourquoi nous étions ici et où se trouvait l'Ukraine, car les gens d'ici ne connaissaient pas l'Ukraine ; le Soviet Union était présenté par les Russes comme "la grande Russie" dans le monde libre.

Lorsque les hommes terminaient leur contrat de travail d'une année, leurs familles commençaient à quitter les camps pour chercher un logement, préférablement en banlieue où il était facile de trouver du nouveau travail. Souvent, plusieurs familles ukrainiennes s'installaient ensemble dans une même localité et organisaient alors une vie communautaire collective ; le mouvement féminin créait des sections de l'Union des Ukrainiennes, menant des activités éducatives et culturelles et regroupant les femmes dans cette organisation. Dans la région de Sydney, Irina Pelens'ka a organisé la première section de l'Union des Ukrainiennes, le département du nom de la princesse Olga [Note : référence à une personnalité historique ukrainienne]. Je suis également devenue membre de ce département. Nos professionnels qui avaient terminé leurs travaux pénibles et physiques sous contrat cherchaient un travail dans leur domaine professionnel. Seuls nos médecins devaient encore se former pour pouvoir exercer leur profession.

430

Un homme a emmené chez nous un jeune couple italien nouvellement arrivé, comme nous. Le jeune Italien travaille là où travaille mon mari, tandis que sa femme est restée à la maison car elle est enceinte. Ils forment une bonne famille et nous communiquons avec eux en anglais. La jeune Italienne s'occupera de notre Orysia pendant que je vais travailler. J'ai acheté un vieux vélo et j'y vais pour mon travail, dans une usine d'amiante où travaille mon mari. Je ne travaille qu'en journée, tandis que mon Yuri est en trois shifts. Nous sommes contents car nous travaillons maintenant tous les deux à l'usine qui paie mieux, et nous pouvons rembourser nos dettes plus rapidement.

À cette époque, nous ignorions que l'amiante était nocif pour la santé. Ce n'est qu'après quarante ans que son danger a été reconnu, alors que beaucoup de travailleurs de notre usine étaient déjà morts ou souffraient d'une terrible maladie - le cancer.

Mon mari pensait constamment à comment commencer son propre petit

commerce. Bien que nous ayons encore des dettes pour la première maison, il a emprunté de l'argent à la banque et acheté un terrain pour construire une deuxième maison, située trois kilomètres plus loin de notre actuelle résidence. Il a bientôt dessiné les plans d'une maison légèrement plus grande et meilleure, commandé des matériaux pour la construction, et après le travail et pendant son temps libre, il s'est mis à construire, se considérant déjà comme un constructeur expérimenté. Nos bons locataires nous ont informés qu'ils allaient déménager chez une famille italienne car leur famille allait bientôt grandir. Je continue de travailler à l'usine et aide Yuri dans la mesure du possible avec la construction. Nous y allons en vélo, ainsi que notre enfant. Après un certain temps, mon mari a ramené chez nous une autre jeune couple italien avec une petite fille. J'ai repris mon travail à l'usine où travaille mon mari, bien qu'il soit maintenant de nuit et dans une autre section.

Cette famille italienne ne comprenait pas très bien l'anglais et ma modeste connaissance du latin s'était effacée, nous n'avons donc pas beaucoup communiqué. La femme italienne aime cuisiner ; nous avons une cuisine commune et elles nous ont souvent invitées à dîner de leurs délicieux «spaghetti bolognaïses» ou de leur bonne café. Nos filles jouaient ensemble et se créaient leur propre langue. Mais après un certain temps, la famille italienne a trouvé un autre endroit pour vivre et est partie.

J'ai commencé à emmener ma petite Orysia dans une garderie australienne près de notre maison. Elle ne connaissait pas l'anglais car nous n'en parlions pas entre nous, alors j'ai demandé à la professeure d'attacher une attention particulière et elle a vite appris.

La petite fille revenait toujours contente de l'école avec une nouvelle chanson ou un poème qu'elle avait appris. Elle chantait ou déclamait et me demandait ce que cela signifiait car elle ne comprenait pas tout encore. Parfois, je devinais que certains mots n'étaient pas appropriés pour la chanson, alors j'allais interroger ma bonne voisine australienne. Parfois même elle ne connaissait pas ces chansons ou poèmes et demandait à ses enfants. Ainsi, moi et Orysia avons appris les chansons et poèmes d'enfants en anglais. En deux mois, Orysia parlait couramment l'anglais et plus tard obtenait toujours des excellents résultats en anglais à l'école.[Note : L'amiante est un minéral qui a été largement utilisé dans l'industrie avant qu'on ne découvre ses effets nocifs pour la santé.]

435

Mon mari, en rentrant du travail en voiturette de course, a heurté un véhicule chargé et est tombé, se fracturant l'épaule. Il ne pouvait plus aller au travail à cause du bandage, mais nous avons continué la construction de notre deuxième maison. Maintenant, j'avais plus de travail manuel : mélanger le ciment avec le sable, apporter les briques, car il n'avait qu'un bras valide et l'autre servait seulement à se soutenir.

Notre voisine australienne âgée nous observait travailler et devait sûrement être surprise de voir combien nous travaillions dur. Chaque jour, elle nous apportait du thé et des gâteaux frais. Quand Orysia était avec nous, elle prenait part à nos activités, montrait ses fleurs, sa petite chienne, et allait se promener avec elle. La fillette voulut alors avoir son propre chien, et nous avons dû ramener un petit chiot de deux mois d'un ami ukrainien. Mon mari l'a appelé "Julik", car il causait

beaucoup de dégâts : il emportait les chaussures d'enfant et autres objets dans des endroits inaccessibles, nous obligeant à passer du temps pour tout retrouver.

Enfin, le médecin a dit que la main était guérie, bien qu'elle ne se soit pas réunie comme elle aurait dû, et mon mari est retourné au travail.

Quand mon mari Yuri a un peu de temps libre, nous continuons à construire notre deuxième maison. Je suis de nouveau enceinte. Mon mari espère que ce sera un garçon et rêve toujours de son propre petit commerce, car il possède une grande fibre entrepreneuriale.

Nous inscrivons aussi notre petite Orysia, six ans maintenant, dans l'école ukrainienne organisée par la famille Denisenko les samedis. C'est assez loin pour nous : il faut prendre le bus jusqu'à la gare ferroviaire, puis un train pendant une station, et enfin marcher encore un kilomètre. Orysia aimait l'école ukrainienne car elle y apprenait aussi des danses ukrainiennes et faisait de nouvelles amitiés. Les cours de danse se déroulaient après les leçons et parfois même en semaine.[Note : L'école ukrainienne est une institution communautaire importante pour la préservation culturelle.]

440

Avant Noël chrétien, notre fille Orysia a participé à une représentation scolaire sur l'Enfant-Jésus dans les étables. Elle était très satisfaite et nous a raconté avec enthousiasme cette expérience, donc nous avons décidé de lui préparer des crèches sous le sapin pour notre Noël ukrainien. L'homme a construit la crèche, tandis que moi j'ai acheté une poupée, je l'ai habillée et placée dans un foin dans les étables. Nous avons expliqué à Orysia que nous célébrions maintenant notre Noël ukrainien, et après le repas de fête, nous sommes allés voir la crèche sous le sapin. Nous n'avons jamais vu une telle joie et excitation chez notre enfant comme ce jour-là, pour notre premier Noël dans notre première maison en Australie.

Plus tard, j'ai acheté à Orysia une plus grande poupée que je lui ai habillée avec un costume national ukrainien. Elle l'emmenait à l'école et les enfants australiens s'en émerveillaient beaucoup.

En Australie, il y avait beaucoup de travail car après la guerre, le gouvernement australien a commencé à développer fortement son économie dans divers secteurs. Le continent est très grand et à cette époque, la population était d'environ sept millions de personnes. Donc l'Australie a décidé après la guerre d'attirer une main-d'œuvre bon marché, principalement des réfugiés européens car à ce moment-là, l'Australie était une nation européenne. Aujourd'hui, elle appartient à l'Asie et reçoit un flux croissant de migrants venus d'Asie et d'Afrique. À la fin de 2017, quand j'écris ces souvenirs, la population australienne est de vingt-quatre millions.

À cause du flux constant d'émigrants en Australie et du manque de logements disponibles, mon mari a eu l'idée de créer une entreprise dans le domaine des matériaux de construction. Avec des moyens minces, Yuri s'est lancé pour réaliser son idée d'entreprise. Son projet était très intelligent, comme sa bravoure lorsqu'il faisait partie de l'UPA [Note : Organisation de résistance ukrainienne pendant la Seconde Guerre mondiale]. C'était un travail énorme et difficile pour une seule personne, alors mon mari a associé à lui un Ukrainien nommé Osyp Rogozynsky

qui travaillait avec lui sur une usine. Ils ont vendu notre deuxième maison et remboursé les dettes avant d'acheter ensemble un terrain de trente kilomètres de notre maison pour y installer leur entreprise, appelée « BAROTIMBER ». Nous avons aussi acheté un camion d'occasion que nous utilisons dans nos temps libres pour aller ensemble, deux familles, entourer le terrain avec des poteaux et préparer l'ouverture de l'entreprise.

Souvent, mon mari Yuri et son associé Osyp voyageaient pendant plusieurs jours en camion vers cette partie d'Australie où il y avait de grands forêts. Ils achetaient du bois dans les scieries locales pour le transformer en matériaux de construction à leur nouvelle entreprise. Ces voyages étaient parfois périlleux car ils transportaient des charges lourdes et la vieille camionnette faisait souvent des caprices. Mais mon mari Yuri savait toujours comment gérer ces situations imprévues et difficiles. Le travail était épuisant, mais le rêve de voir prospérer une entreprise privée qui soutiendrait les familles ukrainiennes et favoriserait la vie communautaire ukrainienne sur cette terre lointaine d'Australie donnait du courage et de l'inspiration pour que ces plans et ces rêves deviennent réalité.

445

Le 18 juin 1956, notre deuxième fille, Irina-Oksana, est née. Cela me rendait plus difficile d'aider Yuri dans le développement de son entreprise et aussi de conduire ma première fille Orysia avec la nouvelle-née à l'école ukrainienne les samedis. Parfois, Orysia était obligée d'y aller seule car elle connaissait bien où et quand changer de bus pour le train, puis marcher environ un kilomètre. J'avais beaucoup de peine pour cette petite fille de sept ans, mais elle aimait tellement l'école ukrainienne, surtout les danses ukrainiennes que donnaient les mêmes professeurs Denisenko après les cours.

Un samedi, Orysia a vécu une situation qui nous a obligés à changer notre mode de vie. En revenant de l'école, elle a perdu l'argent qu'elle devait utiliser pour payer le bus qui la ramenait chez elle après avoir pris le train. Sans argent pour le billet du bus, elle a décidé de rentrer à pied en suivant le trajet que prenait le bus. Mais elle s'est perdue car le bus tournait dans toutes les rues et allées pour prendre des passagers jusqu'à la gare, alors pauvre Orysia devait faire demi-tour et recommencer pour se rappeler exactement le parcours du bus, ne sachant pas où aller.

J'attendais impatiemment l'arrivée du bus, mais il est passé sans s'arrêter. J'ai commencé à m'inquiéter, des pensées contradictoires tourbillonnaient dans ma tête. Yuri était au travail et nulle part près d'un téléphone. Il faisait chaud en plein soleil dehors. Le temps passait, mais Orysia ne revenait pas... Je paniquais, que faire ? J'ai mis la petite Oksanochka dans son landau et suis allée à la gare. Après un certain temps, j'ai vu ma chère Orysia qui se traînait vers moi. En l'enlaçant, je me suis mise à pleurer car son doux visage était rouge et brûlant comme une petite flamme, avec une mèche de cheveux roux humides séparant ses cheveux bruns en deux tresses. Épuisée, assoiffée, trempée de sueur qui coulait, mais avec un sourire rayonnant d'assurance et de satisfaction, elle me disait qu'elle avait suivi le bon chemin car notre maison apparaissait déjà à l'horizon.

Yuri est rentré du travail tard dans la soirée, les filles ne le voyaient jamais car il partait tôt avec le lever du soleil et revenait quand les étoiles commencent à briller, disant qu'« on ne rattrape pas le temps perdu même à cheval ». Les

enfants dormaient déjà. Je lui ai raconté l'aventure d'Orysia. Après avoir discuté, nous avons décidé de déménager plus près de notre entreprise. C'était aussi l'idée du partenaire d'affaires Osyp. Yuri a acheté cinq acres de terre à proximité de notre entreprise, environ trois kilomètres loin, car le prix était presque le même qu'un petit morceau de terrain pour construire une maison près de la ville. C'est ce que nous avons fait.

Yuri est très content de nos cinq acres de terre. La parcelle est légèrement montagneuse avec des champs vastes et un paysage magnifique qui s'entrelace avec d'autres exploitations agricoles et vignobles, et à trois kilomètres coule la rivière Nepean.[Note : la rivière Nepean se trouve en Australie].

450

68 Depuis notre colline, les «Monts Bleus», couverts de grands arbres à feuilles persistantes appelés éucalyptus, verdissent. Leur nom de "Monts Bleus" vient du fait que la sève des éucalyptus est évaporée par le soleil, ce qui donne une teinte bleutée à l'air. Ces paysages merveilleux lui rappelaient son village natal Lubno, Lemkivshchyna et les montagnes des Carpates, où il avait passé presque quatre années de jeunesse turbulente, obstinée et courageuse.

Jurij a immédiatement construit une petite maison à deux pièces sur notre terrain accidenté et a fait passer l'électricité depuis la route. Il a installé une vieille cuisinière électrique pour faire bouillir l'eau et planifié la construction d'une cuisine et d'un espace de lavage. Nous avons déménagé avec nos deux enfants dans cette nouvelle maison. Nous nous sommes installés aussi confortablement que possible, bien qu'actuellement nous n'ayons pas encore d'eau ici car il faut amener l'eau depuis la route principale à travers notre grand champ, ce qui est assez loin et prend du temps. J'emporte donc de l'eau dans des seaux chez les propriétaires dont nous avons acheté la terre, car leur maison n'est pas très éloignée de la nôtre.

Très rapidement, Jurij a acheté une vieille Volkswagen allemande d'occasion pour se rendre à son travail, qui est situé à quelques kilomètres. Pour Orysa, il a acheté un vélo qu'elle utilisait pour aller à l'école et en tirer du plaisir. Nous avons vite appris que dans cette vaste campagne vivent également des familles ukrainiennes dont les enfants viennent chaque samedi à une école ukrainienne, située dans le local d'une petite église catholique australienne. Les enseignants sont Ivan Suhovyrsky et un ancien soldat de l'armée petliourienne, Pylyp Kophtaruk.

J'ai commencé à apprendre à conduire en voiture avec Jurij comme instructeur. Ici, dans ces vastes espaces avec des chemins de campagne qui se rejoignent pour mener au plus proche village de Penrith. Mon mari était un bon et équilibré instructeur et je suis rapidement prête à passer l'examen pour obtenir mon permis de conduire et pouvoir rouler toute seule en voiture. Le soir, j'allais déjà en voiture par les chemins sinueux chez le fermier chercher du lait.

Un soir, alors que nous rentrions avec Orysa qui tenait le pot de lait dans ses mains, sur une route montagneuse menant à la vallée, elle a commencé à ralentir et à éteindre les phares de la voiture qui illuminaient notre chemin. J'ai paniqué, ai légèrement dévié vers la droite et quelque chose m'a frappée ; la voiture s'est arrêtée brusquement. Orysa, assise près de moi, a été projetée en avant et a

renversé une partie du lait, ce qui m'a encore plus effrayée. Mais je ne me suis pas débrouillée maladroitement ; j'ai compris ce qui s'était passé, ai allumé les phares et suis sortie pour voir ce que nous avions heurté. C'était un petit buisson vert poussant à côté de la route.

Je suis rentrée tremblante et effrayée chez nous, suis entrée dans la maison et j'ai annoncé à Jurij que j'avais eu un accident sur la route et ne voulais plus conduire en voiture. Je n'irai pas passer l'examen pour obtenir mon permis de conduire car je n'en ai pas besoin. [Note : Le terme "petliourienne" fait référence à l'armée du mouvement nationaliste ukrainien dirigé par Symon Petliura.]

455

69 Mon mari et mon professeur me dit calmement mais d'un ton autoritaire de mettre les enfants, déjà épuisés, à l'arrière du véhicule, puis il m'a ordonné de prendre les clés et de monter dans la voiture pour conduire, lui s'installant à côté de moi pour me donner des indications sur où je devais aller. Il a souligné : «Conduis simplement et pense où tu vas et comment, car une voiture fait exactement ce que tu lui dis !» Nous sommes sortis sur l'artère principale qui traverse presque toute l'Australie d'est en ouest. J'étais effrayée car il était déjà tard dans la soirée et beaucoup de conducteurs expérimentés circulaient dans les deux sens de la route. Mais selon les instructions de Yuri, je conduisais toujours plus loin, jusqu'à ce que nous soyons derrière les Blue Mountains, puis nous sommes rentrés par le même chemin pendant près de deux heures. J'étais épuisée physiquement et moralement, transpirant abondamment. Cependant, deux jours après cet épisode, j'ai réussi mon examen pour obtenir mon permis de conduire et depuis avec quelques petites péripéties, je continue à conduire jusqu'à aujourd'hui, ce qui fait presque soixante ans.

Le lendemain, après avoir obtenu le permis, j'emmenais mon mari au travail tôt le matin, puis Mme Orla à l'école et m'occupais ensuite de mes propres ou des affaires de mon mari.

Souvent avec mon mari et les enfants, nous roulions dans notre petit «Volkswagen», par des routes forestières, loin vers le nord de l'Australie pour trouver des scieries et acheter du bois coupé bon marché. Ce bois était ensuite acheminé par train jusqu'à la gare la plus proche à Sydney, puis transporté par nos camions jusqu'à notre usine où il était transformé en divers matériaux de construction.

L'Australie est un pays immense et plus on s'éloigne des côtes, moins les terres sont peuplées. Les étroites routes forestières couvertes de poussière se prolongeaient à l'infini. Nous nous arrêtions souvent pour écouter d'où provenaient le bruit du bois qui était coupé et nous y allions. Les mouches nous importunaient, les enfants pleuraient et gémissaient, mais mon mari savait toujours comment divertir les enfants et me convaincre que toutes ces difficultés actuelles étaient nécessaires pour l'expansion de notre entreprise et un meilleur avenir pour nous. Je suis entièrement d'accord avec lui car je n'ai jamais aimé le business ni la vente ; j'aidais simplement autant que possible.

Nous vivions sur une parcelle de terre de cinq hectares, donc nous avons développé une petite ferme et commencé à construire une plus grande maison. Mon mari a acheté une vache, des poules et un cheval pour les enfants. J'étais contente car nous avions notre propre lait, crème et beurre. Heureusement, je savais comment traire la vache, car auparavant j'avais souvent dû faire le trajet

de trois kilomètres jusqu'à l'exploitant agricole qui avait des vaches pour obtenir du lait. Mon mari a ensuite acheté une deuxième vache et bientôt un petit veau est né pour les enfants, bien que cela signifie plus de travail pour moi car mon mari était constamment occupé avec notre entreprise dont il était le directeur principal et promoteur. L'entreprise prospérait grâce à son temps, ses connaissances et son expérience. Moi, je gérais la maison, m'occupais des enfants et consacrais mon temps libre à une activité bénévole.[Note : Le terme "господарство" (gospodarstvo) signifie ici petite ferme ou exploitation agricole.]

460

70 Dans l'entreprise «BARO TIMBER», il y avait déjà plus de travailleurs. On avait acheté divers outils et machines pour le bois, des équipements techniques utilisés dans le bâtiment.

Chaque fois que de nouveaux habitants construisaient leurs maisons, parmi eux se trouvaient aussi nos Ukrainiens qui avaient encore en mémoire notre appel commercial «свій до свого по своє» [Note : littéralement "le sien pour le sien à son prix"], et ils étaient les plus contents de travailler chez nous pour des prix raisonnables.

Très vite, dans cette région, une communauté ukrainienne est née. Grâce à notre entreprise, un petit bâtiment communal a été construit où nos enfants apprennent maintenant le samedi [Note : en ukrainien], et leur nombre augmente chaque fois davantage. Maintenant, je ramène mes filles à cette école le samedi et j'y enseigne moi-même. De plus, une fois par semaine, mes petites filles vont chez une professeure australienne qui leur donne des cours de piano.

La jeunesse grandissait et des écoles ukrainiennes, des institutions communales et pour la jeunesse se créaient dans les vastes environs de Sydney. Les jeunes appartenaient à des organisations comme le PLOSHCHAD (ПЛАСТ) [Note : ПЛОШЧАД est l'acronyme en ukrainien pour "Union des scouts et guides d'Ukraine"] et la SUM (СУМ) [Note : Спілка української молоді, Union de la jeunesse ukrainienne]. Dans notre quartier le plus éloigné de tous les centres, une section SUM a été organisée. Je suis devenue éducatrice pour la jeunesse. Une ou deux fois par semaine [Note : je ne me souviens pas exactement], après l'école australienne, j'amenais les enfants à notre maison ukrainienne et j'avais avec eux des leçons d'éducation. Les jeunes étaient intéressés par leur groupe. Après la leçon éducative, je ramenaient les enfants chez eux car certains de leurs parents travaillaient encore et d'autres n'avaient pas de voiture. J'en amenais quinze.

Nos gens se sont organisés de plus en plus dans la vie communautaire. Ils construisaient ou louaient des maisons pour des fins communes. De nouvelles associations et groupes émergeaient, tels que des chorales, des clubs de danse, des théâtres, des clubs sportifs, ainsi que des organisations comme l'Union des Ukrainiennes, la SUM et le PLOSHCHAD. Il était nécessaire d'avoir un centre commun plus grand pour rassembler tout cela, ce qui a été entrepris par les premiers organisateurs de la vie communautaire.

À cette époque, une banlieue de Sydney appelée Lidcombe [Note : Лідкомб], où se répartissaient trois lignes ferroviaires et où quelques-uns de nos compatriotes s'étaient déjà installés, était en passe d'être choisie. Nous avons vendu notre premier logement au centre de Sydney et acheté un bâtiment communal à

Lidcombe grâce aux dons généreux de nos concitoyens. Près de là, une église catholique ukrainienne et trois églises orthodoxes UAOC [Note : УАПЦ est l'acronyme en ukrainien pour "Union des Églises Orthodoxes Ukrainiennes"] ont été construites dans les environs. Des écoles ukrainiennes sont apparues ici, et notre vie communautaire a progressé car le nombre de familles, d'enfants et de jeunes s'est accru.

Très vite, il manquait déjà de l'espace au bâtiment communal pour accueillir toutes les organisations, associations et groupes.

465

Mon mari Yuri, étant déjà un bon constructeur et entrepreneur, proposa d'agrandir cette maison ou de construire un autre étage. Mais tous les citoyens n'étaient pas d'accord avec son idée.[Note : le terme "громадяни" signifie citoyens.] Comme toujours chez nous, des gens venus de différentes parties de l'Ukraine, chacun avait une opinion différente et il y eut un malentendu. En écrivant maintenant, en me remémorant le passé, je vois que la cinquième colonne s'est aussi insinuée dans notre vie communautaire ici.

Alors mon mari avec nos partisans décida de construire près d'ici une autre grande Maison de l'Ukrainienne Jeunesse. Sur cette construction il a consacré un an de travail quotidien et une partie de son argent. Cette maison est devenue très populaire, elle avait une grande salle où se déroulaient toutes les importantes manifestations communautaires et nationales.[Note : "Дім Української Молоді" signifie Maison de l'Ukrainienne Jeunesse.]

En 1970, au sein de cette maison, nous avons créé un département du Syndicat des Ukrainiennes du nom d'Olena Basarab, dont les fondatrices étaient Olena Shevchik, Sofiya Hut et moi-même. Ce département a obtenu une pièce pour son usage qui est encore utilisée aujourd'hui.

À ce département, nous avons immédiatement organisé une "Section des Jeunes" pour nos filles et futures mariées, et le département est devenu grand et populaire. Dans le département prédominaient nos travailleuses acharnées et résolues venues de différents coins d'Ukraine, qui par diverses raisons se trouvaient à l'Ouest et maintenant ici, dans cette lointaine terre encore peu connue, en plus de l'éducation de notre jeunesse, du nouveau peuple et de la préservation de nos traditions et culture, elles racontaient aux habitants locaux sur l'Ukraine opprimée dont ils ne savaient rien car le Soviet Union était considéré comme un État russe.[Note : "Радянський Союз" signifie Soviet Union.]

Souvent lors des discussions, il fallait plusieurs fois se disputer pour expliquer qui nous sommes, quelle est notre patrie et son histoire. Beaucoup de personnes même sur les postes gouvernementaux, ayant reçu leur éducation dans les universités britanniques étaient imprégnées d'idées communistes qui s'étaient infiltrées jusqu'à la jeunesse des universités anglaises. Les diplômés de ces universités faisaient tort à leurs pays et aussi aux autres, comme par exemple l'Anglais Philby qui a fait du tort aux Ukrainiens.[Note : "Філбі" est le nom russe pour Kim Philby.]

La majorité des Australiens et des gouvernements étaient très opposés au communisme et nous travaillions avec eux, surtout avec les organisations

féminines.

Notre département du SU du nom d'Olena Basarab, ayant ses propres filles dans la "Section des Jeunes", qui avaient étudié à l'université et connaissaient tous les règles officielles locales, a commencé à promouvoir une activité extérieure. Nous avons commencé à publier et à diffuser des brochures sur notre histoire, notre culture, pourquoi et comment leurs parents se trouvaient ici, sur nos femmes en Ukraine, cruellement déportées dans les goulags sibériens et nous défendions leur cause.

Mon voyage en Ukraine.

470

1991 année. Il y a tout juste cinquante ans que je quittais l'Ukraine, et pendant toutes ces années j'ai rêvé de la revoir un jour. Enfin, mon rêve s'est réalisé et nous partons pour l'Ukraine... Pour éviter le vol par Moscou, nous prenons un avion yougoslave proposant une escale à Belgrade avant d'atterrir à Kiev.[Note : bien que l'escale se fasse à Belgrade, il faut néanmoins traverser Moscou pour rejoindre Kiev, ce qui prolonge notre vol de plusieurs heures et ajoute à nos inquiétudes.]

Nous atterrissons enfin sur le tarmac de l'aéroport de Kiev, sur notre terre natale. Une joie mêlée d'amertume car la première chose qui saute aux yeux est l'administration communiste. La route menant à l'aéroport nécessite des réparations, les bâtiments sont négligés et on ne voit pas de grands avions étrangers. Le contrôle effectué par des jeunes garçons en uniformes militaires s'est fait rapidement et sans encombre.

Six personnes de notre famille nous attendaient toute la journée. Une rencontre joyeuse, agréable et inoubliable marque le début d'un long voyage à travers l'Ukraine. Pendant cinq jours, nous avons visité dans tous les sens notre Kiev dorée, vraiment un beau lieu ! Beaucoup de verdure, des parcs, des arbres, des monuments historiques datant du temps des princes, et tout cela est entrelacé avec la majestueuse rivière Dniepr et ses grands ponts.

Les coupoles d'or de nos églises scintillent en haut des collines, les vestiges des anciens murs sont visibles, ainsi que les portes dorées restaurées. Partout on sent l'écho de la gloire princière. Les édifices religieux sont actuellement en cours de restauration et de rénovation, comme la cathédrale Sainte-Sophie avec ses belles fresques, la clocher est presque entièrement réparé, bien que sans les cloches pour l'instant. Dans les musées, on trouve beaucoup d'archéologie, d'expositions et de notre glorieuse histoire passée, mais les inscriptions sont en russe, parfois bilingues.

Dans la cathédrale Sainte-Sophie, dans un coin, se trouve le sarcophage solitaire du Prince Yaroslav le Sage, tandis qu'au musée encore non terminé, il y a le sarcophage de Sainte Princesse Olga, transféré de l'église des Dix-Mains. Au musée, on peut voir un fragment du Podil kievien du XI^e siècle, une maquette de Kiev Ancienne et beaucoup de plans d'églises kieviennes.[Note : les noms propres sont traduits selon le glossaire fourni.]

475

Les sanctuaires de la Lavra des Petcherski, qui ont été détruits et pillés par le régime communiste, sont en train d'être reconstruits et restaurés. L'église Saint-Mazepa a également été beaucoup pillée. Une partie du monastère a été réaménagée pour les usages des communistes. On sent encore ici une présence russe. Les moines, principalement jeunes, parlent et écrivent en russe. Il n'y a pas longtemps, de nouveaux passages et routes ont été construits ici, détruisant beaucoup de sépultures contenant les reliques de nos grands hommes ; seuls restent malheureusement celles du Golenkoïev [Note : Kostiantyn Kochubei]. Selon l'ordre de Raïsa, la source historique du monastère a été comblée et une pergola y a été installée. Ces rénovations imprudentes pourraient causer des effondrements et la destruction d'une partie de la Lavra des Petcherski, c'est ce que nous a dit notre guide.

À Kiev, il y a beaucoup de nouveaux bâtiments administratifs communistes, le plus impressionnant étant celui du Parti Communiste. Certains sont maintenant fermés et rebaptisés pour d'autres usages, comme par exemple le musée Lénine. Dans un beau parc au-dessus du Dniepr se trouve la maison de l'Assemblée Suprême d'Ukraine où nous avons rencontré les députés Yavorivskyi et Derkach. Yavorivskyi a demandé que tous les envois pour les enfants de Tchernobyl soient adressés à l'Assemblée Suprême, sur son nom, car ils ont la capacité d'accéder rapidement et sans entraves aux colis.

À Kiev, nous avons rencontré Mariia Chigrin qui a défendu Khmara et nos autres patriotes arrêtés.

Dans le parc près de l'Askoïldovna tombe [Note : légende sur la fondation de Kiev], nous rendons hommage aux héros jeunes de Kout, enterrés non loin, mais peu connaissent cela actuellement. Les nouveaux immeubles résidentiels que nous appelons des "flats", construits selon un même plan dans toutes les grandes villes d'Ukraine et d'autres pays communistes, sont très serrés, gris et tristes, mal ou incomplètement construits, mais nos gens ont aménagé de beaux, propres et paisibles logements. Les meilleurs immeubles résidentiels étaient destinés aux héros militaires et invalides de la "Grande Guerre Patriotique", mais ils sont habituellement occupés par l'élite communiste et leurs familles. Ce qui est vraiment impressionnant à Kiev, c'est cette grande statue-musée de la "Grande Guerre Patriotique" au-dessus du Dniepr que les Kievien appellent la "femme en fer", avec un grand sabre et bouclier dans ses mains ; le sabre pointe pour une raison inconnue vers le nord. Il y a aussi une grande roue de fête foraine sur la colline Volodimirska, qui symbolise l'union des deux peuples pour les siècles à venir, et non loin se trouve la statue de Volodymyr le Grand regardant cette roue. C'est vraiment étrange et triste de lire sur un monument au communiste Vatutin [Note : commandant soviétique], qui a détruit notre peuple ukrainien, une inscription en ukrainien exprimant la gratitude du peuple ukrainien. Quelle absurdité !

Nous quittons avec regret notre belle capitale et nous dirigeons vers Terespol et Berdychiv par les villes de Zhytomyr, Berdychiv, Vinnytsia et Khmelnytskyi, où vit une famille masculine.

Nous admirons la belle nature ukrainienne, les arbres et l'herbe qui bordent toutes les routes, ainsi que le sol fertile où le chernozem est aussi noir que du beurre.

C'est douloureux de voir une telle beauté gaspillée dans notre pays. Sur les routes, on voit souvent des panneaux disant "Protégez la nature natale". Nous avons traversé beaucoup de champs collectivisés, mais nous avons vu peu de travailleurs sur ces terres ; seulement quelques femmes et hommes travaillaient là où poussaient les betteraves. Entre Kiev et Kaniv, nos yeux ont été charmés par de vastes champs de tournesol en fleur.

Les routes entre grandes villes sont assez bonnes, mais dans les villages, il est rare d'en trouver une bonne. À Kiev, la route menant à l'aéroport jusqu'au centre-ville est nouvelle et excellente car elle dessert souvent des personnalités et des visiteurs importants. Il y a beaucoup de voitures même dans les petits villages. Les conducteurs ne prêtent guère attention aux piétons, même dans les grandes villes où il existe des passages pour piétons. C'est le culte impoli de la Moscou communiste : négligence sur les routes et à travers les passages piétons, service désagréable dans les magasins, restaurants et hôtels, ainsi qu'un excès d'alcoolisme. [Note : Le texte critique ici l'attitude des autorités soviétiques.]

En passant par les kolkhozes, nous avons remarqué une négligence manifeste. Les machines et outils de travail des kolkhozes sont en mauvais état, leurs bâtiments sont négligés et leur travail est souvent inutile ou destructeur. À Vinnytsia, nous nous sommes arrêtés pour rendre hommage à nos patriotes martyrisés ici par les ennemis. Nous avons également fait une halte au pont sur la rivière Zbruch qui divisait notre Ukraine en deux parties. Dès l'arrivée, nous avons remarqué que l'une des rives brillait de nationalisme alors que l'autre venait tout juste d'accéder à la lumière.

En Galicie, dans chaque village et ville, on voit maintenant des tombes élevées aux héros ukrainiens. Sur les tombes flottent des drapeaux bleu et jaune, brille le trident doré avec des inscriptions comme "Aux morts pour la liberté de l'Ukraine" ou "Aux Sitch Cossacks et soldats OUN-UPA". Partout on reconstruit et rénove les églises ainsi que l'on en construit de nouvelles. Les drapeaux bleu et jaune ne sont pas seulement sur les bâtiments officiels, mais aussi sur des propriétés privées. Maintenant, lorsque l'on construit de nouveaux bâtiments, on peut souvent voir des tridents et des inscriptions "Gloire à l'Ukraine" murées dans le béton. Sur les routes, on voit encore des croix comme autrefois. En Ukraine, il y a des belles petites stations d'arrêt pour bus avec de la mosaïque représentant des motifs folkloriques.

Nous entrons dans Ternopil et nous sommes ravis. Ici, il n'y a plus aucune trace du communisme. Lénine est tombé, les faucilles et marteaux ont été remplacés par des tridents, et les slogans communistes par des messages patriotiques. La ville est petite, belle et propre avec beaucoup de drapeaux bleu et jaune. Il faut noter que toutes les villes en Ukraine sont propres. À Berdychiv, nous avons été surpris de voir encore Lénine debout et des faucilles et marteaux visibles. La région de Berdychiv était une partie très consciente de l'Ukraine, d'où est venue beaucoup de personnalités importantes, mais pendant la vague communiste en 1944, le peuple conscient a fui vers l'Ouest tandis que les jeunes rejoignaient l'UPA. Ici nous avons visité une famille et même envisagé de créer un petit entreprise coopérative.

À Berdychiv, il reste des ruines du château, une bonne école secondaire et la belle Église Troïtska qui était fermée en raison d'un conflit confessionnel. Nous avons assisté à l'office religieux dimanche devant l'église sous les parapluies car il

pleuvait.

485

Après la ville, dans le village de Rai, se dresse un chêne de 600 ans qui a appartenu à Bogdan Khmelnytsky ; il est protégé par des cercles en fer pour sa conservation. Il mesure deux et demi mètres de diamètre et sept mètres de circonférence. C'est un témoin de notre histoire. De Berdychiv [Berezany] jusqu'à Lviv, car l'homme devait rencontrer le chef du mouvement UPA d'Ukraine à Ivano-Frankivsk. Ivano-Frankivsk est une grande et belle ville avec des parcs et de nouvelles constructions. Sur la maison du Mouvement, un grand drapeau bleu et jaune flotte ; on entend des chansons patriotiques sortir des fenêtres grâce au haut-parleur ; et sur l'immeuble il y a écrit en lettres grandes : « Ne pas signer le traité ! » [Note : Le contexte fait référence à un moment politique important.] Nous avons reçu des informations de la part du chef du conseil régional M. Yakovenko que dans les environs de Kosiv, le conseil local veut vendre une colonie touristique inachevée ; cela a intéressé mon mari.

75\.. Nous nous dirigeons vers le Podillia en passant par Nadworna, Deliatyn, Vorokhta, Kozmach, Kosiv et Kolomyia. Les paysages montagneux ressemblent à des tableaux magnifiquement peints. Il y a beaucoup de colonies touristiques et d'hôtels, mais les touristes ne peuvent pas trouver un endroit pour se reposer. Seuls les membres du parti ont accès, surtout en été ; ils sont nombreux ici, principalement des Russes qui parlent uniquement russe. Probablement que dans le futur ces colonies touristiques seront réservées aux touristes.

Nous avons passé la nuit dans une colonie de vacances pour jeunes à Sheshory. À Kozmach, nous avons vu l'église dont Valentin Moroz a écrit un jour et la plus belle tombe haute dédiée aux Héros d'Ukraine.

À Kosiv, nous cherchions une certaine colonie. Selon les indications, nous sommes arrivés dans un paysage pittoresque sous la forêt avec de belles constructions, un parc et un petit lac. Là-bas, quelques hommes enrobés cuisaient du bœuf sur le feu tandis que des voix féminines provenaient à l'intérieur des bâtiments. Nous demandons : « Est-ce cette construction ? Est-elle à vendre ? » On nous répond : « Oh non ! C'est construit pour le peuple ! » Une fois dans la voiture, nos guides sourient et expliquent : « Nous savons pour quel peuple c'est construit, pour ces hommes enrobés et d'autres comme eux avec leurs amoureuses. » Nous passons par Yaremche où nous entendons le bruit de la cascade ; il y a un bel hôtel et des cabines pour les pionniers, mais là aussi ils sont nombreux « les zavods ». Nous faisons une halte près du monument à Dovbush puis continuons jusqu'à Vorokhta.

À Kolomyia, nous rencontrons les guides de l'Union et visitons un beau grand musée goutzoul [Note : Goutzoul est une ethnie ukrainienne principalement située dans le nord-est du pays] dans l'ancien Maison des Peuples.

490

Nous allons à Stryi. Ce sont aussi des environs magnifiques avec des lieux de villégiature, mais ici aussi viennent se reposer les dirigeants communistes "zahidi". Nous passons par Tuchla, où Ivan Franko a écrit "Zakhary Berkut" et il y a un monument à la mémoire de Franko. Nous nous arrêtons à Stryjnice, où on a découvert des eaux thermales d'origine. On nous dit que jadis beaucoup de gens

venaient pour cette eau, mais maintenant c'est calme pour une raison quelconque. Ensuite, Trostianets, un centre touristique et thermal depuis longtemps célèbre. Il y a là beaucoup d'hôtels de villégiature, mais aussi des étrangers viennent se reposer.

Nous passons par Boryslav, Drohobych, en contournant Lviv [Lemberg], puis par Zholkva jusqu'à mon village natal Bobrjody. Première halte : l'église restaurée, la première école, le cimetière et les tombes de mes parents et de ma famille. Le village est difficile à reconnaître. Beaucoup de nouvelles maisons, d'autres routes, plus de marais, champs ou ruisseaux où autrefois les femmes blanchissaient du lin, faisaient la lessive et se baignaient, moi y compris en hiver avec mes camarades sur des patins à glace. Dans la forêt derrière le village, où j'allais cueillir des baies et des champignons, il y a une tombe avec un trident et des drapeaux, là où les soldats de l'UPA ont péri dans un bunker, peut-être des connaissances ou même des camarades d'école. Mon frère me raconte qu'il était jeune lorsqu'il a participé à la lutte pour laquelle il a été déporté en Sibérie : c'est là que s'est déroulée une tragédie dans ce qui est maintenant un lieu de villégiature paisible, et beaucoup de gens y ont perdu la vie. Nous continuons jusqu'à Sokal où vit ma sœur. C'était une région très consciente et patriote, peuplée par les habitants de Beresteczko [Bereza Kartuska], puis des camps de concentration et enfin l'exil en Sibérie. De là sont originaires plusieurs chefs de l'UPA dont le plus célèbre est Vasyl Sydor-Shelyst. Nous avons aussi notre illustre Vladimir Makar qui a survécu à la prison, aux camps de concentration et à la lutte de l'UPA en perdant une jambe. À Sokal, on ne voit plus les traces du communisme. Partout se sent le patriotisme et l'engagement pour la reconstruction. J'y ai vu des couloirs d'école éclairés par l'histoire de la ville et des Combats de Libération pour l'Ukraine. À Sokal, j'ai rencontré des membres du Syndicat des Ukrainiennes. Elles sont toutes très conscientes nationalement, pleines d'engagement et d'énergie. Elles mènent un grand travail pour élever la conscience nationale, la culture et les traditions. Elles préparent et participent à des fêtes nationales et familiales, créent des sections dans les villages voisins. Certaines ont connu l'exil en Sibérie. J'aurais aimé que toute l'Ukraine soit aussi consciente. De ces femmes, j'ai reçu une chemise traditionnelle de Sokal que je l'ai donnée au musée du Syndicat des Ukrainiennes d'Australie. De Sokal, nous allons par Stoyaniv à Beresteczko [Berestove]. Il y avait là un hommage aux monuments sur les tombes des cosaques. Des centaines de bus et encore plus de voitures emplissaient toutes les routes en direction de Beresteczko. Toutes les routes étaient bondées, il fallait ensuite marcher à pied. Où que l'on regarde, par tous les chemins, sentiers, pistes, chemins de campagne se déplaçaient des milliers de gens avec des drapeaux et des pancartes. Près de 700 000 personnes étaient présentes. Cette mer humaine aux drapeaux était très émouvante car c'était une manifestation du peuple ukrainien pour la liberté. Le patriarche Mstyslav de l'UAPC a prononcé un discours patriotique et a consacré le monument. Le président du Verkhovna Rada Kravchuk s'est adressé au peuple avec des mots habiles : "Liberté à l'Ukraine ! Pas de pacte d'union !" Nous allons à Lviv et nous installons dans un hôtel. Dès notre arrivée, nous nous impliquons dans la vie politique car il y avait une célébration du 60ème anniversaire du club sportif "Ukraine" qui a réuni beaucoup de gens d'outre-mer, l'assemblée de l'OUN-UPA, une session de l'Assemblée Interpartis Ukrainienne et le cinquantenaire de la proclamation de la restauration de l'état ukrainien en 1941.

Malgré lui, mon mari était obligé d'y participer officiellement. Ces célébrations se déroulaient à l'Opéra, au théâtre Zankovetska et sur diverses places.

De plus, des personnes importantes comme Krasyvskyi, des membres de la UTSI de Kiev, des journalistes et d'autres venaient nous voir à l'hôtel ou nous appelaient. Nous avons aussi rencontré le commandant en chef de l'UPA après Chuprynka, M. Kuk, ainsi que Khmara, Mme Stec et d'autres. Nous sommes allés avec M. Baziv pour célébrer l'anniversaire du journal "Za Volyu Ukrainy". Probablement nous suivait une surveillance communiste car deux nuits après notre arrivée à l'hôtel, le KGB est venu nous effrayer et nous avons déménagé dans un appartement privé. Mais là aussi ils sont venus nous voir en pleine nuit, ne sachant pas si c'était pour nous menacer ou vérifier.

Lviv est le centre du pulsation politique ukrainienne. À Lviv, j'ai rencontré la présidente du Syndicat des Ukrainiennes, Mme Kvarciyan. J'étais invitée à leurs réunions mais n'ai pas pu y assister. Je me suis renseignée sur leur activité et leurs besoins. Elles célébraient un grand festival de la Mère et avaient une grande exposition d'ustensiles traditionnels ukrainiens, en plus elles aident partout où elles peuvent. Elles aident les femmes allemandes qui ont été déportées en Sibérie.

495

J'ai appris de Mme Kvarciyan que dans la colonie de vacances à Bruchovychi, près de Lviv, des enfants de Rivne et de Kovel qui ont souffert de la radiation de Tchernobyl se reposent. J'y suis allée les voir. Ce sont des élèves de deux écoles ; ils ne paraissent pas trop malades mais sont pâles. Ils n'ont reçu aucune aide jusqu'à présent. On leur donne à manger cinq fois par jour, on leur fournit des vitamines et des soins médicaux. Ils n'avaient pas encore les résultats de leurs examens de santé. Nous leur avons laissé une donation. J'ai appris qu'il y a déjà 3500 enfants tchernobylites en vacances dans les environs de Lviv, envoyés par le conseil régional de Lviv [Note : powiat]. Je crois que d'autres régions ont fait la même chose. L'Union des Ukrainiennes s'est aussi intéressée à ces enfants et continuera à les aider. Pour gagner de l'argent, les membres de l'union vendent des broderies achetées par les touristes. Elles ont besoin de fils pour broder, de tissu et de perles.

Lviv compte beaucoup de beaux parcs, mais le parc Striy est l'un des plus anciens et des plus beaux de Lviv. Il y a là un saule appelé "Verba Shevchenkova" [Note : Шевченкова верба], dont une branche a été apportée en mai 1961 par une délégation d'écrivains soviétiques ukrainiens du Kazakhstan, à l'occasion de la commémoration des funérailles de Taras Shevchenko. Ce poète avait planté un saule lorsqu'il était prisonnier au Kazakhstan et ce dernier est toujours conservé là-bas.

Nous avons visité le Château Haut, où flotte le drapeau bleu et jaune, la rue Shevchenkivska [Note : Шевченківська], la cathédrale Saint-Georges, les musées, l'opéra "Marusia Churay", des concerts, un cimetière dans la colline de Bielohorska, et la maison où est morte Chuprinna [Note : Чупринна]. Nous avons parlé avec une personne qui avait vu cette scène.

L'Ukraine est belle et riche mais négligée. Les Ukrainiens sont gentils, honnêtes et travailleurs, mais le régime communiste les a rendus méfiants, apeurés et paresseux.

Les gens en Ukraine sont bien habillés partout, sauf dans les villages où encore quelques vieilles femmes portent des houssines [Note : хустина]. Les maisons de campagne sont pour la plupart neuves et souvent à deux étages. Dans presque toutes les maisons, il y a des kilims aux murs, aussi bien en ville qu'en campagne. Les maisons de montagnards sont particulièrement belles, généralement en bois et décorées à l'intérieur comme à l'extérieur. Les magasins sont maintenant pratiquement vides, mais les étals sous les arcades regorgent de nourriture. Il y a beaucoup de pain différent et aussi du lait. Sur le marché, on peut presque tout acheter, mais c'est cher. On boit aussi de l'alcool au petit-déjeuner dans les villages. Les gens ont des jardins autour de leurs maisons, une vache, des poules et un cochon pour eux-mêmes. Aux villes, on leur accorde des parcelles de terre hors de la ville qu'ils appellent "datchas". La plupart du temps, ce sont les femmes qui travaillent dur dans ces jardins.

500

Le salaire mensuel de 200 à 300 karbovantsiv est vraiment misérable. On peut acheter une bonne maison pour cinq mille dollars. Nous pensions que l'esprit du communisme moscovite continuerait longtemps encore à empuaner notre peuple.[Note : "смердіти" signifie littéralement "sentir mauvais"]. Mais sans aucun doute, sans le contrôle de l'aîné frère, l'Ukraine peut très rapidement se créer une conscience et un bien-être.[1]

[Note : Le terme "старший брат" fait référence à la métaphore soviétique pour désigner l'Union soviétique.]

LLM Modèle: qwen2.5:14b

Date de modification: 08/01/2026

System: Tu es un traducteur spécialisé dans les mémoires ukrainiennes des années 1910. - Utilise le glossaire fourni pour les noms de lieux et termes historiques. - Garde le style narratif et les tournures orales de l'auteur.

Règles strictes : 1. ****Conserve tous les noms de lieux**** dans leur forme originale (ex. : Львів → Lviv, mais ajoute une note si nécessaire entre []). 2. ****Respecte le style narratif**** : garde les tournures orales et les expressions propres à l'auteur. 3. ****Pour les termes historiques**** (ex. : "powiat"), utilise le terme français standard et ajoute une note explicative. 4. ****Conserve les citations**** russe/allemand/polonais intégrés au texte (mais ajoute une note de fin de paragraphe entre [] en la traduisant et en précisant la langue d'origine. 5. ****Structure**** : Garde les sauts de ligne et la mise en page originale. 6. ****Notes du traducteur**** : Ajoute entre crochets [] les explications contextuelles si un contexte historique existe

(ex. : "[Note : le context]").
Temperature: 0.2